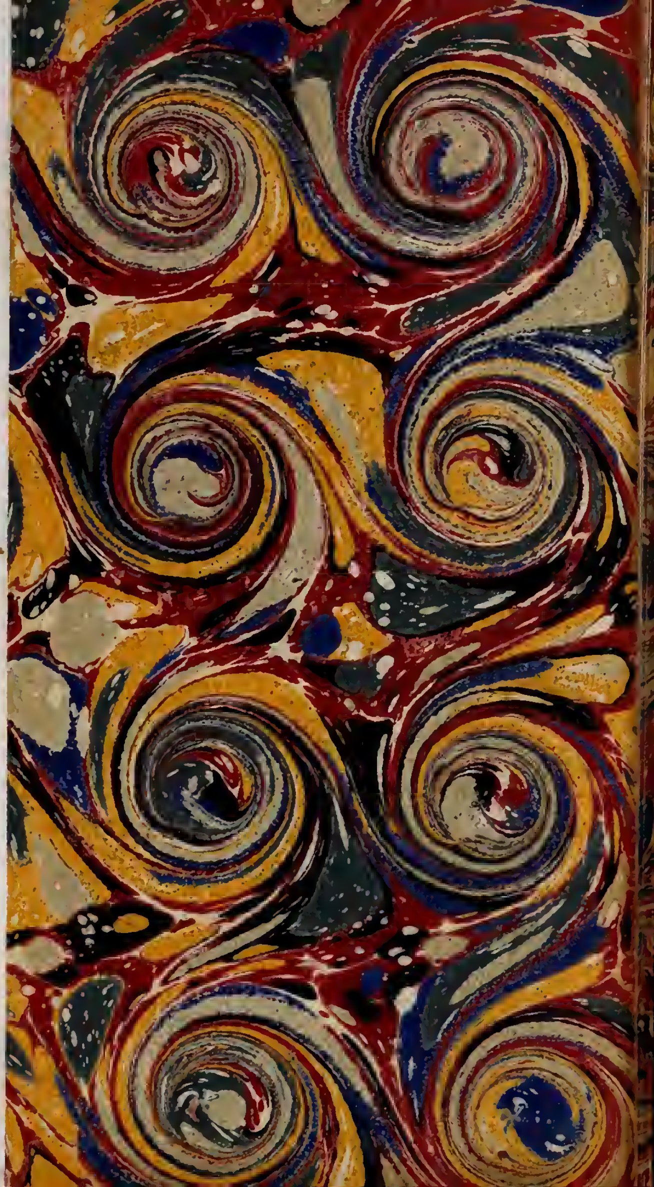






HISTOIRE
DE L'AFRIQUE
ET
DE L'ESPAGNE,
SOUS LA DOMINATION
DES ARABES;

Composée sur différens Manuscrits Arabes de la Bibliotheque du Roi.

Dédiée à Monseigneur le DAUPHIN.

Par M. CARDONNE, Secrétaire-Interprete du Roi, pour les Langues orientales, aux Affaires étrangeres, & à la Bibliotheque de Sa Majesté.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez SAILLANT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

J'OSE vous offrir les prémices de mon travail depuis mon retour en France; elles ont quelque droit de paroître ſous vos auſpices, puiſque c'eſt à Vous, MONSEIGNEUR, & à Madame la DAUPHINE, que je dois le

précieux avantage de me voir enfin fixé dans ma patrie.

L'Hiſtoire de l'Afrique *Vous préſentera*, MONSEIGNEUR, *le ſpectacle le plus digne de Vous : un ſaint Monarque, que ſes rares vertus ont rendu ſi recommandable parmi vos auguſtes Aïeux, que ſa pieté & ſa valeur firent admirer même des Barbares, & qui, prêt à triompher d'eux, ſe vit enlever la victoire par une mort précipitée ; ſans doute, le Ciel, pour récompenſer ſon zéle & ſes travaux,*

a voulu que l'Eſpagne, après avoir été près de huit ſiécles ſous la domination de ces Infideles, devînt enfin le partage des BOURBONS, *dont ce grand Roi eſt le pere.*

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

CARDONNE.



AVANT-PROPOS.

L'ÉTABLISSEMENT rapide de l'empire des Arabes en Aſie, en Afrique & en Europe, eſt un des événemens le plus extraordinaire, &, en même tems, le plus intéreſſant de l'hiſtoire. Tout le monde connoît l'origine de cette nation, & comment Mahomet & ſes premiers ſucceſſeurs firent des progrès ſi étonnans en ſi peu de tems. Ce zéle & cette ardeur, qu'inſpire toujours une nouvelle religion, contribuerent, ſans doute, aux ſuccès éclatans qu'eurent toutes leurs entrepriſes; mais il ne faut pas les attribuer au ſeul

enthousiasme : ils les durent aussi à leur valeur & à leur habileté dans l'art de la guerre. Les Arabes, lorsque Mahomet parut, passoient pour les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde, & leur cavalerie étoit supérieure à celle de tous les autres peuples.

Plusieurs auteurs ont écrit l'histoire des conquêtes des Arabes dans l'Orient ; celle de leurs conquêtes dans l'Occident est moins connue. Laurent (a) Echard paroît en convenir, en parlant des premieres conquêtes des Arabes dans l'Afrique. Voici ses propres paroles : « Mais comme nous » n'avons point d'historiens qui » ayent écrit avec détail ces

(a) Histoire Romaine de *Laurent Echard*, tome 10, livre 9, ch. 3, p. 247.

» révolutions ſi importantes, » & que l'on n'en trouve que » quelques traits diſperſés, » nous ignorons quelle fut » l'iſſue de cette guerre.» Marmol eſt le ſeul qui ait effleuré cette matiere; mais le peu de faits, qui regardent l'Afrique, ſe trouvent comme noyés dans ſon ouvrage. Ces raiſons m'ont déterminé à donner au public l'*Hiſtoire des Arabes en Occident*, dans l'eſpérance qu'il verroit peut-être avec plaiſir de quelle maniere ils parvinrent à établir leur empire & leur religion en Afrique & en Eſpagne. Quant aux ſources où j'ai puiſé la matiere de cette hiſtoire, j'ai cru ne pouvoir en choiſir de meilleures, que les auteurs mêmes de cette nation. Ainſi tout ce qui con-

cerne les affaires des Maures en Afrique, eſt tiré des manuſcrits Arabes de la bibliotheque du Roi. Ils ne m'ont pas fourni à beaucoup près tous les éclairciſſemens que j'aurois deſiré. L'on connoît aſſez la briéveté & la ſécheresse des hiſtoriens de cette nation. Il y a même quelques dynaſties où l'on découvre à peine la ſuite des princes qui la compoſent. Novairi rapporte que les Sultans de la dynaſtie des Almohades défendirent, ſous peine de la vie, d'écrire les annales de leur régne, & qu'un prince de cette maiſon fit périr un auteur, pour avoir enfraint cette loi. J'ai tâché cependant de mettre ſous les yeux du lecteur les diverſes révolutions qui agiterent la partie

de l'Afrique, dont les Arabes s'emparerent, & les différentes dynaſties qui y régnerent les unes après les autres. L'époque de ces révolutions & celle de l'établiſſement de ces dynaſties remontent au moment où les gouverneurs d'Afrique, devenus trop puiſſans pour des particuliers, s'en firent les ſouverains.

Ce morceau d hiſtoire finit à la conquête des royaumes de Trémécen, de Tunis & de Tripoli par les Turcs, & à celle des empires de Fez & de Maroc par les princes de la dynaſtie des Chérifs.

L'hiſtoire des Arabes en Eſpagne, n'eſt pas moins intéreſſante que celle d'Afrique; & j'oſe même dire qu'à certains égards, elle l'eſt davantage pour nous. Mouſa n'a-

voit pas encore ſubjugué l'Eſpagne en entier, & il ſongeoit déjà à envahir la France; mais ce général ayant été bientôt rappellé, il ne put exécuter le projet qu'il avoit formé. Ceux qui vinrent après lui, ſuivirent le plan qu'avoit tracé ce grand génie. Abdoulrahman, un de ſes ſucceſſeurs, & celui qui lui reſſembloit le plus par ſon courage & par la hardieſſe de ſes deſſeins, s'empara de pluſieurs de nos provinces, s'avança juſqu'à Tours, & de-là menaçoit de ſes fers tout le royaume. Charles-Martel arrêta ce conquérant dans ſa marche; & les Maures arroſerent de leur ſang nos plaines qu'ils avoient ſi ſouvent ravagées. Ils renoncerent, depuis cette fameuſe défaite, à l'eſpérance dont ils

s'étoient flattés jusqu'alors de se rendre maîtres de la France; ou du moins, s'ils firent depuis quelques foibles tentatives, elles ne furent suivies d'aucun succès. Les troubles, qui s'éleverent peu de tems après parmi eux, effacerent entiérement ces premieres idées de conquêtes. Les richesses de l'Espagne y avoient attiré différentes tribus Arabes de l'Orient & de l'Afrique. Chacune de ces tribus, jalouse de posséder seule ces trésors, prit les armes pour en depouiler les autres.

Dans le même tems, l'Orient changea de souverains. La dynastie des Abbassides ayant fait périr celle des Ommiades, Abdoulrahman-ibn-Moavié, qui étoit de cette derniere famille, s'enfuit en Espa-

gne. La couronne lui fut bientôt déférée par les Arabes de ce royaume, qui avoient toujours été attachés aux Ommiades. L'Eſpagne, depuis ce moment fut détachée des Etats des Califes d'Orient, & eut ſes princes particuliers qui prirent auſſi le nom de *Califes*, & qui, comme eux réunirent l'empire avec le ſacerdoce. Les deſcendans d'Abdoulrahman, amollis par le luxe & l'opulence, abandonnerent les rênes du gouvernement entre les mains de leurs *Hadjebs*, eſpece de Maires du palais, qui s'emparerent de toute l'autorité. Ces Califes devinrent enfin ſi mépriſables, qu'ils furent privés de la couronne. Alors ceux qui, parmi les Arabes, eurent du crédit ou de la force, s'érigerent en ſouverains, &

l'on en compta presque autant que de provinces. Les forces des Maures, réunies auparavant dans une seule main, ayant été ainsi divisées, ils en devinrent moins redoutables aux Chrétiens. Ceux-ci firent sur eux plusieurs conquêtes importantes; & ils seroient même parvenus, en peu de tems, à les chasser de l'Espagne si, par une certaine fatalité, les forces des Chrétiens n'eussent été aussi partagées entre différens princes. Souvent, parmi les deux nations, l'intérêt politique l'emporta sur celui de la religion; & l'on vit les Chrétiens se liguer avec les Musulmans, & les Musulmans s'armer en faveur des Chrétiens. Ces derniers cependant faisoient des progrès rapides;

& les Arabes d'Eſpagne, réduits à la derniere extrémité, appellerent à leur ſecours les Africains. L'ambition fit bientôt oublier à ceux-ci le motif qui les avoit conduits en Eſpagne ; & au lieu de défendre leurs compatriotes, ils ne ſongerent qu'à les ſubjuguer : peu s'en fallut que cette nouvelle révolution ne devînt funeſte aux Chrétiens, par la multitude incroyable d'ennemis qu'elle leur ſuſcita. Il ſembloit que l'Afrique s'épuisât d'hommes, pour les armer contre les Eſpagnols ; mais la conſtance, la fermeté & la valeur de ces derniers, malgré leur petit nombre, triompherent de tous ces obſtacles. Les guerres civiles, qui s'éleverent en Afrique & dans le royaume de Grenade, fu-

rent enfin le terme de la domination des Arabes en Eſpagne. Telle eſt, en abrégé, l'hiſtoire que je donne au public.

Au reſte, tout ce qui concerne l'Eſpagne dans cet ouvrage, n'eſt pas uniquement tiré des hiſtoriens Arabes ; leur génie fécond, quand il a tracé les victoires & la proſpérité de leur nation, eſt devenu ſterile, quand il a fallu en annoncer les défaites & la décadence. Ils ſe ſont alors contentés d'indiquer ſimplement ces faits, ſans entrer dans des détails mortifians pour leur orgueil : leur ſilence, dans ces occaſions m'a obligé d'avoir recours aux hiſtoriens Eſpagnols. J'ai conſulté, pour cette partie qui ne fait pas

le quart de cet ouvrage, l'hiſtoire d'Eſpagne en latin, par Mariana. Il faut en excepter la conquête du royaume de Grenade, par Ferdinand & Iſabelle, que j'ai trouvé décrite fort au long dans un recueil d'hiſtoriens Arabes, intitulé, *Hiſtoria Lenazzadini Viziri.* Le même recueil m'a fourni la ſuite des vice-rois qui gouvernerent l'Eſpagne, au nom des Califes d'Orient. J'oſe aſſurer qu'elle n'eſt pas exacte dans les hiſtoriens Eſpagnols, qui non ſeulement ont défiguré les noms de ces gouverneurs, mais même en ont quelquefois ſubſtitué d'autres. J'ai trouvé dans le même recueil, ainſi que dans Novairi, dans Tabari, & dans pluſieurs autres manuſcrits, des

anecdotes intéreſſantes ſur les Califes Ommiades d'Eſpagne. Quand j'ai pu découvrir, dans ces mêmes auteurs, quelque trait relatif aux mœurs, au luxe & au commerce de ce tems-là, je n'ai pas manqué d'en faire uſage. Quant aux noms d'hommes, j'ai cru ne devoir point les altérer. Par exemple, j'ai dit *Abdoulrahman*, & non pas *Abdérame*, & ainſi des autres noms qui ſont quelquefois méconnoiſſables dans nos hiſtoriens.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de rendre compte du ſtyle de cet ouvrage. Mais que pourroit dire là-deſſus un homme qui, tranſporté dès ſa premiere jeuneſſe en Orient, y a paſſé la plus grande par-

tie de ſa vie, & qui, par état, étoit non ſeulement obligé de cultiver les langues orientales, mais même de les parler continuellement ?



NOMS

Des manuſcrits Arabes de la Bibliotheque du Roi, & autres Auteurs, ſur leſquels cet Ouvrage a été compoſé.

CHÉHABEDDIN-ÂBOUL-ABBASI, *pars* 23. *Hiſtoriæ-univerſalis*, n° 642.

Ahmed-ben-Abdoulvahabi, *cognomine* Novairi, *Hiſtoriæ Ommiadarum qui in Hiſpaniâ regnârunt*, n° 645.

Ejuſdem Hiſtoria Africæ & Occidentis, n° 702.

Hiſtoria de regibus beni Zian, *ex familiâ* Edriſſitarum, *auctore* Muhammed-Abdoul-Giali, n° 703.

Ahmed-ben-Muhammed-el-

Mogrébi, *Hiſtoria Hiſpaniæ, primæ partis volumen ſecundum*, n° 705.

Ebn-el-Kautir, *de redactis in Arabum poteſtatem Hiſpanis*, n° 706.

Hiſtoria Lenazzedini *Viziri ultimorum Granatæ regum ex familiâ* El-Ahmar, n° 758.

Hiſtoria univerſalis Chéhabbeddin-Ahmed-Al-Mokri, Al-Faſſi, n° 761.

Hiſtoriæ compendium, auctore Ibn-Khaldoun, n° 769.

Lunæ reſplendentes Marocci, *auctore* Abdalla ebn-Batata, n° 825.

Hiſtoria Califarum ac Regum Arabum in Hiſpaniâ uſque ad annum hegiræ 765, *auctore* Ben-Abdallah-el-Khateb-el-Muſulmani-el-Kortoubi.

Historia universalis Abou-Djaferi-Muhammed-ben-Harir-el-Tabari.

Roderici Toletani, *Episcopi historia.*

Joannis Marianæ *Hispani è Societate Jesu, Historia de rebus Hispanis.*

Leonis Africani *Descriptio Africæ.*

L'Afrique de *Marmol.*

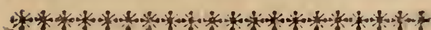
Bibliotheque Orientale de *d'Herbelot.*



HISTOIRE



HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE.



LIVRE PREMIER.



LES Arabes, devenus conquérans presqu'aussitôt qu'ils eurent embrassé le Mahométisme, s'étoient emparés, en moins de vingt années, de l'Arabie, de la Palestine, de la Syrie, de l'Egypte, & de la plus grande partie de la Perse. Osman-ben Affan, troisieme Ca-

life, ou ſucceſſeur de Mahomet, réſolut de porter ſes armes en Afrique, & de joindre à ſes vaſtes Etats les pays que poſſédoient encore les Romains dans cette partie du monde.

L'Afrique a pour bornes, à l'orient, la Judée, l'Arabie pétrée, Suès, & le golfe Arabique; au midi, elle s'étend en pointe vers le cap de Bonne-Eſpérance, & confine à la mer d'Ethiopie; à l'occident, elle a l'océan Atlantique, qui la ſépare de l'Amérique; au ſeptentrion, le détroit de Gibraltar, & la mer Méditerranée, qui la ſépare de l'Europe. L'Afrique, dans ſa plus grande longueur, depuis le détroit de Gibraltar, juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, a douze cent lieues, & mille cinquante lieues dans ſa plus grande largeur, depuis le

Cap-Verd, jusqu'au golfe Arabique.

Les Anciens n'ont jamais bien connu ce continent, si ce n'est du côté qu'il touche à la Méditerranée : tout ce qui est au-dessus des sources du Nil, & des montagnes de la Lune, leur étoit inconnu, & n'a été découvert que depuis près de trois siécles. Les Romains divisoient ce qu'ils connoissent de cette partie du monde, en six contrées ; l'Afrique consulaire, & l'Afrique propre, où étoit Carthage ; la Numidie consulaire, où étoit située la ville de Cirte, & la Bizacène où étoit Adrumette, & les deux Mauritanies ; l'une qu'ils appelloient *Césarienne*, qui compose aujourd'hui les royaumes d'Alger & de Treméſen ; & l'autre, à laquelle ils donnoient le nom de *Tingi-*

tane, où sont à présent les royaumes de Fez, & de Maroc.

La partie de l'Afrique, qui étoit connue aux anciens, fut dabord gouvernée par divers princes du pays; mais après la prise de Carthage & la défaite des rois Africains, par les Romains, elle passa sous la domination de cette république, qui la gouvernoit par des proconsuls. L'an de J. C. 427, les Vandales chasserent les Romains de l'Afrique, & s'en rendirent maîtres : ils la possé-derent jusqu'à l'année 553, que Bélisaire, général de l'empereur Justinien, ayant emporté Carthage d'assaut, & pris Gélimere, der-nier roi des Vaudales, elle fut réduite une seconde fois en pro-vince Romaine; & les empereurs Grecs de Constantinople y en-voyoient des généraux & des

gouverneurs, pour y commander. Les Goths profitant de la foiblesse de l'empire, leur avoient enlevé une partie de l'une & l'autre Mauritanie : les Berbers (*a*) s'é-

(*a*) Nom du pays que nous appellons aujourd'hui la *Barbarie*, & des peuples qui l'habitent. Le sentiment des historiens est partagé sur l'origine des Berbers. Ahma-Elfasc prétend que cette nation descend des Amalécites, & des Chananéens, que les Israëlites chasserent de la Palestine, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres : d'autres historiens les font sortir de cinq colonies ou tribus d'Hémiarites, ou Homérites, qui passerent d'Asie en Afrique, sous la conduite d'Aftikin, fils de Kis, fils de Safi, qui régnoit alors en Arabie. Ils disent que ce prince étendit ses conquêtes & sa langue en Afrique : en effet, l'on y parloit Arabe, long-tems avant la conquête des Arabes Mahométans. Les cinq colonies d'Hémiarites, qui passerent de l'Arabie heureuse en Afrique, se nommoient *Sahnadjiens*, *Mucamudins*, *Zénêtes*, *Gomeres* & *Haoares* : elles gardent encore leur nom, & ont été depuis divisées en plus de six cent lignées de Berbers, dont les uns vivent sous les tentes, & les autres dans les villes.

toient auſſi ſoulevés, & avoient des rois de leur nation ; mais avant d'entrer dans le détail des événemens qui rendirent les Arabes poſſeſſeurs de cette vaſte contrée, il eſt néceſſaire de préſenter ici dans quelle ſituation étoit alors l'empire Romain.

Cet empire étoit bien déchu de ce haut degré de puiſſance, qui lui avoit ſoumis la plus grande partie de l'univers. Conſtant II, fils de Conſtantin III, & petit-fils d'Héraclius, régnoit alors. Ce prince étoit moins occupé des affaires de l'Etat, que de celles de la religion : il ſongeoit plus à faire triompher le Monothéliſme, dont il étoit le partiſan déclaré, qu'à mettre l'empire à l'abri des ennemis ſans nombre, qui l'attaquoient de toutes parts ; cet empereur foible & indolent voyoit avec indiffé-

rence les plus belles provinces ravagées par les Barbares, devenir leur conquête.

Les Arabes, d'un côté, s'étoient emparé d'une partie de la Thrace, & de-là portoient la terreur & la désolation jusques sous les murs de Constantinople : l'Italie, d'un autre côté, étoit en proie aux armes des Lombards ; cette nation belliqueuse avoit conquis la plus grande partie de cette riche contrée, jadis le berceau des Romains, & d'où ils étoient sortis pour subjuguer l'univers. Rotharic, qui étoit alors sur le trône des Lombards, venoit de remporter une victoire signalée sur les Romains, il leur avoit enlevé Odozo, Trévizi, & plusieurs autres villes ; & de-là il sembloit menacer Rome elle-même d'un sort pareil.

Tandis que ces différens peuples conjurés contre les Romains, les dépouilloient des plus belles provinces qu'ils eussent dans l'Occident, les Arabes leur portoient des coups plus redoutables en Orient : ils s'étoient déja rendus maîtres de l'Arabie entiere, sous le régne d'Héraclius ; la Syrie, la Phénicie, la Palestine, l'Egypte avoient bientôt subi le joug de ces nouveaux conquérans, qui avoient pénétré jusques dans l'Asie mineure. Tel étoit, en abrégé, le triste état où se trouvoit l'empire Romain, lorsque le Calife Osman conçut le dessein de s'emparer de l'Afrique ; les conjonctures ne pouvoient être plus favorables pour le projet de ce prince : le patrice Grégoire, qui étoit gouverneur de cette province, étoit odieux aux diffé-

rentes nations qui l'habitoient, par ſes vexations & par ſa tyrannie.

Le frere utérin du Calife Abdoullah-ben-Saad, gouverneur de l'Egypte, fut deſtiné à commander l'armée qui devoit marcher en Afrique : le nouveau général, pour accoutumer les Arabes à combattre contre les Africains, détacha ſucceſſivement différens corps de troupes, qui firent des incurſions ſur les terres des Romains. Quelques legers avantages remportés par ces troupes, déterminerent Oſman à rendre public le projet qu'il avoit formé, & qu'il avoit tenu ſecret juſqu'alors : il aſſembla dans la moſquée les compagnons (*a*) du

(*a*) Ceux parmi ſes contemporains, qui ſe ſont rendus illuſtres par leur doctrine ou par leur valeur. Ces perſonna-

Prophete, & les chefs des tribus, qui formoient alors le conseil des Califes : la conquête de l'Afrique fut proposée & résolue d'un concert unanime. On leva une armée composée de l'élite de toutes les tribus Arabes. Osman, pour encourager ses troupes à bien faire, leur distribua de l'argent : elles se mirent en marche l'an 647. L'armée Musulmane, arrivée en Egypte, Abdallah y joignit vingt mille Egyptiens qu'il avoit levés dans son gouvernement.

Hégire 27.

En entrant dans le pays soumis aux Romains, le général Arabe envoya vers Tripoli un dé-

ges & leurs familles ont conservé longtems un grand crédit & une grande autorité parmi les Musulmans ; & les premiers Califes les consultoient toujours dans les affaires importantes.

tachement commandé par Zuhri; mais à peine celui-ci avoit-il fait ses premieres dispositions pour le siége, qu'il fut rappellé: il n'eut que le tems de s'emparer de quelques vaisseaux, qui étoient venus au secours de la place; cent hommes, qui se trouverent à bord, furent faits prisonniers, & présentés au général qui leur fit trancher la tête.

Le patrice Grégoire, à la premiere nouvelle de l'irruption des Arabes, leva une armée de cent vingt mille combattans, & se pressa d'aller à leur rencontre. Abdoullah, conformément à la loi Mahometane, & pour éviter l'effusion du sang, offrit la paix à Grégoire, en lui donnant à choisir l'une de ces deux conditions, ou d'embrasser l'Islamisme,

ou de se rendre tributaire (*a*) du Calife. Le gouverneur Romain ayant rejetté avec dédain l'une & l'autre proposition; le général Arabe vit bien que les armes seules devoient décider de la querelle. Déterminé à vaincre ou à périr, il sortit de ses retranchemens, marcha droit aux ennemis, & leur présenta la bataille: le combat fut long & sanglant; & si les Arabes attaquerent les Grecs avec la plus grande impé-

(*a*) Cette loi se trouve expliquée en partie dans le trentieme verset du neuviéme chapitre de l'Alcoran, intitulé *Sourat-Etoubé*, c'est-à-dire, le *chapitre de la pénitence*; voilà la traduction du texte de ce verset : « Combattez contre » ceux qui ne croient ni en Dieu ni au » jour du jugement, & qui ne tiennent » pas pour prohibé ce que Dieu & son » Envoyé ont défendu ; combattez aussi » contre les Juifs & les Chrétiens, jus- » qu'à ce qu'ils paient le tribut, & se » soumettent.

tuosité, ceux-ci soutinrent le choc avec autant de valeur, & sans se laisser jamais enfoncer : enfin, après une perte à-peu-près égale, on se retira, sans qu'aucun des deux partis pût se flatter d'avoir l'avantage. Osman, qui étoit un des principaux officiers d'Abdoullah, & qui commandoit un corps de réserve, se trouva séparé du gros de l'armée, après le combat; son inquiétude étoit extrême : il se représentoit, d'un côté, les alarmes où devoit être son général, sur le corps de réserve qu'il lui avoit confié ; & d'un autre côté, il ignoroit le succès de l'action qui venoit de se passer entre les deux nations : pour faire cesser la cruelle incertitude où il étoit, il choisit douze soldats les plus déterminés de ceux qu'il avoit sous ses ordres,

& mit à leur tête Abdoullah-ben-Zobéir : ceux-ci furent aſſez heureux pour traverſer le camp des Grecs, à la faveur de la nuit, & pour joindre avec le même bonheur le gros de l'armée Muſulmane ; leur arrivée y repandit une allégreſſe extrême, & les Arabes pouſſerent des cris de joie : les Grecs étonnés, crurent que les ennemis alloient recommencer le combat, malgré les ténébres, & ſe préparerent à les recevoir.

Il ne ſe donna jamais de bataille plus extraordinaire que celle d'Iacoubé, ſi l'on peut donner ce nom à pluſieurs combats qui ſe ſuccéderent les uns aux autres : l'on vit, pendant pluſieurs jours, les deux armées en venir aux mains, dès le lever du ſoleil, & ſe battre avec acharnement

jusqu'à midi, sans que la victoire se déclarât pour aucun des deux partis : alors le combat finissoit; & chaque nation également excédée de fatigue & de chaleur, retournoit dans son camp, prête à recommencer le lendemain.

Zobéir, le chef des douze soldats, voulut, en arrivant, partager la gloire de ses compatriotes. Il marcha donc au combat, sans prendre aucun repos. Dans la chaleur de l'action, il cherche des yeux Abdoullah-ben-Saad, son général, & ne l'apperçoit pas. Ayant appris qu'il étoit dans sa tente, il s'y transporte aussitôt, & lui demande avec une noble hardiesse, si une tente est le poste d'un général, tandis que ses soldats en sont aux mains avec les ennemis. Abdoullah, pour excuser sa lâcheté, lui dit

que Grégoire avoit fait publier dans ſon armée en langue grecque & Arabe, qu'il donneroit cent mille piéces d'or, & ſa fille, à quiconque, ſoit Chrétien, ſoit Muſulman, lui apporteroit la tête du général Arabe ; que les ſoldats des deux armées connoiſſoient également la beauté de cette fille, puiſqu'ils la voyoient combattre à côté de ſon pere, revêtue d'habits magnifiques, & montée ſur un courſier fougueux ; que ſes amis effrayés, l'avoient forcé de ſe dérober à un péril évident, & de ſe retirer dans ſa tente, durant le combat. Zobéir tâcha de raſſurer ſon général, & lui propoſa de faire crier à ſon tour dans ſon armée, que quiconque, ſoit Chrétien, ſoit Muſulman, tueroit Grégoire, deviendroit poſſeſſeur de la fille du

patrice, avec cent mille piéces d'or : la proclamation fut faite ; & Grégoire fut rempli d'une terreur semblable à celle qu'il avoit inspirée à Abdoullah.

Celui-ci donna depuis cet instant, toute sa confiance à Zobéir. Il s'étoit trop bien trouvé de ses conseils, pour ne pas le consulter de nouveau : il lui représenta qu'il avoit déja livré plusieurs combats qui diminuoient le nombre de ses soldats ; que les Romains faisant la guerre dans leur pays, pouvoient plus aisément réparer leur perte. Zobéir lui répondit qu'il avoit imaginé cette ruse qui rendroit leur parti victorieux ; qu'il avoit remarqué que le combat commençoit à la pointe du jour, & finissoit vers le midi ; qu'il falloit qu'une partie de ses soldats restât sous les

tentes, toute armée, & prête à monter à cheval, tandis que le reste des troupes marcheroit au combat, pour le quitter, comme les jours précédens, vers l'heure du midi ; que les ennemis fatigués, ne manqueroient pas de faire la même chose ; que, quelques instants après, il pourroit recommencer le combat avec les soldats qui seroient restés tranquilles dans le camp, & qu'il vaincroit sans peine des gens surpris, excédés de chaleur, & accablés de fatigues.

Le général Musulman ne voulut rien entreprendre, sans consulter les principaux officiers de son armée. Il leur fit part du projet de Zobéir, qui fut approuvé, & dont l'exécution fut fixée au lendemain. Une partie des soldats eut ordre de se tenir ca-

chée ſous les tentes, en état de charger au premier ſignal : le reſte de l'armée marcha droit à l'ennemi ; le combat fut opiniâtre, & l'on fit, de part & d'autre, des prodiges de valeur. Le général Chrétien animoit ſes troupes : l'on portoit devant lui un étendard, ſur lequel étoit repréſentée la figure d'une croix : le ſoleil étoit alors dans ſa plus grande force ; & les Romains épuiſés, ſembloient déja méditer leur retraite ; mais Zobéir, qui s'apperçut de ce deſſein, ſe mit en devoir de s'y oppoſer, & ſoutint encore le combat, durant quelque tems : la chaleur augmentoit, à chaque inſtant, dans un climat auſſi brûlant ; & les ſoldats étoient ſi fort abbatus, qu'à peine pouvoient-ils porter leurs armes : enfin les deux armées ſe retire-

rent chacune dans ſon camp. Les Muſulmans, pour ne donner aucun ſoupçon, quittent leurs armes, ôtent leurs cuiraſſes, & pendent leurs arcs à la ſelle de leurs chevaux : cependant Zobéir donne le ſignal ; les ſoldats, qui étoient reſtés juſqu'alors cachés ſous les tentes, en ſortent tout-armés, & s'élancent ſur leurs chevaux. Zobéir ſe met à leur tête & retourne à l'ennemi : les Romains étonnés de voir reparoître couverts de leurs armes ceux qui, un inſtant auparavant, venoient de les poſer, ſont ſaiſis de terreur, & prennent la fuite. En vain Grégoire veut faire quelque réſiſtance avec ſes plus braves ſoldats : il eſt tué lui-même ; une partie des Chrétiens eſt paſſée au fil de l'épée, & la reſte va ſe refugier dans la ville de Sabtélé :

leur camp fut abandonné au pillage, & l'on fit un butin immense.

La fille de Grégoire, après avoir fait des prodiges de valeur, fut prise les armes à la main, & conduite au général Musulman, qui lui demanda des nouvelles de son pere : « Mon pere, dit-elle, à Abdoullah, » a péri les » armes à la main ; & moi déter- » minée à ne pas lui survivre, & » n'écoutant que mon désespoir, » je me suis précipitée au milieu » des bataillons, sans avoir pu y » trouver la mort que je cher- » chois. » Abdoullah, pour sçavoir si elle reconnoîtroit celui qui avoit tué Grégoire, fit venir devant elle les principaux officiers de son armée. A peine eut-elle apperçu Zobéir, qu'elle s'écria avec douleur, que c'étoit là

celui qui avoit ôté la vie à Grégoire. Abdoullah, étonné du ſilence qu'avoit gardé juſqu'alors Zobéir, lui demanda pourquoi il ne s'étoit pas d'abord préſenté pour réclamer la récompenſe promiſe à celui qui lui apporteroit la tête du patrice. Zobéir répondit qu'un motif plus noble l'avoit animé, qu'il avoit uniquement combattu pour la gloire & pour la religion. Le général Arabe ne voulut pas lui céder en généroſité, & lui donna la belle captive & cent mille piéces d'or.

Après la défaite de l'armée Chrétienne, les Muſulmans mirent le ſiége devant Sabtélé : la ville fut emportée d'aſſaut ; & l'on fit un butin immenſe, en or & en argent. Abdoullah voulut en faire la diſtribution lui-même ; & chaque cavalier eut pour ſa part

trois mille pieces d'or, & chaque fantaſſin en eut mille. Sabtélé fut détruite ; & le peu d'habitans qui avoient échappé au carnage, fut forcé de chercher un autre ſéjour : la terreur s'empara des peuples d'Afrique. Ils ſe refugierent dans les forterefſes des environs ; encore même ne s'y croyoient-ils pas en ſûreté. Les habitans de Sfax, place forte, n'oſerent pas attendre l'arrivée des Arabes : ils offrirent à Abdoullah trois cent livres d'or, pour racheter le pillage de leur ville ; condition qu'il n'accepta, qu'après bien des inſtances : pluſieurs places, à l'exemple de Sfax, conſentirent à payer un tribut, & prévinrent leur ruine par ce moyen.

Des ſuccès auſſi rapides, ne devoient pas être ignorés du Calife Oſman. Zobéir, qui y avoit tant

contribué, fut choisi pour aller les lui annoncer. Il partit aussitôt pour Médine, & y arriva après vingt jours de marche : il fit part au Calife des victoires remportées par son armée. Osman voulut que Zobéir lui-même apprît au peuple le détail de tous ces succès, & l'on indiqua une assemblée générale dans la mosquée : tous les Musulmans rendirent graces à Dieu, & convinrent qu'Abdoullah-ben-Saad étoit aussi grand capitaine qu'Halid-ben-Velid (*a*), & Amrou-ben-

(*a*) Ce sont les deux plus grands capitaines qui ayent paru au commencement du Musulmanisme : le premier fut qualifié par Mahometh lui-même, du titre de *Séifoullah*, ou l'*Epée de Dieu* ; ce fut lui qui remporta la victoire à la bataille de Mouftah en Syrie, où Héraclius étoit en personne, à la tête de cent mille hommes. L'on dit qu'Halid rompit huit épées dans cette bataille : il fit aussi

Elas,

Elas, qui avoient ſoumis la Syrie & l'Egypte.

L'armée Muſulmane étoit en Afrique, depuis quinze mois; les combats & les maladies l'avoient beaucoup diminuée. Le triſte état, où elle étoit, l'empêcha de pouſſer ſes conquêtes plus loin. Les choſes demeurerent en cet état, pendant le reſte du Califat d'Oſman, & durant tout celui d'Ali, juſqu'au régne de Moavié, qui envoya Ben-Hadidje en Afrique, l'an 665.

L'empereur de Conſtantinople Hég. 45. levoit des impôts conſidérables ſur les peuples d'Afrique, qui étoient encore ſous ſa domination. Dès qu'il eut appris l'accord

---

la conquête de la Syrie. Le ſecond ne ſe rendit pas moins illuſtre, & conquit l'Egypte, la Nubie, & une grande partie de la Lybie.

que les Africains avoient fait avec Abdoullah, il leur dépêcha le patriarche Oulene, avec ordre de lui remettre une somme pareille à celle qu'ils s'étoient engagés de payer aux Arabes. Le patriarche se rendit à Carthage, & fit part au peuple des ordres dont il étoit porteur. A cette demande, la consternation fut universelle ; ils représenterent qu'ils n'avoient donné au général Musulman une somme si exorbitante, que pour sauver leur vie & leur liberté ; que c'étoit tout ce qu'ils possédoient, & qu'il leur étoit impossible de satisfaire l'empereur. Havadjé avoit succédé au patrice Grégoire dans le gouvernement de l'Afrique : il fut indigné de la tyrannie de l'empereur, & chassa ignominieusement le patriarche. Les peuples

ſe ſouleverent & mirent à leur tête un nommé *Artioun-Havadjé*, qui, ſçachant que l'on ne trahiſſoit pas impunément ſon Souverain, voulut ſe mettre à l'abri de ſon reſſentiment. Il ſe rendit à Damas, & fit part au Calife des troubles qui agitoient l'Afrique; il lui fit entendre que le moment favorable de s'en rendre maître étoit arrivé. Moávié ſe rendit à ſes raiſons, & leva une armée dont il donna le commandement à Ben-Hadidje. Havadjé eut ordre de l'accompagner; mais il mourut à Alexandrie: le général Muſulman pourſuivit ſon chemin, & entra dans l'Afrique: ſon armée étoit compoſée de l'élite des troupes de Syrie & d'Egypte. Les peuples d'Afrique, qui ignoroient la mort de Havadjé, étoient perſuadés

que leur ancien gouverneur accompagnoit les Arabes.

Ben-Hadidjé campa au pied d'une montagne, à dix milles de la ville de Camounié : un corps de trente mille Grecs couvroit cette place, & empêchoit qu'on n'en pût former le siége. Le général Musulman détacha un pareil corps de troupes, qui attaqua les Romains, & les défit; il assiegea ensuite Camounié. Abdulmélek-ben-Mervan, un des principaux officiers de l'armée Musulmane, s'apperçut qu'une partie des murailles de la ville étoit écroulée : il fit avancer des troupes de ce côté-là. Les assiegés y accoururent en foule, & le carnage fut grand de part & d'autre; la ville fut enfin emportée d'assaut, & abandonnée au pillage : le général détacha Abdulmélek, avec mille

cavaliers, pour s'emparer de Djéloula qui ne fit qu'une foible résistance ; il s'éleva pour lors des disputes parmi les Arabes, au sujet du butin. Le général écrivit au Calife, pour régler le partage des dépouilles : il échut trois cens piéces d'or à chaque soldat ; ce même Ben-Hadidje est le premier, parmi les Musulmans, qui ait porté ses armes en Sicile. A son retour d'Afrique, il fut nommé vice-roi d'Egypte ; & ce gouvernement fut alors séparé de celui d'Afrique, auquel il étoit réuni avant ce tems-là.

A Ben-Hadidje succéda Akbé-ben-Nafih dans le gouvernement d'Afrique, lequel en prit possession, à la tête de dix mille hommes tirés des meilleures troupes de Syrie : ce général étendit au loin ses conquêtes dans J.C. 674, Hég. 55.

l'Afrique, & fit paſſer un grand nombre de Chrétiens au fil de l'épée : il repréſenta, au bout de quelque tems, aux principaux officiers de ſon armée, que la nation des Berbers, qui avoit embraſſé le Mahométiſme, y paroiſſoit attachée, tant que les armées Muſulmanes étoient en Afrique ; que dès qu'elles étoient diſparues, ces nouveaux proſélytes ceſſoient de profeſſer une religion que la crainte ſeule leur avoit fait ſuivre. Il propoſa, pour fixer l'inconſtance de ce peuple, de bâtir une ville forte, où l'on laiſſeroit une garniſon nombreuſe : l'avis du général fut approuvé, & la ville fut bâtie ſous les auſpices, & par les ſoins d'Akbé : il l'enferma de murailles de brique, défendues par de bonnes tours, & la décora

d'une ſuperbe moſquée, ſoutenue par des colomnes de marbre. Cette nouvelle ville, qui fut appellée *Caïroan*, & qui ſubſiſte encore, avoit trois mille ſix cent ſtades de circuit.

Méſélé ayant été nommé gouverneur de l'Egypte, à laquelle on réunit de nouveau les poſſeſſions des Arabes en Afrique, deſtitua Akbé d'une place qu'il rempliſſoit ſi bien, pour la donner à Abul-Méhadjir. Celui-ci ne voulut pas réſider dans la ville qu'avoit bâtie ſon prédéceſſeur. Animé d'une baſſe jalouſie, il réſolut de la détruire, ou du moins d'en tranſporter les habitans, pour peupler une nouvelle ville, qui fût ſon ouvrage.

Akbé ſe rendit à Damas, qui étoit alors le ſiége de l'empire, pour implorer la juſtice du Ca-

life : il représenta à ce prince, que Caïroan étoit le centre de la puissance Musulmane en Afrique ; que cette ville servoit de frein aux Berbers, & les retenoit dans l'obéissance; que cependant, malgré l'importance d'une pareille place, Abul-Méhadjir avoit résolu de la détruire, pour en bâtir une nouvelle, qui n'étoit d'aucune utilité, ni par sa situation, ni par sa force. Le Calife lui promit de lui rendre justice, & de lui conférer de nouveau le gouvernement de l'Afrique ; mais ce prince mourut, avant que d'exécuter sa promesse. Akbé ne retourna dans cette province, que sous le successeur de
Hég. 62. Moavié, l'année 681. Avant que de se rendre dans son gouvernement, il s'aboucha en Egypte avec Mésélé, qui en étoit le vice-

ici. Ce dernier, honteux de ſes mauvais procédés, en rejetta tout l'odieux ſur Abul-Méhadjir; Akbé parut ſe contenter des prétendues excuſes de Méſélé, & paſſa promptement en Afrique. Le premier uſage, qu'il fit de ſon autorité, fut de mettre aux fers Abul-Méhadjir, & de détruire la nouvelle ville qu'il avoit bâtie; il ſe rendit enſuite à Caïroan, où il laiſſa une forte garniſon ſous les ordres de Zuhéir-ben-Kirvan.

Akbé forma bientôt le projet de nouvelles conquêtes. Avant que de partir pour ſon expédition; il embraſſa tendrement ſes enfans, en leur diſant qu'il alloit combattre pour la religion, qu'il ſacrifioit ſa vie pour une ſi juſte cauſe, & qu'il ſeroit trop heureux de leur laiſſer pour héritage un pareil exemple à ſuivre.

Après ces adieux, le général Musulman se mit à la tête de ses troupes, & marcha du côté de Bugie : cette ville fut emportée d'assaut, & les habitans passés au fil de l'épée ; de-là il se présenta devant Mélich, place forte : les Grecs s'y étoient retirés en grand nombre : ils oserent lui présenter la bataille ; mais ils payerent cher leur hardiesse : la plûpart furent taillés en piéces, & Akbé les poursuivit jusqu'aux portes de Mélich ; il ne voulut point perdre de tems à assiéger cette place, & il passa dans la province du Zab : à la nouvelle de son approche, les peuples consternés se refugierent dans le fond des forêts, & sur les montagnes.

Le gouverneur du Zab avoit envoyé un corps de troupes, pour disputer le passage au gé-

néral Arabe ; les Grecs ſurent défaits, & mis en fuite : ces derniers, trop foibles pour réſiſter tout ſeuls à leurs ennemis, implorerent le ſecours des Berbers, leurs voiſins; ces deux peuples réunis furent battus une ſeconde fois. Akbé, après cette victoire marcha vers Tanger. Elias, gouverneur de cette ville, pour les empereurs Grecs, comprit bien qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, que celui de la ſoumiſſion. Il alla trouver le général Muſulman, & lui offrit des préſens conſidérables : celui-ci le reçut avec bonté, & l'honora même de ſa confiance ; il lui fit pluſieurs queſtions ſur l'Eſpagne, où peut-être il ſongeoit déja à porter ſes armes ; il lui demanda enſuite, où étoient les confins de la domination des Grecs, &

où commençoient ceux des Berbers, de ce côté-là. Elias lui dit qu'il avoit traversé tout le pays soumis aux Grecs, & que le pays des Berbers, dont Sous étoit la capitale, étoit devant lui; que la partie de cette nation, qui habitoit ce canton de l'Afrique, étoit nombreuse & guerriere; qu'elle n'avoit aucune idée de la divinité, ni aucune espece de culte. Akbé, après ces informations, se mit en marche. Les Berbers veulent en vain s'opposer à son passage; tout ce qui se présente, est taillé en piéces: il arrive aux environs de Sous. Les habitans lui présentent la bataille; mais malgré toute leur valeur, ils sont défaits. Akbé les poursuit, & entre pêle-mêle avec eux dans Sous, où il fait un butin immense: la capitale

une fois réduite, tout plia devant lui. Il s'empara de la province de Mézata & de celle de Gadamis, & la mer ſeule borna ſes conquêtes. Ce fut alors qu'il s'avança fiérement ſur le rivage, & que pouſſant ſon cheval juſqu'au poitrail, il tira ſon ſabre, & s'écria : « Grand Dieu ! ſans » cet élement, qui arrête le cours » de mes exploits, j'irois cher» cher de nouvelles nations, » chez qui ton nom eſt ignoré, » & auxquelles je le ferois con» noître.

Ce général reprit enſuite la route de Caïroan ; tous les peuples fuyoient devant lui, & trembloient à ſon approche : un jour il ſe trouva réduit, avec toute ſon armée, à la plus grande extrémité. Ils traverſoient des déſerts arides, & l'eau leur manqua :

Akbé eut alors recours à Dieu, & lui adreſſa une priere fervente. Dans le même inſtant, diſent les hiſtoriens Arabes, il remarqua que ſon cheval gratoit la terre, qu'il baiſſoit enſuite la tête, comme s'il eût voulu boire : il fit auſſi-tôt creuſer, & ſoudain l'eau en ſortit avec abondance ; ce lieu s'appelle encore aujourd'hui, *la ſource du cheval.* L'armée enfin arriva à Caïroan, où elle ſe repoſa quelque tems de ſes fatigues ; mais Akbé, toujours avide des conquêtes, en ſortit de nouveau, à la tête d'un petit corps de troupes.

Les Grecs crurent avoir trouvé l'occaſion favorable de ſe venger des maux que leur avoit faits ce général. A la force ils joignirent la ruſe, & engagerent dans leur parti Kuſcilé-ben-

Behram : il étoit le chef d'une tribu de Berbers ; sa bravoure & ses libéralités lui avoient gagné les cœurs de ses concitoyens. Kuscilé avoit embrassé l'Islamisme (*a*), dans le tems qu'Aboulméhadjir commandoit en Afrique, & lui avoit toujours été fidele. Bien loin d'avoir le même attachement pour son successeur, il le haïssoit, parce que ce vice-roi l'avoit mortifié dans plusieurs occasions. Kuscilé accepta avec joie la proposition que lui firent les Grecs de se revolter ; il assembla ses parens & ses amis qui étoient en grand nombre ; les Grecs se joignirent à lui, & il se vit bientôt à la tête d'un corps de troupes, bien supérieur à celui des Musulmans.

(*a*) *Islamisme* est tiré du mot arabe *Islam*, qui signifie *la religion Mahométane*.

Aboul-Méhadjir, quoique prisonnier d'Akbé, eut la générosité de l'avertir de la révolte de Kusсilé : ce vice-roi n'avoit alors que cinq mille hommes de troupes avec lui : il sentit bien qu'il ne pourroit pas résister avec des forces aussi inférieures ; il prit la généreuse résolution de mourir, les armes à la main, & rendit la liberté à Aboul-Méhadjir, en l'exhortant de s'éloigner, afin de pouvoir rétablir un jour les affaires des Arabes en Afrique. Aboul-Méhadjir trop courageux pour fuir le danger, refusa de lui obéir, & voulut périr à ses côtés. Les deux armées s'étant rencontrées, Akbé & Méhadjir briserent les fourreaux de leurs épées, & les jetterent à leurs pieds : les soldats suivirent cet exemple, & chargerent les en-

nemis avec fureur ; le déſeſpoir augmentant leur courage, ils en firent une boucherie terrible : enfin accablés par le nombre, ils ſe firent tous tuer, & le combat ne finit que par la mort du dernier ſoldat Muſulman ; c'eſt ainſi que périt Akbé, qui avoit fait des conquêtes ſi rapides.

Zuhéir-ben-Kirvan, gouverneur de Caïroan vouloit, avec ce qui reſtoit d'Arabes en Afrique, marcher contre Kuſcilé ; on lui repréſenta qu'il n'étoit pas en état de lui tenir tête : il fut même obligé d'abandonner la ville de Caïroan, où il ne jugea pas qu'il fût en ſûreté, & ſe retira dans celle de Rica. Kuſcilé, en habile homme, profita de la victoire ; il marcha droit à Caïroan : les Arabes conſternés, lui ouvrirent leurs portes ; il s'em-

para bientôt du reſte de l'Afrique, où les affaires des Muſulmans continuerent d'aller en décadence, juſqu'au Califat d'Abdulmelek-ben-Mervan; ce prince y envoya le même Zuhéir, à la tête d'une armée nombreuſe.

Ce nouveau général reſſembloit en tout à Akbé, ſon prédéceſſeur, même zèle pour la religion, même courage, même goût pour les conquêtes: le Calife n'avoit pas cru pouvoir faire un meilleur choix. Zuhéir partit
Hég. 85. l'année 704. Kuſcilé, ce chef des Berbers, qui avoit triomphé d'Akbé, inſtruit de la marche de Zuhéir, ſe mit en état de lui réſiſter; les Grecs, les Berbers s'enrôlerent à l'envi ſous ſes étendards. Zuhéir, après avoir fait repoſer ſes troupes, alla au devant de Kuſcilé: les deux armées

ſe mêlerent, & la victoire ſembloit ſe déclarer alternativement pour les deux partis. Enfin la mort de Kuſcilé & celle de ſes principaux officiers mirent fin à l'action : les Grecs & les Berbers prirent la fuite ; les vainqueurs les pourſuivirent, & en firent un carnage terrible : après cette victoire, Zuhéir alla à Caïroan, où il fit un peu repoſer ſes troupes ; il ne voulut pas les laiſſer long-tems oiſives, il les fit avancer bientôt du côté de l'Occident.

Cependant les Grecs informerent l'empereur de Conſtantinople du triſte état où ils étoient réduits : ce prince donna ſes ordres pour l'armement d'une flotte. Le gouverneur de Sicile fut chargé d'y joindre les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans les ports de cette

iſle ; les deux flottes réunies aborderent en Afrique. Zuhéir ne balança pas de préſenter la bataille aux Grecs ; mais ce général, qui étoit toujours ſorti victorieux des batailles qu'il avoit livrées juſqu'alors, éprouva enfin, qu'il n'y a point de bonheur conſtant. Il fut tué dans le combat, qui ne finit, comme la derniere bataille donnée par Akbé, que par la mort du dernier ſoldat Arabe ; les troupes, que l'empereur avoit envoyées, ſe rembarquerent & retournerent à Conſtantinople, triomphantes & chargées de dépouilles.

Quand le Calife apprit la défaite de ſon armée, il regretta vivement Zuhéir, & jetta les yeux ſur Haſan-ben-Miman, pour le remplacer. Haſan étoit alors gouverneur de l'Egypte, & avoit

ſous ſes ordres un corps de quarante mille hommes : il joignit à ces troupes celles que le Califе envoya, & ſe rendit maître de Caïroan, où il fit reprendre haleine à ſon armée. Ayant appris que Carthage étoit la ville la plus conſidérable de l'Afrique, il réſolut de l'aſſiéger : on eut beau lui repréſenter qu'Akbé & ſes prédéceſſeurs n'avoient pas oſé tenter cette conquête ; ces difficultés ne firent qu'enflammer ſon courage : il ſe préſenta devant la ville, & eut le bonheur de l'emporter par eſcalade. Les Grecs ſe ſauverent ſur leurs vaiſſeaux ; une partie fit voile pour la Sicile, & le reſte ſe refugia en Eſpagne. Haſan fit maſſacrer ceux qui n'avoient pu s'embarquer, & détruiſit les fortifications de la place : tous les Grecs, qui reſ-

terent en Afrique, se refugierent à Safat-Koura, & à Bizerte. Hasan sçut qu'ils s'étoient joints aux Berbers, & qu'ils avoient rassemblé une armée nombreuse. Marcher à leur rencontre, les combattre & les mettre en fuite, ne fut pour lui qu'une même chose. Toute l'Afrique trembloit sous la puissance de ce nouveau conquérant de tant de pays que possédoient autrefois les empereurs Grecs dans cette partie du monde ; il ne leur restoit plus que la ville de Bugie. Hasan, après des succès aussi éclatans, retourna triomphant à Caïroan.

A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, qu'il médita de nouvelles expéditions : il apprit alors que Kahiné, reine des Berbers, avoit succédé à Kuscilé : on l'assura que cette prin-

ceſſe une fois détrônée, les Berbers ne balanceroient pas à reconnoître l'autorité des Califes. La reine Kahiné, inſtruite de la marche d'Haſan, ſe mit en devoir de s'y oppoſer. Comme les deux armées ſe cherchoient réciproquement, elle ne tarderent pas à ſe rencontrer près d'une riviere. Bientôt les combattans furent aux priſes; la fortune fut contraire aux Arabes : il en périt un grand nombre, & le reſte ne trouva ſon ſalut, que dans la fuite. Le nombre des priſonniers fut auſſi très-conſidérable : Kahiné les traita fort humainement, & leur rendit la liberté; elle ne retint auprès d'elle, qu'Halid-ben-Relid, qui étoit un des principaux officiers de l'armée Arabe.

Haſan, après ſa défaite, fut hors d'état de remettre ſur pied de nou-

velles troupes, & fut obligé d'abandonner l'Afrique. Il inſtruiſit le Calife du revers qu'il venoit d'éprouver : ce prince lui promit du ſecours ; mais il s'écoula cinq années, avant qu'il pût tenir ſa parole. La reine Kahiné, pendant cet intervalle, reprit toutes les villes dont s'étoient emparé les Arabes, qui perdirent de nouveau toutes leurs conquêtes.

Le Calife enfin envoya une armée dans l'Afrique. La reine Kahiné, inſtruite de ſa marche, aſſembla ſes principaux ſujets, & leur tint ce diſcours : « Nos » villes, l'or & l'argent, qu'elles » renferment, attirent ſur nous » continuellement les armes des » Arabes ; ces vils métaux ne » ſont point notre ambition, & » nous nous contentons des pro-
» ductions

» ductions de la nature ; détrui-
» ſons ces villes ; cachons ſous
» leurs ruines ces tréſors, objets
» de la cupidité de nos ennemis :
» quand ils ne trouveront plus
» chez nous de quoi ſatisfaire
» leur avarice, ils nous laiſſe-
» ront tranquilles. » Les Berbers obéiſſent à la voix de leur reine. Pour ſe conſerver la poſſeſſion de leur pays, ils le détruiſent ; les villes ſont abbatues, & les Etats de cette princeſſe ſont changés en un vaſte déſert. L'hiſtorien Abdoulrahman, dit qu'avant cette époque, ils étoient extrêmement peuplés, & que même de ſon tems, l'on voyoit les ruines des villes qui avoient été détruites.

Haſan, à ſon retour en Afrique, trouva les Grecs indiſpoſés contre la reine des Berbers. Il

profita de cette mésintelligence, qui lui étoit favorable, & se présenta devant Vélili, dont les habitans lui ouvrirent les portes; Constantilia & Sfax ne tarderent pas à suivre l'exemple de Vélili. la reine Kahiné, dans l'incertitude du succès d'une bataille, voulut mettre en sûreté ses deux fils: elle les fit venir devant elle, & leur ordonna d'aller d'eux-mêmes se remettre entre les mains du général Musulman; en même tems, pour l'engager à les traiter favorablement, elle lui renvoya Halid, qui étoit fort considéré parmi les Arabes. Hasan reçut les deux princes avec assez d'humanité. Il les fit cependant garder à vue, & marcha ensuite contre Kahiné: cette grande reine ne refusa pas le combat; les deux armées se mêlerent, &

firent de part & d'autre des prodiges de valeur : la victoire se déclara enfin pour les Musulmans. Kahiné mourut les armes à la main, après s'être défendue courageusement, & avoir immolé plusieurs des ennnemis, de sa propre main.

Les Berbers, après cette défaite, implorerent la clémence du vainqueur : Hasan les traita avec beaucoup de douceur ; il voulut même faire cesser la haine qui régnoit entre les deux peuples. Pour y réussir, il incorpora douze mille hommes de cette nation dans ses troupes : par cette politique, on leur ôtoit leurs meilleurs soldats, & ont renforçoit l'armée Musulmane. Les Berbers, depuis ce tems-là, se montrerent un peu plus soumis, & la plûpart embrasserent le Mahométisme.

Après cette expédition, Hafan retourna à Caïroan, où il resta jusqu'à la mort du Calife Abdoulmélik : Vélid, successeur de ce prince, rappella Hafan de l'Afrique, pour y envoyer à sa place Abdoulazizibumervan : le gouvernement d'Egypte fut de nouveau réuni à celui d'Afrique. Hafan se soumit aux ordres du Calife. En passant par l'Egypte, il ne put se dispenser de rendre visite au nouveau gouverneur : Abdoulaziz étoit le plus avare de tous les hommes ; Hafan, qui avoit démêlé son caractére, avoit caché l'or & les pierreries qu'il avoit amassés, durant son séjour en Afrique : il présenta à Abdoulaziz deux cent jeunes esclaves de l'un & l'autre sexe, d'une rare beauté. Ce dernier peu satisfait d'un présent aussi consi-

dérable, le contraignit à lui donner ſes meilleurs chevaux.

Haſan indigné, alla porter ſes plaintes à Vélid. Pour intéreſſer davantage le Calife à lui rendre juſtice, il offrit à ce prince tous les diamans qu'il avoit apportés d'Afrique, en l'aſſurant qu'il les avoit ſouſtraits, avec peine, à l'avidité du gouverneur d'Egypte.

Le Calife ne put s'empêcher de témoigner à Haſan, combien il étoit irrité contre Abdoulaziz. Il lui propoſa de retourner en Afrique, reprendre le commandement des armées ; mais il s'en excuſa. Ce fut alors que le Calife ſe détermina à y envoyer Mouſa-ben-Naſir ; mais pour le mettre à l'abri des vexations qu'avoit éprouvées ſon prédéceſſeur, il voulut qu'il fût indépendant du gouvernement de l'E-

gypte, qu'il ſépara de celui de l'Afrique. A peine Mouſa y fut-il arrivé à la tête d'une armée nombreuſe, qu'il apprit que les Berbers s'étoient de nouveau révoltés. Il détache Abdoullah, un de ſes lieutenans, qui ſoumet tout le pays, dont il ramene cinquante mille priſonniers. Mouſa lui-même, avec le reſte de l'armée, marche d'un autre côté; & auſſi heureux que ſon lieutenant, il fait un pareil nombre de priſonniers; événement ſingulier, & dont on n'avoit pas encore vu d'exemple, depuis l'établiſſement de l'Iſlamiſme.

Mouſa, après des ſuccès auſſi rapides, tourna ſes armes du côté de Tanger, pour détruire le reſte des Berbers, qui ne lui oppoſerent qu'une foible réſiſtance. Il ſe préſenta devant Sous;

les habitans prirent le parti de la soumission, & lui ouvrirent leurs portes. Il laissa une garnison nombreuse dans ces deux places, & obligea les Berbers à lui fournir dix-neuf mille hommes de cavalerie, pour recruter son armée : il les fit instruire dans la religion Musulmane, leur fit expliquer l'Alcoran, & n'oublia rien pour les mettre dans l'impuissance de secouer le joug.

Ces conquêtes, toutes rapides qu'elles étoient, n'étoient que le prélude d'une conquête plus importante, qui étoit réservée à Mousa. Ce gouverneur profita des troubles qui s'étoient élevés en Espagne, pour y établir l'autorité des Califes; mais avant que de parler d'une révolution aussi étonnante, il est nécessaire de faire connoître l'état où étoit

l'Eſpagne, lorſque les Arabes y aborderent pour la premiere fois.

L'Eſpagne eſt environnée de la mer, de trois côtés, en forme de preſqu'iſle : ſes bornes ſont, à l'orient, la mer Méditerranée; au midi, la même mer, avec le détroit de Gibraltar, qui la ſépare de l'Afrique; à l'occident, l'océan Atlantique; & au ſeptentrion auſſi, l'océan, & le golfe de Lyon, qui en eſt une partie, avec la France, dont elle eſt ſéparée par les monts Pyrénées.

On ignore quels furent les premiers habitans de cette partie de l'Europe : leurs hiſtoriens les font deſcendre de la poſtérité de Thubal, petit-fils de Noé, & fils de Japhet. Les deſcendans de Thubal, dit-on, ſe répandirent inſenſiblement dans le pays, à meſure que leur nombre croiſ-

ſoit, & peuplerent toute cette région : l'on ne peut rien dire de poſitif ſur la forme du gouvernement établie dans des tems ſi reculés.

L'an du monde 2302, une famine affreuſe ravagea l'Eſpagne. Les habitans forcés de quitter une terre qui refuſoit de les nourrir, ſe retirerent dans différens pays : ceux de la partie orientale, après avoir traverſé pluſieurs provinces de l'Europe, s'établirent entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin, & donnerent à cette province le nom d'*Ibérie*, afin de ſe rappeller celui de leur patrie ; d'autres ſe retirerent dans les Gaules, en Italie & en Afrique. La terre ayant repris ſa fécondité, ceux qui s'étoient refugiés dans les Gaules, retournerent dans leur patrie, & attirerent

avec eux une partie des Celtes, chez lesquels ils s'étoient retirés, & s'établirent sur les deux rives de l'Ebre ; de-là vient le nom de *Celtibérie*, donné à une province de l'Espagne.

Les productions naturelles de cette terre, sur-tout les mines d'or & d'argent, qu'elle renfermoit dans son sein, y attirerent les Phéniciens, l'an du monde 3030. Ils s'étendirent insensiblement sur les côtes de l'Océan & de la Méditerranée, & bâtirent Cadix, Malaca, Assidonia & plusieurs autres villes. Les Espagnols résolurent de chasser ces étrangers, qui s'étoient emparé de tout le commerce, & dont la puissance sembloit vouloir tout envahir. Ceux-ci trop foibles pour résister tout seuls, appellerent à leur secours les

Carthaginois. Ces Républicains ambitieux, ſous prétexte de défendre leurs anciens compatriotes, paſſerent en Eſpagne, & s'en rendirent eux-mêmes les maîtres, l'an du monde 3766, & de Rome 516. Les Eſpagnols combattirent long-tems pour leur liberté : leurs ennemis ne durent la victoire, qu'à la ſupériorité de leurs généraux. Les noms d'Amilcar, d'Aſdrubal & d'Annibal ſeront à jamais fameux dans l'hiſtoire.

Preſque toute l'Eſpagne avoit ſubi le joug de Carthage : la ſeule ville de Sagonte oſoit réſiſter à toute la puiſſance Carthaginoiſe. Annibal mit le ſiége devant cette place. Envain les Romains firent repréſenter à ce général, que cette ville étoit leur alliée. Les Sagontins, après avoir fait les derniers efforts, ſe livrerent au

plus affreux déſeſpoir. Pour priver Annibal du fruit de ſa conquête, ils mirent le feu à leur ville, & aimerent mieux périr dans les flammes, que de ſubir un joug étranger.

Les Romains réſolurent de tirer de cette inſulte une vengeance éclatante, &, en même tems, utile. Ils paſſerent en Eſpagne ; & après différens ſuccès, ils parvinrent enfin à en chaſſer les Carthaginois. Le ſort des Eſpagnols, par la retraite de ces derniers, n'en devint pas plus heureux : ils ne firent que changer de maîtres. Devenus auſſi ennemis des Romains, qu'ils l'avoient été des Carthaginois, ils combattirent près de 120 ans, pour la liberté de leur pays. Pompée enfin triompha de l'Eſpagne ; & depuis, elle reſta ſoumiſe aux Romains, juſ-

ques ſous l'empire d'Honorius. Les Alains, les Sueves, les Vandales & toutes les nations barbares, qui, ſous le nom général de *Goths*, inonderent l'empire, vers le commencement du cinquieme ſiécle, s'emparerent de toutes les Eſpagnes. Euric, après avoir chaſſé les Alains, les Vandales, & ſoumis les Sueves, reſta ſeul maître, & fonda un nouveau royaume qu'il tranſmit à ſes deſcendans.

Roderic, le dernier de ſes ſucceſſeurs, monta ſur le trône, vers le commencement du huitième ſiécle : les cruautés & les débauches de Vitiza ſon prédéceſſeur, avoient revolté tous les peuples contre lui ; ils lui avoient enfin ôté la couronne, pour la donner à Roderic, ſon parent. Les Goths, bien différens de leurs ancêtres, étoient alors énervés par les plai-

ſirs : la douceur du climat, le luxe & les richeſſes avoient amolli leur courage, & corrompu leurs mœurs. Pour comble de malheur, pendant le cours de ſon régne, le roi Vitiza, dans la crainte de quelque rebellion, avoit démantelé la plûpart des places fortes, & en avoit déſarmé les habitans : un tyran eſt toujours ſoupçonneux, & redoute autant ſes ſujets que ſes ennemis.

L'Eſpagne étoit dans cette triſte ſituation, lorſque Roderic monta ſur le trône. Ce prince ne manquoit ni de courage ni de capacité ; ſon corps étoit endurci à la fatigue, & capable de ſupporter les travaux de la guerre : il étoit d'un génie vaſte, & capable d'entreprendre les plus grandes choſes ; mais ces rares qualités

furent obſcurcies par de plus grands vices. Il étoit cruel, vindicatif, & le plus voluptueux de tous les hommes. Théodefroi ſon pere avoit été privé de la vue, par les ordres du roi Vitiza. Il voulut ſe venger ſur Eba, & Sigebutte fils de ce Roi, de la cruauté de leur pere. Ces jeunes princes ne ſe croyant pas en ſûreté à ſa cour, s'enfuirent en Afrique, & ſe retirerent dans la Mauritanie Tingitane, qui dépendoit des Goths, & dont le gouverneur leur étoit entiérement dévoué. Avant que de quitter l'Eſpagne, ils firent des plaintes ameres contre Roderic: l'archevêque Oppas, leur oncle, entroit dans leur reſſentiment, & tâchoit d'aliéner du roi l'eſprit des peuples. Roderic, au lieu d'étouffer ces premieres étincelles de révolte, leur donna une

nouvelle activité, par un crime odieux, qui fut enfin la cause de sa perte, & qui détruisit l'empire des Goths en Espagne.

Les enfans des premieres familles de l'Etat étant élevés à la cour, sous les yeux du monarque, ils l'accompagnoient à la chasse, le suivoient à la guerre, & le servoient dans l'intérieur de son palais ; la politique avoit introduit cet usage : les fils répondoient ainsi de la fidélité de leur pere, & les empêchoient d'exciter des révoltes. Les filles étoient auprès de la reine, où elles recevoient une éducation conforme à leur naissance & à leur sexe : les plus hautes dignités étoient la récompense des services de ces jeunes seigneurs ; le sort des filles n'étoit pas moins heureux. Parvenues à l'âge de puberté, le

roi leur faiſoit épouſer les plus grands du royaume. Le comte Julien, pour ſe conformer à cet uſage, avoit envoyé ſa fille à la cour de Roderic. Sa jeuneſſe, ſa beauté, mille graces répandues ſur ſa perſonne, enflammerent ce prince. Il ſe flatta que la fille du comte, glorieuſe de voir un monarque à ſes pieds, ne le feroit pas long-tems ſoupirer; mais il reconnut qu'il s'étoit trompé, & que la ſageſſe de Cava, (c'étoit le nom de la fille du comte,) égaloit ſa beauté: la réſiſtance qu'il éprouva, ne fit qu'irriter ſa paſſion; & il dut à la violence un bonheur que l'amour lui refuſoit.

Cava déſeſpérée, inſtruiſit ſon pere, qui pour lors étoit en Afrique, de l'affront que le monarque venoit de lui faire. Le comte

furieux, médita une vengeance qui pût égaler ou même surpasser un outrage aussi sensible. Il retourna sur le champ en Espagne; & comme personne ne possédoit aussi-bien que lui l'art de dissimuler, il parut à la cour, sans laisser appercevoir sa douleur: il rendit compte au roi de la commission dont il avoit été chargé pour l'Afrique, & sçut si bien déguiser son ressentiment, qu'il ne fit naître aucun soupçon dans l'esprit de Roderic. Julien supposa quelques jours après, que la comtesse sa femme, qu'il avoit laissée en Afrique, étoit tombée malade, & que la vue de sa fille étoit seule propre à soulager ses maux: sous un prétexte aussi plausible, il obtient du monarque amoureux la permission de partir, & d'emmener avec lui Cava.

Le comte, à peine arrivé en Afrique, alla trouver ce même Mousa-ben-Nasir, dont nous avons déja parlé, & qui gouvernoit alors cette province, au nom du Calife Vélid. Mousa étoit d'un génie vaste & entreprenant, & aussi capable de former un grand projet, qu'habile à l'exécuter. Il étoit courageux, intrépide, & entendoit parfaitement l'art militaire, du reste, violent, féroce & faisant la guerre en barbare, & sans respecter aucune des loix de l'humanité. Julien, qui ne respiroit que la vengeance, & qui comptoit pour rien la perte de sa patrie, pourvu qu'il pût faire périr Rodéric, apprit à Mousa l'affront sanglant qu'il avoit reçu de ce prince. Il dit au gouverneur Africain, que le tems étoit enfin venu, où les

Arabes pouvoient s'emparer de l'Eſpagne, & étendre par-là leurs conquêtes en Europe, dont l'entrée leur avoit été juſqu'alors fermée. Il lui repréſenta la facilité qu'il auroit à ſe rendre maître d'un ſi beau royaume, les villes étant ſans fortifications, les citoyens déſarmés, les grands peu affectionnés au Souverain, & déſunis entr'eux. Il l'aſſura que les fils du roi Vitiza, ennemis jurés de Roderic, ſe déclareroient pour les Arabes, dès qu'ils paroîtroient en état d'agir; que ces princes avoient un parti redoutable, à la tête duquel étoit l'archevêque de Séville leur oncle. Il finit, en promettant de livrer lui-même aux Muſulmans les places (*a*), qui étoient en ſon

(*a*) Julien étoit gouverneur de cette partie de l'Eſpagne, qui s'étend vers le

pouvoir, vers le détroit de Gibraltar,

L'espérance de faire une aussi belle conquête, & la gloire d'être le premier, parmi les Arabes, qui portât les armes des Califes en Europe, rallumerent toute l'ambition de Mousa : il n'osa cependant rien conclurre avec Julien, sans en faire part auparavant au Calife Vélid. Ce prince lui ordonna d'armer quelques vaisseaux, montés d'un petit nombre de soldats, pour éprouver d'abord la bonne foi du comte, & pour juger par là, si ses actions répondroient aux promesses magnifiques qu'il avoit faites. Aussi-tôt Mousa fit équiper quatre

---

détroit de Gibraltar. Il possédoit aussi en propre plusieurs villes dans la Castille, & étoit le seigneur le plus puissant & le plus riche de l'Espagne.

vaiſſeaux, ſur leſquels s'embarquerent quatre cens hommes, ſous la conduite de Tarif-ben-Malik-el-Mèaſir.

A peine les Arabes eurent-ils abordé en Eſpagne, que les vaſſaux du comte Julien allerent à leur rencontre : ils leur ſervirent de guides, & les aiderent à ravager les terres & à faire le dégât dans la campagne ; mais, comme les Maures n'étoient pas en aſſez grand nombre, pour tenter quelque conquête importante, ils remirent bientôt à la voile, & retournerent en Afrique, chargés de dépouilles.

Ces premiers ſuccès encouragerent Mouſa : il les regarda comme un heureux préſage de la conquête qu'il méditoit. Il fit donc armer une flotte plus conſidérable, elle étoit chargée de

ſept mille hommes, tant infanterie que cavalerie, ſous les ordres de Tarid-ben-Ziad-ben-Abdoullah, officier d'un rare mérite, qui avoit ſervi, avec diſtinction, ſous Mouſa, dans les guerres d'Afrique. La flotte vint mouiller au pied du mont Calpé, & ſoumit Héraclée, ville ſituée ſur cette montagne : les ſoldats de Tarik donnerent alors à cette montagne le nom de *Djébel-Tarik*, qu'elle a conſervé juſqu'à nos jours. En vain Abdoulmoumen, plus de trois ſiécles après, voulut changer le nom de cette montagne, pour lui donner celui de *Djébel-el-Feth*, ou de *montagne de la victoire ;* il ne pût y réuſſir, quoiqu'il eût bâti exprès une ville ſur ſon ſommet.

Les hiſtoriens Arabes rapportent que Tarik, la premiere nuit

après ſon embarquement, eut un ſonge myſtérieux, dans lequel il lui ſembla voir Mahomet ſuivi de tous ſes compagnons ; ils étoient revêtus de leurs cuiraſſes, & leurs mains étoient armées d'un fer étincellant. Il s'imagina entendre Mahomet, qui lui dit d'une voix tonnante : «Marche,
» Tarik, à une conquête aſſurée;
» la victoire accompagnera tes
» pas ; reſſouviens toi d'être fidele
» à tes engagemens, & de trai-
» ter favorablement tes freres qui
» ſont ſous tes ordres. » A ces mots, le prétendu prophete, & tous ſes compagnons parurent prendre le chemin de l'Andalouſie. Tarik ſe reveilla auſſi-tôt, & fit part à ſes ſoldats de cette viſion extraordinaire, ſoit qu'elle fût réellement un effet de ſon imagination échauffée, ou plutôt une

une invention de ſa politique, afin de les encourager ; ſes ſoldats ne manquerent pas effectivement d'interpréter ce ſonge en leur faveur, & de le regarder comme un heureux préſage des conquêtes qu'ils alloient faire.

Tarik, après s'être rendu maître d'Héraclée, marcha vers Algéſire, qui ne fit qu'une foible réſiſtance. Parmi les priſonniers qui tomberent entre ſes mains, une vieille femme ſe préſenta devant le général, & lui dit qu'elle étoit veuve, depuis long-tems, d'un mari habile à prédire l'avenir ; qu'elle lui avoit ſouvent entendu aſſurer que l'Eſpagne ſeroit un jour conquiſe par un homme d'une taille haute, & portant ſur l'épaule gauche un ſigne tout velu : Tarik découvrit dans l'inſtant ſon épaule, pour

convaincre ſes ſoldats qu'il étoit l'objet de cette prédiction.

La trahiſon du comte Julien & l'arrivée des Arabes réveillerent Roderic du ſein des plaiſirs, où il étoit plongé : il leva à la hâte quelque troupes, dont il donna le commandement à Sanche, prince de ſon ſang. Après quelques legeres eſcarmouches, l'on en vint à un combat ; les ſoldats de Sanche, mal armés, ſoutinrent à peine la vue des Arabes, & prirent honteuſement la fuite, dès qu'ils eurent perdu leur général. Tarik, maître de la campagne, ravagea l'Andalouſie.

La défaite de Sanche conſterna Roderic & toute ſa cour; le deſir d'effacer la honte de la derniere bataille, & plus encore la crainte de perdre une couronne qui chanceloit déjà ſur

ſa tête, animerent ce prince. Il leve une armée de cent mille hommes ; mais une longue paix, accompagnée de la molleſſe & des plaiſirs, avoient affoibli le courage des Goths : la plûpart étoient mal armés, & peu faits aux fatigues de la guerre. Tarik, qui n'avoit que ſept mille hommes à oppoſer à des forces ſi ſupérieures, écrivit auſſi-tôt à Mouſa, & en reçut un renfort de ſept mille hommes.

Le comte Julien joignit à ces douze mille Arabes les troupes qu'il avoit levées dans les villes de ſa dépendance. Ce ſeigneur toujours plus animé contre Roderic, & réſolu de ſe venger ou de périr, les commandoit en perſonne. Les deux armées ſe rencontrerent ſur les bords du fleuve Léthé : l'on ſe battit ſept jours J.C. 714. Hég. 96.

de ſuite, ou plutôt il y eut des eſcarmourches pendant tout ce tems-là, comme ſi chacun des deux partis eût voulu eſſayer ſes forces & celles de ſon ennemi, avant que d'en venir à une bataille déciſive. Le huitième jour, les deux armées s'ébranlerent. Roderic monté ſur un char d'yvoire, & revêtu de ſes habits royaux, harangua ſes ſoldats. Il leur dit en peu de mots, qu'ils combattoient pour leur religion, pour leur liberté, & pour celle de leurs femmes & de leurs enfans. Tarik, de ſon côté, range ſes Arabes en bataille; & parcourant tous les rangs, il leur rappelle leurs dernieres victoires, & leur repréſente que ceux auxquels ils vont avoir affaire, ſont les mêmes hommes qu'ils ont déja vaincus. Bientôt l'on en vient aux

mains ; tout combat ; tout ſe mêle : des ruiſſeaux de ſang coulent de tous côtés. On combattoit depuis long-tems, avec une ardeur égale, ſans que la victoire ſe déclarât pour aucun des deux partis, lorſque l'archevêque Oppas, par une trahiſon horrible, la fixa du côté des Arabes. Il ſe joignit à eux, à la tête du corps de troupes qu'il commandoit, & chargea les Goths. Ceux-ci découragés, prennent la fuite : en vain Roderic veut les arrêter ; prieres, menaces, tout eſt inutile : ce prince infortuné voyant la déroute entiere de ſon armée, & craignant de tomber entre les mains de ſon ennemi, eſt obligé lui-même de prendre la fuite. Cette fameuſe bataille décida du ſort de l'Eſpagne, & de l'empire des Goths, qui ſub-

ſiſtoit dans ce royàume, depuis plus de trois cens années. L'on trouva, après le combat, le cheval du roi, ſon manteau & ſes brodequins; la ſelle étoit garnie d'or & d'émeraudes; le manteau brodé en or, étoit garni de perles, de même que les brodequins. L'on fit chercher en vain ſon corps; & l'on ignore ſi ce prince fut tué ſur le champ de bataille, ou s'il ſe noya en traverſant le fleuve Léthé.

Tarik remporta une victoire complette, &, en habile général, il voulut en recueillir le fruit. Il marcha droit à Ecija, ville qui, dans ce tems-là, étoit très-fortifiée. Une grande partie des fuyards s'étoit jettée dans cette place: réunis aux ſoldats de la garniſon, & aux habitans les plus déterminés, ils eurent la har-

dieſſe de ſortir de leurs murailles, & d'offrir le combat aux Arabes : il fut des plus ſanglans , & les Goths reſiſterent long-tems à tous les efforts des Muſulmans ; il fallut enfin que les Chrétiens cédaſſent une ſeconde fois.

Roderic avoit péri, & Julien étoit vengé; malgré cela, le comte, ſoit par fidélité à ſes engagemens , ou par quelque autre motif, paroiſſoit toujours acharné à la deſtruction de ſa patrie. Il repréſenta à Tarik , que le moment favorable de s'emparer de toute l'Eſpagne, étoit arrivé ; qu'il n'avoit qu'à partager ſon armée en pluſieurs corps , & les envoyer devant les principales villes ; que les habitans conſternés , ouvriroient auſſi-tôt leurs portes. Tarik, qui avoit une confiance entiere dans le comte , ſuivit ſon

conſeil. Mougéis eut ordre d'aſſiéger Cordoue, une des plus fortes villes de l'Eſpagne, un berger lui en facilita la priſe. Il vint trouver Mougéis, lui indiqua une bréche qui étoit du côté de la porte d'Alcantara, & l'aſſura qu'il n'étoit reſté que quatre cents hommes pour ſa défenſe.

Mougéis attendit la nuit pour ſurprendre Cordoue; tout étoit contraire aux Eſpagnols : les élémens même ſembloient combattre en faveur des Arabes; une pluie froide & violente déroboit la marche des Muſulmans. Ils ſe préſentent devant la muraille, du côté où étoit la bréche, & ſe répandent dans la ville. Le gouverneur ſurpris, n'eut que le tems de ſe retirer avec ſes quatre cents hommes, & de ſe cantonner dans l'égliſe de S. George, qui étoit

hors de l'enceinte de Cordoue : il y ſoutint un ſiége de trois mois ; & les Arabes ne s'en rendirent maîtres, que par la mort du dernier de ceux qui s'y étoient renfermés.

Tarik, de ſon côté, avec le reſte de ſes troupes, ravagea les deux Bétiques, & mit tout à feu & à ſang. Grenade, Malaga ſubirent le joug du vainqueur. Mentéſa fut emportée d'aſſaut. Murcie eut un ſort plus heureux ; la plus grande partie des habitans avoit abandonné cette ville. Le gouverneur, homme de réſolution, & qui avoit l'eſprit fécond en reſſources, obtint une capitulation honorable, par un ſtratagême qui trompa les Arabes. Il fit habiller en homme toutes les femmes qui ſe trouvoient dans la place ; & après leur avoir fait

prendre les armes, il les rangea ſur les remparts. Les Arabes voyant une garniſon nombreuſe, accepterent avec joie l'offre que leur firent les Chrétiens de leur remettre la place, ſous la condition que l'on ne troubleroit point les habitans, dans l'exercice de leur religion, ni dans la poſſeſſion de leurs biens.

Tarik, après la reddition de Murcie ſe préſenta devant Tolede. La plus grande partie des habitans de cette grande ville s'étoit refugiée dans les Aſturies; le petit nombre de ceux qui étoient reſtés, ſe fiant ſur la force de la place, firent une longue réſiſtance: ils ſe rendirent enfin, aux conditions, que ceux qui voudroient ſe retirer, auroient la permiſſion d'emporter leurs effets; que l'on conſerveroit ceux

qui reſtoient dans la ville, dans la poſſeſſion de leurs biens, & dans la liberté de leur religion; qu'on leur accorderoit ſept égliſes, & qu'ils payeroient aux Arabes le même tribut qu'ils payoient aux rois Goths.

La ville de Léon & celle d'Amaya ſe rendirent par famine. La priſe de cette derniere ville enrichit les Arabes : les Chrétiens y avoient tranſporté tout ce qu'ils avoient de plus précieux; mais de toutes les conquêtes que fit Tarik, il n'y en eut point qui le flatta davantage que celle de Médina-Céli. L'on conſervoit dans cette ville une table d'émeraude; ſes pieds, au nombre de trois cent ſoixante, étoient d'or maſſif, enrichis de perles & d'émeraudes : elle étoit eſtimée cinq cent mille écus. Tarik, en ſe ren-

dant maître de cette place, s'empara de cette fameuse table, qu'il destinoit pour le Calife. Le général Musulman, après tant de conquêtes, revint ensuite à Tolede, pour se reposer de toutes ses fatigues, & pour y faire reprendre haleine à ses troupes.

A la nouvelle des succès rapides de Tarik, Mousa, vice-roi d'Afrique, fut transporté de la plus violente jalousie : il conçut dès-lors le dessein, s'il étoit possible, d'enlever à Tarik la gloire d'achever la conquête d'un si beau royaume. Mousa s'embarqua aussi-tôt pour l'Espagne, & y descendit à la tête de dix-huit mille hommes, l'an de J. C. 715, & de l'hégire 97. Julien (*a*) alla

(*a*) Les historiens Arabes ne font plus aucune mention de Julien, & ne nous apprennent point ce qu'il devint. Rodri-

à ſa rencontre, & lui promit de le ſervir avec autant de zèle qu'il

---

gue, archevêque de Tolede, aſſure qu'Alahor, gouverneur d'Eſpagne, après Abdoulaziz, fils de Mouſa, ayant conçu des ſoupçons de la fidélité de ce comte, le fit périr avec les fils du roi Vitiza, qui s'étoient également rendus ſuſpects. Quant aux fils du roi Vitiza, les hiſtoriens Arabes diſent que ces princes, qu'ils mettent au nombre de trois, (à ſçavoir Eba, Sigebutte & Vaklé,) allerent trouver le Calife Vélid, & lui repréſenterent la part qu'ils avoient à la conquête de l'Eſpagne, par les ſecours qu'ils avoient donnés aux Arabes, & que le Calife, en récompenſe, leur fit rendre toutes les terres qui avoient appartenu en propre à leur pere Vitiza. Eba, qui étoit l'aîné, étant mort, Sigebutte ſon cadet, s'empara de tous ſes biens. La fille d'Eba, connue parmi les Arabes, ſous le nom de *Gothié*, ſans doute à cauſe qu'elle deſcendoit des rois Goths; alla à Damas, l'année 726 de J. C. implorer la juſtice d'Aceham, dixieme Calife des Ommiades, & frere de Vélid. Ce prince ordonna à Abihattar, gouverneur d'Eſpagne, de faire rendre à la fille d'Eba tous les biens dont Sigebutte ſon oncle s'étoit emparé injuſtement. Le Calife, avant ſon départ, lui fit épouſer Iſſa-

avoit fait Tarik. Par les conſeils de ce comte, Mouſa aſſiégea Carmoune, qui étoit alors une des plus fortes places de l'Andalouſie: les intelligences que Julien avoit dans la ville, lui en faciliterent la priſe. De-là le vice-roi ſe préſenta devant Séville, qui fut emportée d'aſſaut, après un ſiége de pluſieurs mois.

Ces premiers ſuccès encouragerent Mouſa; l'envie qu'il avoit d'effacer la réputation de Tarik, lui fit entreprendre de nouvelles conquêtes. Il marcha à Mérida; cette ville, qui doit ſa fondation à Jules-Céſar, & ſon ancien nom à Auguſte, étoit alors la capitale de la Luſitanie. Elle étoit

---

ben-Muzaham, un de ſes courtiſans, dont elle eut deux fils, Ibrahim & Ishak, qui jouirent d'une grande conſidération en Eſpagne, à cauſe de la nobleſſe de leur mere, & de leurs grandes richeſſes.

décorée d'édifices ſuperbes, & revêtue de toutes les fortifications que l'art avoit inventées. Les habitans n'attendirent point que l'on formât le ſiége de leur ville, & marcherent contre Mouſa: l'on ſe battit de part & d'autre avec fureur; & la nuit ſurvint, ſans que la victoire ſe fût déclarée pour aucun des deux partis. Le général Arabe ne douta pas que les Chrétiens ne fiſſent le lendemain une nouvelle ſortie: il réſolut de joindre la ruſe à la force. Il apperçut, aux environs de Mérida, une caverne; il profita de l'obſcurité de la nuit, pour y faire entrer un corps de cavalerie: à la pointe du jour, les Chrétiens ſortirent de la ville, comme il l'avoit prévu, & vinrent l'attaquer. Il les attira inſenſiblement du côté où il avoit

dreſſé ſon embuſcade. Les Eſpagnols enveloppés de tous les côtés, ſe défendirent vaillamment; mais accablés par le nombre, ils furent preſque tous taillés en piéces : quelques-uns eurent le bonheur de rentrer dans Mérida. Les habitans, malgré cet échec, ne perdirent pas courage : ils ceſſerent ſeulement de faire des ſorties, & ſe renfermerent dans la ville. Mouſa, de ſon côté, pouſſoit le ſiége avec vigueur, & conduiſoit lui-même les travaux, avec une ardeur infatigable. Il avoit fait conſtruire des tours de bois, que l'on faiſoit avancer près des murailles, avec des roues. Ces tours étoient remplies de combattans, & ſouvent les aſſiégeans & les aſſiégés ſe prenoient corps à corps. Les Chrétiens enfermés dans la place, &

résolus de s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de se rendre, se défendoient avec un courage mêlé de fureur, & rendoient inutiles tous les efforts de Mousa. Enfin la famine, plus terrible que le fer, fit passer cette importante place sous la domination des Arabes. Les assiégés manquant de vivres, voyant leurs murailles écroulées, & les Musulmans prêts à monter l'assaut, offrirent de se rendre à composition : les conditions du traité furent que tous les biens des Chrétiens, qui avoient péri dans le premier combat, appartiendroient aux Maures, & que les habitans auroient la liberté de rester dans la ville ou de se retirer où ils voudroient.

Mousa, après la prise de Mérida, ayant tourné ses armes du

côté de la Celtibérie, & ayant envoyé Abdoulaziz ſon fils, faire la conquête du royaume de Valence, les habitans de Mérida crurent avoir trouvé l'inſtant favorable de ſecouer le joug odieux qu'on venoit de leur impoſer : ils entraînerent dans leur révolte ceux d'Ilipula, qui étoit alors une très-grande ville, ſituée entre Séville & Cordoue. Les Chrétiens de ces deux places, réunis enſemble, prirent les armes, & s'emparerent de Séville, après avoir maſſacré la garniſon Arabe. Abdoulaziz, fils de Mouſa, qui, pendant ce tems-là, avoit conquis le royaume de Valence, accourut auſſi-tôt avec ſon armée pour châtier les rebelles. Séville fut emportée d'aſſaut, & les auteurs de la révolte payerent de leur tête les troubles qu'ils avoient

excités. La ville d'Ilipula fut traitée avec encore plus de rigueur. Les Arabes, pour faire un exemple qui inſpirât de la terreur aux autres villes, détruiſirent celle-ci de fond en comble.

Mouſa, après avoir rétabli le calme dans cette province, prit le chemin de Tolede. Tarik, qui n'ignoroit point les diſpoſitions dans leſquelles ce vice-roi étoit à ſon égard, fut à ſa rencontre, & tâcha de l'adoucir par ſa ſoumiſſion. Mouſa, toujours plus animé, s'emporta juſqu'à le maltraiter du fouet qu'il tenoit à la main; action qui le déshonora plus que celui qu'il avoit frappé. Mouſa priva Tarik du commandement des armées, & lui enleva tout le butin qu'il avoit acquis au prix de ſes fatigues & de ſon ſang. Il lui demanda ſur-tout la

fameuſe table d'émeraude, priſe à Mérida. Tarik, qui avoit prévu ſon avidité, la lui préſenta, mais avec un pied de moins, en l'aſſurant qu'elle étoit dans cet état, quand il s'en étoit emparé. Mouſa, après avoir dépouillé Tarik de toutes ſes richeſſes, le fit charger de chaînes, & mettre dans une étroite priſon : il l'auroit même fait périr, ſans un envoyé du Califе, qui étoit auprès de lui. Tarik redoutant la fureur de Mouſa, conjura cet envoyé de lui ſauver la vie. Il lui repréſenta qu'il n'étoit coupable que pour avoir trop bien ſervi le Calife, & que ſes conquêtes avoient allumé dans l'ame de Mouſa la plus violente jalouſie.

L'envoyé du Calife ſe rendit auſſi-tôt auprès de Mouſa, auquel il repréſenta le danger qu'il

couroit lui-même, en faisant périr celui qui avoit commencé la conquête de l'Espagne ; que le Calife ne manqueroit pas de lui faire ressentir à lui-même son indignation. L'envoyé ne se fia point aux promesses que lui fit Mousa ; & justement allarmé pour la vie de Tarik, il se rendit en diligence à Damas : là, il instruisit Vélid de la division qui régnoit entre les deux généraux, & du triste sort qui menaçoit Tarik. Le Calife aussi-tôt écrivit à Mousa de rendre à Tarik la liberté, le menaçant de le faire périr lui-même, s'il avoit été assez téméraire, pour attenter à la vie d'un homme qui avoit si bien servi l'Etat.

Mousa parcourut ensuite toute l'Espagne, passa les Pyrènées, pénétra jusqu'à Carcassonne ; por-

tant le fer d'une main, & le feu d'une autre, & laiſſant par-tout des traces affreuſes de ſes cruautés. Les campagnes ravagées, les égliſes pillées, les villes réduites en cendre, les hommes en état de porter les armes, & les vieillards maſſacrés ; les filles & les femmes livrées à toute la brutalité du ſoldat effréné, & les enfans arrachés du ſein de leur mere, & deſtinés à l'eſclavage. Tels furent les exploits de Mouſa, plus propres à caractériſer un deſtructeur, qu'un conquérant. Enyvré de tant de ſuccès, ou plutôt de tant de cruautés, il fit dreſſer une colomne, pour atteſter le nombre, & pour marquer le terme de ſes victoires.

Les plaintes de tant de peuples vaincus, & malheureux,

étoient parvenues jusques au pied du trône du Calife. Ce prince touché de leur misere, avoit depêché un courier à Mousa, & lui avoit ordonné de venir à Damas, justifier sa conduite. Mousa avoit différé d'obéir, sous différens prétextes. Le Calife irrité, lui envoya un second courier qui se présenta devant lui, & qui saisissant d'une main hardie la bride de son cheval, lui ordonna, de la part de son maître, de marcher sur le champ. Mousa n'obéit, qu'en frémissant, aux ordres du Calife ; ce qui l'affligeoit le plus sensiblement, en quittant l'Espagne, étoit de se voir dans l'impuissance de mettre en exécution le projet (*a*) qu'il avoit formé ;

(*a*) Plusieurs historiens Arabes assurent que Mousa avoit réellement formé ce projet, & que, sans la jalousie des

projet le plus hardi que conquérant ait peut-être jamais imaginé. Ce génie vaste & entreprenant avoit conçu le dessein de joindre les autres conquêtes des Califes, avec celle de l'Espagne. Pour réussir dans ce dessein, il devoit s'emparer d'abord

ministres & des autres généraux d'armée du Calife, il auroit peut-être obtenu la permission de le mettre en exécution; mais que ces ministres, envieux de la gloire que Mousa avoit déjà acquise par la conquête de l'Espagne, & craignant, s'il venoit à réussir, qu'il ne s'emparât entiérement de la confiance du Calife, aigrirent l'esprit de ce prince contre ce général, en le lui représentant comme un homme trop entreprenant, & dont l'ambition n'avoit pas de bornes. Si Mousa eût réussi, l'empire des Califes auroit été plus étendu que ne l'a jamais été l'empire Romain, puisque ce dernier, malgré tous ses efforts & toute sa puissance, n'avoit jamais pu subjuguer la Perse, & que les Arabes étoient les maîtres de la Perse en entier, de presque toute la Scithie, & d'une partie des Indes en-deçà du Gange.

de

de la France ; de-là il devoit ſubjuguer une partie de l'Allemagne, toute la Hongrie, la Servie, la Bulgarie, la Macédoine & la Romanie, où eſt ſitué Conſtantinople. Après s'être rendu maître de cette capitale, & avoir détruit l'empire Grec, il devoit traverſer le canal de Conſtantinople, paſſer dans l'Aſie & pouſſer ſes conquêtes juſqu'à Antioche, qui appartenoit alors aux Arabes. Mouſa avoit fait part de ce projet au Calife Vélid ; mais ſoit que ce prince en jugeât l'exécution impoſſible, ſoit qu'il redoutât l'ambition de ce général, il lui avoit ordonné d'y renoncer.

Mouſa, avant que de quitter l'Eſpagne, en donna le gouvernement à ſon fils Abdoulaziz : celui d'Afrique fut le partage de

ſon aîné Abdoullah. Tanger & les provinces qui en dépendent, furent pour ſon troiſieme fils. Ces diſpoſitions faites, il ſe mit en chemin, portant avec lui le butin immenſe qu'il avoit fait, ſur-tout la fameuſe table d'émeraudes, & traînant à ſa ſuite trente mille eſclaves, toutes filles des principaux ſeigneurs Goths.

Mouſa, arrivé en Egypte, apprit que Vélid étoit dangereuſement malade; Seuléiman, frere de ce prince, & qui devoit être ſon ſucceſſeur, dans la vue de profiter des richeſſes de l'Eſpagne, lui écrivit en ſecret de ne pas précipiter ſa marche; Mouſa étoit à la Tibériade, lorſqu'il reçut la nouvelle de la mort de Vélid; il ſe rendit auſſi-tôt à Damas, où il préſenta au nouveau Calife les tréſors dont il s'étoit

emparé. Les courtiſans, avides & jaloux, firent entendre à ce prince, que Mouſa ne lui donnoit que la moindre partie du butin immenſe qu'il avoit fait : le Calife irrité lui ôta tous ſes biens, & le chaſſa honteuſement de ſa préſence.

D'autres hiſtoriens aſſurent que Vélid vivoit encore à l'arrivée de Mouſa. Ce général, dans toutes ſes dépêches, avoit fait entendre au Calife, que la conquête de l'Eſpagne étoit ſon ouvrage, & que Tarik n'y avoit aucune part ; que c'étoit lui ſur-tout qui s'étoit emparé de la fameuſe table : quand il fut introduit devant lui, il la lui préſenta avec toutes les richeſſes qu'il avoit pillées.

Tarik, qui étoit ſorti de priſon, s'étoit auſſi rendu à Damas ;

pour demander juſtice au Calife. Ces deux illuſtres adverſaires comparurent en même tems, devant ce prince. Tarik prit la parole ; & après s'être plaint des mauvais traitemens qu'il avoit eſſuyés de la part de Mouſa, il lui reprocha ſes cruautés qui avoient rendu odieux le nom Muſulman, à tout l'univers : il ajouta qu'il étoit bien triſte pour lui, que Mouſa voulût lui ravir la gloire d'avoir conquis l'Eſpagne, & ſur-tout qu'il prétendît s'être emparé de la table. Pour prouver la mauvaiſe foi de Mouſa, il ſupplia le Calife de demander à ce dernier où étoit le pied de la table, qui manquoit. Mouſa confus & interdit, ne ſçut que répondre. Tarik alors tira le pied en queſtion, qui étoit pareil aux trois cent cinquante,

neuf autres, & qu'il avoit arraché, dans le dessein de s'en servir un jour, pour se justifier & pour couvrir son ennemi de confusion.

Mousa, en partant pour l'Espagne, avoit détaché quelques vaisseaux de sa flotte, pour s'emparer de la Sardaigne. Les Arabes avoient entendu louer la fertilité de cette isle : ils y aborderent l'année 715. Les Chrétiens Hég. 97. surpris de leur arrivée, jetterent précipitamment leur or & leur argent dans des bassins remplis d'eau. Quant à leurs meubles les plus précieux, ils ne crurent pouvoir mieux les cacher, que sous le toit de la grande église; mais par malheur pour eux, un soldat, en se baignant, heurta contre un plat d'argent : les Arabes aussi-tôt se mirent à fouiller dans

tous les baſſins d'eau qui étoient dans la ville, où l'on trouva une grande quantité d'or & d'argent. Un autre ſoldat étoit entré par hazard dans la grande égliſe : il vit un pigeon qui voloit ça & là : il prit ſon arc, & voulut le percer ; mais le pigeon fut aſſez heureux pour ne pas être atteint ; la fléche décochée avec violence, alla frapper contre le plafond, & en briſa une planche qui tomba en éclats, & avec elle une chaîne d'or : les Arabes auſſi-tôt monterent ſur le toit de l'égliſe, & y trouverent une grande quantité d'effets précieux.

Cependant l'Eſpagne reconnoiſſoit les loix d'Abdoulaziz, fils de Mouſa, & l'Afrique obéiſſoit à Abdoullah ſon autre fils : tels avoient été les arrangemens de

Mousa, avant que de partir pour Damas. Abdoullah étant venu à mourir, Abdoulaziz nomma, pour le remplacer en Afrique, Muhammed-ben-Jezed.

Le Calife écrivit en secret à ce nouveau gouverneur de faire périr tous les parens de Mousa, & de se saisir de tous leurs biens: Méhémed entra par surprise dans la ville de Caïroan, où commandoit Abdoullah, proche parent de Mousa; il se saisit de sa personne, & lui fit couper la tête.

Tandis que le Calife cherchoit à faire périr la famille de Mousa, Abdoulaziz son fils, se montroit digne du choix que son pere avoit fait de lui, pour gouverner l'Espagne. Il fit de nouvelles conquêtes sur les Chrétiens. Pour affermir de plus en plus son autorité,

il fit venir d'Afrique un grand nombre d'Arabes : ils abandonnoient avec joie un climat brûlant, pour venir habiter un pays fertile. Abdoulaziz diſtribua des terres aux uns, & choiſit ceux qui étoient les plus propres à porter les armes pour en faire des ſoldats. Ce n'eſt pas que l'Eſpagne ne fût déjà extrêmement peuplée par les Arabes d'Orient; l'arrivée de Mouſa à Damas, & les richeſſes immenſes, qu'il avoit amenées avec lui, avoient allumé la cupidité des habitans de la Syrie, & de l'Yémen, & les avoient déterminés à paſſer dans ce royaume.

Mouſa avoit voulu s'emparer des provinces qui appartenoient aux Goths au-delà des Pyrénées. Il avoit même pénétré, comme nous l'avons dit, juſqu'à Carcaſ-

ſonne, dont il s'étoit rendu maître : il avoit, entr'autres, trouvé dans la grande égliſe de cette ville, appellée *ſainte Marie*, ſept ſtatues équeſtres d'argent, qui avoient tant de volume, qu'un homme ne pouvoit les embraſſer ; mais ce général rappellé par le Calife, avoit plutôt ravagé ces provinces, qu'il ne les avoit ſoumiſes. Abdoulaziz réſolut d'achever ce que ſon pere avoit commencé : il envoya un de ſes lieutenans à la tête d'une armée, qui pénétra dans les Gaules.

Cet inſtant parut favorable à Pélage : ce prince, le ſeul du ſang royal, échappé à l'épée des Arabes, s'étoit refugié dans les Aſturies. Un grand nombre de Chrétiens y avoit ſuivi ce prince, & s'étoit attaché à ſa fortune : d'autres s'étoient retirés dans la Can-

tabrie. Pélage choisit les plus braves des Asturiens pour leur mettre les armes à la main. Tous veulent combattre sous ses enseignes, & croient, sous ses auspices marcher à une victoire assurée. Les Cantabres suivent un exemple si généreux ; & joignent Pélage : ce prince, qui n'ignoroit point que la confiance ou le découragement dépendent souvent des commencemens, fit d'abord des courses sur les terres des Arabes. Pour fortifier son parti, il avoit écrit aux principaux Chrétiens qui se trouvoient dans les villes soumises aux Musulmans ; & il les avoit exhortés à prendre les armes, & à se joindre à lui, dès qu'il paroîtroit en campagne : quelques-uns eurent le courage de se rendre dans son camp ; mais la plûpart,

dans la crainte d'un plus grand mal, aimerent mieux être tranquilles ſpectateurs des événemens, que de partager les périls & la gloire de Pélage.

Ibn-Habib-Ellahmi, lieutenant d'Abdoulaziz apprit, avec une ſurpriſe mêlée de fureur, que les Chrétiens refugiés dans les Aſturies, oſoient faire des courſes ſur les terres des Arabes. C'étoit un des meilleurs généraux qu'euſſent alors les Muſulmans : il avoit paſſé avec Tarik en Eſpagne ; & par ſon habileté & ſa valeur, il avoit contribué à la conquête de ce royaume. Il accourt à Cordoue, réſolu d'aller chercher Pélage ; ſon armée étoit compoſée, moitié d'Arabes, moitié de Goths. Oppas, toujours plus acharné à la deſtruction de ſa patrie, accompagnoit

Ellahmi : ce général l'emmenoit avec lui, dans l'efpérance qu'il pourroit engager Pélage, dont l'archevêque étoit proche parent, à mettre bas les armes.

L'arrivée d'Ellahmi remplit de terreur les Chrétiens : ils peuvent à peine foutenir les regards de leur ancien vainqueur. Pélage vit bien qu'il y auroit de la témérité à tenter le fort d'une bataille, avec des troupes à demi-vaincues par la frayeur : il difperfa fes foldats, & n'en retint avec lui, que mille, fur la bravoure defquels il comptoit. Suivi de ce petit nombre, il fe retira dans une caverne du mont Aufene. Il ne douta point que les Arabes ne l'y pourfuiviffent. Ellahmi, au défefpoir de voir Pélage lui échapper, lui envoya Oppas, pour l'engager à fe fou-

mettre. Le prélat n'oublia rien pour le tenter ; mais tout fut inutile ; & Pélage résolu de périr plutôt que de subir le joug, ne voulut entendre à aucun accommodement. Ellahmi voyant son obstination, fit attaquer la caverne par ses troupes. Les mille hommes, qui s'y étoient enfermés, animés par le désespoir, & n'espérant aucun salut, s'élancent au milieu des bataillons, & comptent pour rien leur vie, pourvu qu'ils la fassent perdre à un ennemi. Les Arabes ne peuvent résister à leur fureur, une terreur panique s'empare des troupes d'Ellahmi : en vain il veut les rallier ; il tombe lui-même percé des coups. Les Musulmans voyant leur général mort, prenent honteusement la fuite. Les soldats, que Pélage avoit disper-

fés, avant que d'entrer dans la caverne, se raſſemblent & tombent ſur les fuyards; ils en font un carnage terrible. L'archevêque Oppas tomba entre les mains de Pélage qui lui fit ſubir les peines qu'il méritoit, pour tous les maux qu'il avoit cauſés à ſa patrie.

Tandis que ces événemens ſe paſſoient, Abdoulaziz, pour ſe concilier la bienveillance des Chrétiens, avoit épouſé la reine Egilonne, veuve de Roderic, leur dernier roi. Cette princeſſe ambitieuſe, s'empara de ſon eſprit; elle lui perſuada de ſe faire proclamer roi, & d'obliger les Muſulmans à ſe proſterner devant lui. Abdoulaziz lui repréſenta en vain tout le danger d'une démarche auſſi hardie: il eut beau lui faire ſentir combien les ſou-

miſſions, qu'elle prétendoit, révolteroient les eſprits ; rien ne put la faire changer d'avis. Elle réſolut d'employer l'artifice ; elle fit baiſſer la porte de l'appartement où Abdoulaziz tenoit le conſeil. Par ce ſtratagême, tous les ſeigneurs Arabes, en y entrant, étoient forcés de ſe courber, & ſembloient ſe proſterner devant ſon époux : elle s'applaudit du ſuccès de ſon ſtratagême ; & tranſportée de joie, elle entre dans la ſalle où étoient aſſemblés les principaux de l'armée : elle ſe proſterne devant ſon époux ; lui dit que lui ſeul eſt digne de régner, &, en même tems, lui met ſur la tête une couronne d'or, enrichie de diamans. Les Arabes indignés, maſſacrerent dans l'inſtant même celui qu'elle venoit de proclamer ſouverain.

L'hiſtorien Vakidi rapporte différemment la mort du fils de Mouſa. Il dit que ce gouverneur ayant appris la diſgrace de ſon pere, ne voulut plus reconnoître l'autorité du Calife. Selon lui Seuléiman indigné de la révolte d'Abdoulaziz, écrivit en ſecret aux principaux officiers de l'armée de le faire périr. Les conjurés choiſirent l'inſtant qu'il étoit à la moſquée, & l'attaquerent : il ſe défendit vaillamment, & fut même aſſez heureux, pour ſe ſauver dans ſon palais : les conjurés l'y pourſuivirent ; & enfin accablé par le nombre, il fut maſſacré : ſa tête fut envoyée à Damas. Mouſa étoit auprès du Calife, lorſque l'on préſenta à ce prince la tête d'Abdoulaziz : Seuléiman voulant inſulter à la douleur de ce pere infortuné, lui demanda

s'il reconnoîtroit cette tête : » Oui, je la reconnois, dit Mousa ; » mais que ceux qui ont fait pé» rir mon fils, puissent éprouver » un pareil sort, qu'ils méritent » plus justement. » Mousa survécut peu à sa douleur ; il se retira à la Mecque, où il mourut.

Telle fut la fin de ce fameux capitaine, qui avoit soumis à son maître une grande partie de l'Afrique, & le royaume d'Espagne. L'étendue de son génie, son intrépidité & sa valeur auroient rendu son nom immortel, s'il n'eût terni l'éclat de ses victoires par ses cruautés. Le silence que gardent les historiens Arabes sur Tarik, cet autre conquérant de l'Espagne, fait présumer qu'il n'eut plus aucun commandement, & qu'on lui laissa couler le reste de ses jours dans

l'obſcurité ; ſort aſſez ordinaire des généraux d'armée, qui ſe ſont rendus trop illuſtres, dans un état deſpotique, ainſi que dans un état républicain.

Les Arabes, après avoir fait périr Abdoulaziz leur vice-roi, mirent à ſa place, en attendant les ordres du Calife, Eïoubi-
J.C. 717. Hég. 99. buhabib-Ellahmi : Eïoub, quoiqu'uni à Abdoulaziz par les liens du ſang, avoit été le chef de la conjuration qui lui avoit fait perdre la vie, & en avoit recüeilli le principal fruit ; mais il ne jouit pas long-tems de ſon crime. Six mois après, le Calife, pour lequel tout ce qui appartenoit à la famille de Mouſa, étoit odieux & ſuſpect, ne confirma point le choix que les Arabes avoient fait d'Eïoub, & envoya à ſa place
J.C. 718. Hég. 100. Elhor-ben-Abdoulrahmanel-Safake.

Ce nouveau vice-roi transféra le siege de sa résidence de Séville à Cordoue. En partant pour l'Espagne, le Calife lui avoit ordonné de s'emparer de la Gaule Narbonnoise : il y porta ses armes ; & après avoir ravagé cette province & en avoir emporté un butin immense, il força les habitans à payer aux Califes un tribut annuel. Egalement cruel envers les Chrétiens & envers les Musulmans, il fit éprouver aux uns & aux autres tout ce que la tyrannie a de plus affreux. Les premiers furent accablés sous le poids des impôts, & il fit charger de chaînes & traîner dans les prisons les Arabes qu'il soupçonnoit d'avoir de l'argent : il faisoit souffrir à ces derniers mille tortures, pour leur faire avouer le

lieu où ils avoient caché leurs trésors. Les peuples, après avoir souffert deux ans & neuf mois, respirerent enfin par le rappel de
J.C. 721. ce cruel vice-roi. Elsémagh-ben-
Hég. 103. Malik-Elhoulani lui succéda dans ce gouvernement. C'étoit un homme d'un génie supérieur, & aussi habile dans le gouvernement de l'Etat, que consommé dans le grand art de la guerre : à son arrivée en Espagne, il composa pour le Calife Umer un livre qui contenoit la description exacte de ce royaume, des fleuves, des rivieres qui le traversent, & des mers qui l'environnent ; ainsi que des ports qui se trouvent sur ses côtes. Il fit l'énumération de toutes les provinces & des principales villes. Il examina la nature du climat, le sol, ses différentes productions, & les

moyens de l'améliorer. Les mines, les métaux, les différens marbres renfermés dans le ſein de la terre, n'échapperent pas à ſes recherches. Il dreſſa auſſi l'état exact des impôts que ce royaume payoit aux Califes. Il fit rebâtir le pont de Cordoue, qui étoit ruiné, & contribua à l'embelliſſement de cette ville, en le faiſant refaire plus large & plus magnifique qu'il n'étoit anciennement.

Les troupes, faute de paye, pilloient le Chrétien comme le Muſulman, & troubloient autant l'Etat qu'elles le ſoutenoient. Pour remédier à cet abus, Elſémagh aſſigna pour leur ſolde, un fonds ſur les tributs, que les gouverneurs particuliers envoyoient toutes les années aux Califes. Après avoir réglé ce qui concer-

noit l'intérieur de l'Eſpagne, il ſongea à mettre la Gaule Narbonnoiſe en état de défenſe : il choiſit les ſoldats les plus braves de ſon armée, qu'il envoya en garniſon à Narbonne ; mais l'envie de faire des conquêtes, & de s'aggrandir de ce côté-là, lui devint fatal. Il voulut ſe rendre maître de Toulouſe, qui faiſoit jadis partie de la Gaule Narbonnoiſe. Il mit le ſiége devant cette ville, & la battit avec toutes les machines que l'art avoit alors inventées. Eudes, duc d'Aquitaine, accourt auſſi-tôt au ſecours de la place aſſiégée. Elſémagh leve le ſiége, & marche à ſa rencontre. Les Arabes, après avoir diſputé long-tems la victoire, & après avoir perdu leurs meilleurs ſoldats, prirent la fuite, & ſe refugierent dans Narbonne. Elſé-

magh périt dans cette bataille, que les Arabes appellent le *combat de Bélat*. Leurs hiſtoriens rapportent que toute l'armée Muſulmane fut taillée en piéces, & qu'il n'en réchappa pas un ſeul. Ils ne ſont point d'accord en ce point, avec les hiſtoriens Eſpagnols. J. C. 722. Hég. 104.

Le Califе Jézid, qui avoit ſuccédé à ſon frere Umer, ayant appris la mort d'Elſémagh, nomma, pour gouverner l'Eſpagne, Abdoulrahman-ben-Abdoullah-el-Gafiki ; ſon ambition égaloit ſa valeur & ſon habileté dans le métier de la guerre : il avoit formé le projet d'envahir la France, lorſqu'il fut rappellé cinq mois & demi, après ſon arrivée en Eſpagne.

Ambéſé-ben-Séhim-Elkelbi lui ſuccéda : ce nouveau gouver-

neur voulut, à l'exemple de ses prédécesseurs, faire la conquête de la France. Différens corps de troupes, sous les ordres de ses lieutenans, franchirent les Pyrénées, & pénétrerent dans ce royaume; mais ils furent repoussés; & tous leurs exploits se bornerent à piller quelques places ouvertes, & à ravager la campagne. Ambesé se préparoit à marcher en personne, lorsque
J.C. 725. la mort le surprit, après avoir
Hég. 107. gouverné l'Espagne quatre ans.

Azré-ben-Abdoullah-el-Fahri fut nommé pour remplacer Ambésé. Ce vice-roi, bien loin de songer à faire des conquêtes, n'envisagea le gouvernement de l'Espagne, dont on l'avoit revêtu, que comme un moyen d'amasser des richesses & de satisfaire son avarice qui étoit extrême.

Il

Il établit de nouveaux impôts, & obligea les Chrétiens des villes qui avoient fait quelque résistance, lors de la conquête, à payer au fisc la cinquième partie de leurs biens. Les habitans des villes, qui avoient ouvert d'eux-mêmes leurs portes au vainqueur, ne furent taxés qu'à la dixième partie de leurs biens. Ces cruautés & ces vexations rendirent ce nouveau gouverneur tellement odieux, que les Arabes le massacrerent.

Il eut pour successeur Jaiah-ben-Sélémé-el-Kelbi; les deux années qu'il gouverna l'Espagne, ne nous présentent aucun fait intéressant. Jaiah étoit d'un caractère févere, qui dégénéroit quelquefois en cruauté. Du reste, protecteur zélé des loix; & ne faisant acception de personne,

J.C. 725. 727. Hég. 108. 109.

quand il s'agiſſoit de rendre juſtice, il réprima les Muſulmans qui abuſoient de leur pouvoir & du malheur des Chrétiens pour les tyranniſer, & força les vainqueurs de rendre aux vaincus les biens dont ils s'étoient emparés injuſtement.

J.C.728. Hég.110. Oſman-Abinéſa prit les rênes de l'Etat, après Jaiah, & fut rappellé cinq mois après. Hazifa-ben-el-Ahous-el-Kaïſi, gouverna après lui; homme vain & leger, & qui reſta peu de tems en place.

J.C.729. 730. Hég.111. 112. Le gouvernement de l'Eſpagne fut enſuite donné à Hicchem-ben-Hadi-Elkelali. L'hiſtoire ne nous apprend rien de la façon dont il ſe comporta, ni de ce qu'il fit, pendant les deux années qu'il gouverna ce royaume.

Méhémet ben-Abdoullah-Elechdjai lui ſuccéda: les Arabes avoient

conçu de ce nouveau gouverneur les plus hautes eſpérances. Il étoit juſte, courageux, libéral, & paſſoit pour un des hommes les plus éloquens de ſon ſiécle; mais ayant été rappellé à Damas, deux mois après ſon arrivée, il n'eut pas le tems de déployer les talens ſupérieurs qu'il avoit pour l'adminiſtration.

L'Eſpagne fut donnée, pour la ſeconde fois, à Abdoulrahman-ben-Abdoullah-Elgafiki, l'année de l'hégire 113, & la neuvième du Califat d'Accham. Ce nouveau gouverneur avoit porté les armes dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il aimoit la guerre, avec d'autant plus de paſſion, qu'il la regardoit comme le ſeul moyen de ſatisfaire l'ambition démeſurée dont il étoit dévoré : à peine ſe vit-il maître des forces de l'Eſ-

J.C. 73[illegible]

pagne, qu'il renouvella le projet qu'il avoit formé d'envahir la France ; & ſans la valeur de Charles-Martel, il eût peut-être réuſſi. Abdoulrahman étoit avide d'honneurs & de conquêtes, jaloux de ſon autorité qu'il pouſſa trop loin, & cruel ſur-tout envers les Chrétiens dont il étoit l'ennemi déclaré. Munuza, un des principaux ſeigneurs Arabes, & qui gouvernoit la province de Cerdagne, ne put ſouffrir les hauteurs d'Abdoulrahman : il fit la paix avec les Francs, & ſe ligua avec eux contre lui. Abdoulrahman apprend, avec indignation, cet attentat : il marche contre le rebelle, & l'aſſiége dans une ville de la Cerdagne. Munuza craignant d'être livré par les habitans, s'enfuit, & tâche de ſe cacher dans les rochers

qui étoient aux environs ; mais ſe voyant pourſuivi, il aime mieux s'expoſer à une mort certaine, que de tomber vif entre les mains de ſes ennemis, & il s'élance au milieu des précipices, où il périt. La femme de Munuza, fille du comte Eudes, tomba au pouvoir du vainqueur ; ſa beauté cauſa ſon malheur. Abdoulrahman frappé de ſes charmes, la crut digne d'orner le ſerrail du Calife ſon ſouverain.

Dès que cette révolte fut diſſipée, Abdoulrahman réſolut de porter la guerre au dehors, & d'occuper les Arabes : il ſe voyoit à la tête d'une armée innombrable. Il traverſe les Pyrénées, & va mettre le ſiége devant Arles. Eudes, comte d'Aquitaine, vole au ſecours de la place. Abdoulrahman marche à ſa rencontre,

& le met en fuite. Cette premiere victoire enfle son courage. Il ne se propose pas moins que d'envahir la France : il tourne sa route à droite, & traversant une grande partie des Gaules, il se jette dans l'Aquitaine, passe la Garonne, & s'empare de Bordeaux. Le comte, qui avoit levé de nouvelles troupes, veut en vain arrêter ce torrent : il est défait une seconde fois. Ce nouveau succès confirme Abdoulrahman dans le projet qu'il a formé : il traverse le Périgord, la Saintonge, le Poitou, portant le fer & le feu par-tout, détruisant les villes, pillant & brûlant les églises. Il pénetre jusqu'à Tours, qu'il menace d'un pareil sort. Eudes implore le secours de Charles-Martel. Ce prince justement allarmé du danger commun, marche con-

tre les Arabes, avec toutes les forces de la Germanie, de l'Austrasie, de la Bourgogne, & de la Neustrie : il traverse la Loire, & campe sur les bords de ce fleuve, de peur d'être enveloppé par les ennemis. Les deux armées après s'être observées quelque tems, en viennent aux mains. Une fureur égale anime les combattans : la conquête de la France étoit pour les Arabes, le prix de la victoire ; & Charles, s'il étoit battu, voyoit s'évanouir, dans un instant, tous les projets de grandeur qu'il avoit formés. La victoire fut long-tems douteuse ; elle se déclara enfin pour le prince François : trois cens soixante & quinze mille Arabes, si l'on doit s'en rapporter aux historiens contemporains, arroserent de leur sang les champs de la Touraine.

J.C. 133. Hég. 715. Abdoulrahman lui-même fut de ce nombre, & trouva dans cette célébre journée le terme de ses ambitieux projets. Le comte Eudes ne contribua pas peu à la victoire, ayant pris à dos les ennemis avec des troupes legeres, & ayant semé la confusion dans leurs rangs : le camp des ennemis fut pillé ; l'on y trouva des richesses immenses : c'étoient les dépouilles des provinces que les Arabes avoient ravagées. Les fuyards, qui purent échapper au fer du vainqueur, se retirerent dans la Gaule Narbonnoise.

Le Calife Haccham apprit avec douleur cette défaite (*a*), la plus

(*a*) La victoire de Charles-Martel sur Abdoulrahman, est un événement si intéressant pour l'histoire en général, & sur-tout pour celle de France, que j'ai recherché avec soin tout ce que les historiens Arabes ont écrit sur cette célébre

grande qu'eussent essuyée les Musulmans, depuis l'établissement

---

bataille. La plûpart ont gardé le silence, & se sont contenté d'indiquer ce fameux événement sans entrer dans le moindre détail, ce qui leur est, en général, assez ordinaire, quand la chose n'est pas à leur avantage. Voici cependant ce qu'en dit Ibn-Halikan, historien Arabe, traduit mot pour mot.

» Lorsque les Arabes se furent rendus
» maîtres de Carcassonne, Charles crai-
» gnant qu'ils n'étendissent leurs conquê-
» tes, marcha contre eux, par la grande
» terre, suivi d'une armée nombreuse.
» Les Arabes ayant appris l'arrivée de ce
» prince à Louzoun, & que les soldats,
» qui l'accompagnoient, étoient en grand
» nombre, prirent la résolution de se re-
» tirer. Charles vint jusqu'à la plaine
» d'Anisoun, sans rencontrer d'ennemis.
» Les Arabes étant campés derriere une
» montagne qui l'empêchoit de voir leur
» armée, il entoura la montagne, sans
» que les Arabes s'en apperçussent, &
» leur livra bataille : il périt un grand
» nombre de soldats, du côté des Arabes;
» le reste prit la fuite, & se retira à Nar-
» bonne. Ce prince assiégea cette place,
» pendant quelque tems; & n'ayant pu
» s'en rendre maître, il se retira dans ses
» Etats. Il fit bâtir auparavant un châ-

de leur empire. Il donna le gouvernement de l'Espagne à Abdoul-

---

» teau sur le vallon de Rezouné, & y
» mit une forte garnison, pour servir de
» limites entre ses Etats & ceux des
» Arabes.

Les noms des lieux sont si défigurés, qu'il m'a été impossible de les reconnoître.

Hidjazi, autre historien, dans son ouvrage intitulé, *Mesheb*, dit :

» Lorsque Mousa eut conquis l'Espa-
» gne, & qu'il eut traversé la montagne
» qui est entre ce royaume & la France,
» les François se rassemblerent autour
» de leur roi Charles, & lui dirent :
» *Quelle honte pour nous, & quel malheur !*
» *Nous entendions parler depuis long-tems*
» *des Arabes & de leurs conquêtes, & nous*
» *craignions qu'ils ne nous attaquassent*
» *par l'Orient. Ils se sont rendus maîtres*
» *de l'Espagne, & viennent nous attaquer*
» *par l'Occident : ils ne sont ni si nombreux,*
» *ni si bien armés que nous, puisqu'ils ne*
» *se servent pas de bouclier.*» Charles leur
répondit : « *Si vous suivez mon conseil,*
» *vous ne les attaquerez point, & vous ne*
» *vous opposerez point à leur marche : ils*
» *ressemblent à un torrent qu'il est quelque-*
» *fois dangereux de vouloir arrêter dans*
» *son cours. Le bonheur est aujourd'hui de*
» *leur côté ; l'envie qu'ils ont de s'enrichir,*
» *& les succès rapides qu'ils ont eus, re-*

mélek-ben-Koutn-el-Fahri. Ce nouveau gouverneur, ſans avoir les grandes qualités de ſes prédéceſſeurs, en avoit tous les défauts. Il étoit avare, cruel, injuſte. Le Calife, en partant, lui avoit ordonné de porter ſes armes dans les Gaules, & d'effacer la honte de la derniere défaite.

» *doublent leur courage, & le courage eſt*
» *plus fort que les armes. Ne les attaquez*
» *point juſqu'à ce que leurs mains ſoient*
» *remplies de butin : la paſſion des richeſ-*
» *ſes, & l'ambition de dominer ſemera la*
» *diviſion parmi eux ; & nous vaincrons*
» *aiſément un peuple qui ne ſera plus uni.*
» L'événement montra que ce prince avoit
» penſé juſte : il s'éleva des diſputes en-
» tre les Arabes de Damas & ceux de
» l'Arabie heureuſe, entre les Berbers
» & les Modarites, & ils ſe firent une
» guerre cruelle.

Un autre hiſtorien Arabe, dit :

» Abdoulrahman-ben-Abdoullah-Elga-
» fiki porta ſes armes en France, & fit
» un butin immenſe : il y retourna l'an-
» née 115 de l'hégire, de J. C. 733, &
» fut tué avec toute ſon armée.

Abdoulmélek obéit ; mais il ne put pénétrer jusqu'en France. Son armée fut mise en fuite dans les Pyrénées, & il fut obligé de se réfugier dans la Celtibérie. Ce mauvais succès lui attira l'indignation du Calife qui lui substitua Akbé-ben-Elhadjadi, l'année 735. Pélage mourut cette même année. Favila son fils, après deux années de régne, étant mort sans enfans, Alfonse lui succéda.

Hég. 117.

A peine Akbé eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il fit charger de chaînes Abdoulmélek son prédécesseur. Il changea tous les gouverneurs des villes, & les juges que ce tyran avoit mis en place, & qui, par leurs vexations, fouloient les peuples. Les brigands, les malfaiteurs furent bannis. Exact observateur de la justice, les loix seules furent la régle

de ses jugemens. Après avoir rétabli l'ordre & la tranquillité dans l'intérieur du royaume, il résolut de porter la guerre en France, pour occuper les Arabes qui étoient d'un génie inquiet & disposé à la révolte. L'occasion ne pouvoit être plus favorable. Eudes, duc d'Aquitaine, étoit mort, & Charles-Martel s'étoit emparé de ses Etats. Hunolde & Gaifre, fils de ce duc, pour se venger de ce prince, s'étoient joints aux Arabes de la Gaule Narbonnoise : ils avoient passé le Rhône, & désoloient les provinces qui étoient en-deçà de ce fleuve. Akbé, dans l'impatience d'effacer la honte de la dernier bataille que les Arabes avoient perdue, entre Tours & Poitiers, traverse les monts, & se rend maître d'Avignon, par la trahison de Maurice, comte

de Marſeille, qui favoriſoit les enfans d'Eudes. De-là, le général Arabe porte la déſolation dans tous les pays circonvoiſins, & leur fait éprouver toutes les horreurs de la guerre. Il entretenoit, en même tems, des intelligences dans Lyon, la Provence, le Languedoc, & joignoit à la force ouverte, tous les détours de la politique la plus déliée. La valeur de Charles-Martel rendit inutiles tous les efforts d'Akbé. Ce prince triompha une ſeconde fois des Arabes, & les obligea de repaſſer les Pyrénées. Il leur enleva auſſi Avignon & Narbonne, & leur ôta par-là l'eſpérance, dont ils s'é-
J.C.738. toient flattés, depuis la conquête
Hég.121. de l'Eſpagne, de ſe rendre maîtres de la France.

Akbé, de retour en Eſpagne, éprouva de nouvelles diſgraces.

Le Berbers ſe révolterent contre lui. Abdoulmélek, ſon prédéceſſeur, ayant trouvé le moyen de rompre ſes chaînes, ſe mit à leur tête, & s'empara, à main armée, du gouvernement. Akbé périt par le fer des rebelles. Quelques hiſtoriens, cependant, aſſurent que Abdoulmélek ſe contenta de l'exiler de l'Eſpagne, ſans le faire mourir. J.C. 740. Hég. 123.

Abdoulmélek ne tarda pas à éprouver qu'une autorité acquiſe par la violence, n'eſt pas d'une longue durée. Les Berbers indignés de la hauteur avec laquelle il les traitoit, ſe ſouleverent contre lui, & devinrent ſes plus cruels ennemis, après avoir contribué à ſon rétabliſſement. Celui-ci, qui vit la tempête prête à éclater ſur ſa tête, ſongea à la prévenir, & conjura Béledj-ben-Béchi, qui

étoit en Afrique à la tête d'un corps de dix mille Damafquins, de venir à fon feçours. Par le traité qu'ils firent enfemble, Abdoulmélek s'engageoit de récompenfer les troupes de Béledi, du fervice qu'elles devoient lui rendre ; & Béledj, de fon côté, s'obligeoit à les ramener en Afrique, dès que la tranquillité feroit rétablie en Efpagne. Les deux généraux, après cet accord, marcherent contre les Berbers, auteurs de la révolte, & en firent un carnage affreux.

Les Damafquins, tout fiers de la victoire qu'ils venoient de remporter, & enchantés de la douceur du climat de l'Efpagne, ne voulurent plus retourner en Afrique. Abdoulmélek voulut les y forcer ; la haine, l'aigreur fuccéderent à l'union qui avoit été entre les deux généraux. Les Ara-

bes d'Eſpagne, qui craignoient de partager avec ceux de Damas les richeſſes de ce beau royaume, embraſſerent le parti d'Abdoulmélek. L'animoſité fut portée ſi loin, qu'ils en vinrent aux mains: les Maures Eſpagnols furent défaits; & Abdoulmélek étant tombé entre les mains de Béledj, il le fit pendre à l'entrée du pont de Cordoue; & pour rendre ſon ſupplice plus diffamant, il fit pendre à ſes côtés un chien & un cochon. C'eſt ainſi que périt Abdoumélek, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. J.C. 741. Hég. 124.

La mort d'Abdoulmélek occaſionna de nouveaux troubles, & la guerre civile recommença avec plus de fureur que jamais. Ummié & Koutn, qui étoient fils d'Abdoulmélek, prirent les armes pour venger la mort de leur

pere, & entraînerent les Berbers dans leur parti. Les Maures d'Espagne, honteux de la derniere défaite, se joignirent aux Berbers. Toutes ces troupes réunies, formerent une armée de cent mille hommes : elle étoit commandée par Abdoulrahman-ben-Akmé, ancien gouverneur de Narbonne, qui devoit son élévation à Abdoulmélek. Abdoulrahman passoit pour l'homme le plus courageux & le plus intrépide de son siécle.

Bélédi avoit à peine douze mille hommes à opposer à des forces si supérieures ; mais se confiant sur la valeur de ses troupes, & sur deux victoires qu'elles venoient de remporter, il ne balança pas à marcher contre ses ennemis. Dans la chaleur du combat, Abdoulrahman, qui ne respire

que la vengeance, cherche des yeux Béledj. Il écarte ou renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage; & s'étant fait jour juſqu'à ſon adverſaire, il lui porte deux coups dont il expira quelques inſtans après. Les Damaſquins, furieux de la mort de leur général, ne ſongent qu'à la venger: ils ſe précipitent au milieu des bataillons, les enfoncent & les forcent à reculer en déſordre. Les Arabes d'Eſpagne prennent enfin la fuite, après avoir laiſſé dix mille des leurs ſur le champ de bataille. Les vainqueurs élurent pour leur général Taalbé-ben-Sélamé-el-Djézami.

Les deux partis étoient plus animés que jamais, l'un contre l'autre. Les Berbers & les Arabes d'Eſpagne mirent le ſiége devant Mérida, dont les Damaſ-

quins s'étoient emparés. Taalbé, à la pointe du jour, ſortit de la place, ſuivi de l'élite de ſes troupes, força les lignes des ennemis, & les obligea à lever le ſiége, après leur avoir tué beaucoup de monde, & après leur avoir fait un grand nombre de priſonniers. Ce ſuccès lui inſpira un nouveau courage, & il marcha droit à Cordoue, dans la réſolution de s'en emparer. Ce commandant, pour jetter la terreur dans l'eſprit des habitans, & les forcer à ſe rendre, conçut le cruel deſſein de faire périr à leurs yeux les priſonniers qu'il avoit faits devant Mérida. L'on avoit déja conduit ces infortunés ſous les murailles de la ville; tout étoit diſpoſé pour leur ſupplice, & ils n'attendoient plus que le coup de la mort, lorſque

l'arrivée ſubite d'Aboulattar-Haſam ſuſpendit l'arrêt qui avoit été porté contre eux : c'étoit le nouveau gouverneur que le Calife Vélid-ben-Jézid, inſtruit des troubles qui agitoient l'Eſpagne, avoit nommé. Sa préſence ramena la tranquillité pour quelque tems; mais les troubles recommencerent, à l'occaſion d'un procès. Une des deux parties corrompit le neveu du gouverneur, à force d'argent. Celui-ci abuſant du crédit, qu'il avoit ſur l'eſprit de ſon oncle, l'engagea à prononcer un arrêt injuſte. La partie adverſe alla trouver Samouih qui étoit le chef de la tribu des Modarites, & implora ſa protection. Samouih ſe rendit chez le gouverneur, & voulut lui repréſenter l'injuſtice qu'il commettoit. Aboulattar irrité de ſa hardieſſe, & J.C. 742. Hég. 125.

qui ne connoiſſoit d'autre maniere de traiter avec les hommes, que celle de la hauteur, le chaſſa ignominieuſement de ſa préſence.

Telles furent les premieres étincelles d'une nouvelle révolte : Samouih aſſembla ſa tribu qui étoit fort puiſſante, parmi les Arabes, & lui fit part de l'inſulte qu'il avoit reçue. Tous jurerent d'en tirer une vengeance éclatante : ils prirent les armes, marcherent contre Aboulattar, mirent en fuite ſon armée, & le firent priſonnier. Ils vouloient d'abord le maſſacrer ; mais des ſentimens plus humains ſuccédant à cette premiere fureur, ils ſe contenterent
J.C.745. de le renfermer à Cordoue, dans
Hég.128. une priſon où il languit, pendant deux ans.

Samouih n'oſant s'emparer du

gouvernement, le remit entre les mains de Sévabé-ben-Jézid, qui étoit de la tribu des Jéménis. D'un autre côté, Abdoulrahman-ben-Hafan, ami intime d'Aboulattar, cherchoit, depuis long-tems, les moyens de le délivrer. Il entra de nuit dans Cordoue, fuivi de trente hommes déterminés, brifa les portes de la prifon, & fortit de Cordoue avec celui dont il venoit de rompre les chaînes, fans que perfonne ofât le pourfuivre.

Aboulattar devenu libre, ranima fon parti. Les Arabes de l'Yémen fe rangerent fous fes étendards. Samouih, à la tête des Modarites, alla à leur rencontre : l'on n'attendoit que le fignal du combat, lorfqu'un des principaux officiers des Modarites, s'élançant au milieu des deux armées, fit figne qu'on l'écoutât. « Peuples

» de l'Yémen, (dit-il d'une voix assez haute pour être entendu des deux armées,) » pourquoi vou» lez-vous la guerre ? & quelle » raison peut vous engager à être » les vengeurs d'Aboulattar ? Si » nous avions voulu le faire périr, » n'étoit-il pas entre nos mains ? » & n'étions-nous pas les maîtres » de sa vie ? Si nous avions choisi » pour gouverneur un homme qui » fût de notre tribu, vous auriez » du moins quelque sujet d'être » nos ennemis ; mais c'est dans vo» tre tribu même que nous avons » pris celui qui est à notre tête : » au reste, ne vous imaginez point » que la crainte nous dicte ces » paroles ; la crainte n'entre point » dans des ames telles que les » nôtres. Le seul desir d'éviter » l'effusion du sang Musulman » nous inspire ce discours. » L'armée

mée d'Aboulattar mit auſſi-tôt les armes bas ; celui-ci ſe voyant abandonné des ſiens, ſe retira à Tunis.

Tévabé fut encore moins heureux que ſon prédéceſſeur, & périt, quelques mois après avoir pris poſſeſſion du gouvernement, par la main des rebelles : les Arabes élurent à ſa place Iouſef-el-Fahri ; le choix qu'ils avoient fait, fut confirmé par le Calife Mervan. Iouſef deſcendoit d'Akbé-ben-Nafih, qui avoit fait tant de conquêtes en Afrique, & qui avoit bâti la ville de Caïroan. Le nouveau gouverneur donna toute ſa confiance à Samouih, ce chef de la tribu des Modarites, qui avoit dépouillé Aboulattar de ſon gouvernement, & qui l'avoit forcé de ſe retirer à Tunis. J.C.746. Hég.129.

Les trois premieres années du

gouvernement d'Ioufef furent affez tranquilles, & les Arabes fembloient avoir oublié leur inconftance naturelle, & leur amour pour la révolte. Tel étoit l'état de l'Efpagne, lorfqu'Aboul-Abbas-Seffah, premier Calife de la dynaftie des Abbaffides, enleva l'empire & la vie à Mervan (*a*),

(*a*) C'eft le quatorzième & dernier Calife de la race des Ommiades, en Orient. L'année 132 de l'hégire, & de J. C. 749, Abdallah, oncle d'Aboul-Abbas-Seffah, premier Calife de la maifon des Abbaffides, marcha contre Mervan, défit fon armée, & l'obligea de fe refugier en Egypte, où cet infortuné Calife, ayant été attaqué de nouveau, fut vaincu une feconde fois, & périt dans le combat. Le Califat, après cette défaite, fortit de la maifon des Ommiades, après y avoir refté l'efpace de quatre-vingt-onze ans, pour entrer dans celle des Abbaffides. Cette derniere famille avoit des droits légitimes au trône, comme defcendante de Hafchem & d'Abdalmothleb aïeux de Mahomet. Il y a eu trente-fept Califes de cette maifon, qui ont régné depuis l'année 132 de l'hégire, & 749 de J. C. jufqu'à

dernier Calife de la dynaſtie des Ommiades. Les Maures d'Eſpagne, affectionnés de tout tems à la famille des Ommiades, ne voulurent point reconnoître l'autorité des Abbaſſides, & élurent, pour leur roi, Abdoulrahman, prince du ſang des Ommiades. Cette révolution détacha, pour jamais, du reſte des Etats ſoumis aux Califes d'Orient, l'Eſpagne qui devint alors un royaume particulier & indépendant, après avoir été quarante-quatre ans

l'année 656 de l'hégire, & de J. C. 1160. La famille des Abbaſſides a été ſi féconde, qu'en l'année 200 de l'hégire, & 815 de J. C. ſous le Califat de Mamoun, le nombre des hommes & des femmes de cette maiſon montoit juſqu'à trente-trois mille. Les Alides, ou deſcendans d'Ali neveu & gendre de Mahomet, ont diſputé le Califat aux Abbaſſides, & ont même régné avec le titre de Califes, ſur quelques provinces, comme on le verra dans la ſuite de cet ouvrage.

ſous la domination directe des Califes. En vain Iouſef-el-Fahri, & Samouih ſon général, voulurent ſoutenir le parti des Abbaſſides. Le bonheur d'Abdoulrahman, ou plutôt ſa valeur & ſon habileté, rendirent inutiles tous leurs efforts : il les vainquit pluſieurs fois. Iouſef & Samouih devinrent enfin les victimes de leur attachement pour les Abbaſſides. Mais, avant que d'entrer dans le détail d'un événement auſſi conſidérable, il eſt à propos de rapporter ce qui s'étoit paſſé en Afrique, depuis l'année 716.





HISTOIRE *DE L'AFRIQUE* ET DE L'ESPAGNE.



LIVRE SECOND.



UHAMMED-BEN-JÉZID, ſucceſſeur de Mouſa dans le gouvernement de l'Afrique, avoit fait périr, comme nous l'avons dit, dans le livre précédent, tous les parens de Mouſa ; & ce conquérant de l'Eſpagne s'étoit lui-même exilé volontairement à la Mecque, où

il avoit fini ſes jours, conſumé par le chagrin & par le déſeſpoir.

Iſmaël-ben-Abdoullah, homme doux & pacifique, & qui n'avoit d'autre vertu qu'un zéle ardent pour la propagation du Muſulmaniſme, ſuccéda à Muhammed : ce nouveau gouverneur profita de la tranquillité qui régnoit en Afrique, pour faire des proſélytes. Ses ſoins furent ſuivis des ſuccès les plus heureux, & preſque tous les Berbers embraſſerent l'Iſlamiſme. Il gouverna paiſiblement
Hég.101. juſqu'à l'année 719. Il fut remplacé par Jézid-ben-Abi-Muſlem qui fut tué, une année après, dans une ſédition. Nechrin-Séfé-
Hég.103. ran fut envoyé, l'année 721, en Afrique. Ce vice-roi porta ſes armes contre quelques nations de Berbers, qui n'étoient pas en-

core soumises; fit des incursions dans l'intérieur de l'Afrique, & revint chargé de butin : il mourut, l'année 727, sous le Califat d'Accham, fils d'Abdoulmélek. Hég. 109.

Abido-ben-Abdoulrahman lui succéda : le premier usage, qu'il fit de son autorité, fut de faire charger de chaînes les parens & les créatures de son prédécesseur. Aboul-Hatteb-ben-Séféran fut le plus persécuté. Il eut le bonheur de se sauver à Damas : il représenta si vivement au Calife les vexations & les cruautés d'Abido ; & il fit une peinture si touchante des maux qu'il avoit soufferts, que ce prince ôta le gouvernement de l'Afrique à Abido. Akbé-ben-Kédamé fut nommé pour le remplacer ; mais pour balancer l'autorité des vice-rois, le Calife établit en même tems

en Afrique, un chef ſuprême de la juſtice.

Abdoullah-ben-el-Hadjab ſuccéda à Akbé. Les ſciences, les beaux arts & le commerce fleurirent ſous ſes auſpices. Ce gouverneur étoit lui-même fort adonné à la poëſie. Il décora la ville de Tunis de pluſieurs moſquées & d'autres édifices publics. Abdoullah avoit conféré le gouvernement de la province de Tanger, à un de [illegible] Umer-ben-Abdoullah-Elmuradi. C'étoit un homme avide de richeſſes; & habile dans l'art de fouler les peuples. Il ne tarda pas à abuſer de l'autorité qui lui avoit été confiée : il voulut exiger le dixième des biens de tous ceux qui n'avoient pas encore embraſſé le Mahométiſme, & il envoya des officiers dans les différentes vil-

les de ſa province, pour lever ce nouvel impôt. Ce fut le ſignal d'une révolte générale : les Berbers furieux de ſe voir ainſi opprimés, coururent aux armes. Muſéiré, un de leurs chefs les plus accrédités, ſe mit à leur tête ; d'autres peuples d'Afrique ſe joignirent aux Berbers, & ils ſe virent bientôt en état de ſecouer le joug.

Les révoltés, dans leur premiere fureur, maſſacrerent Umer, qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux. Le vice-roi ſe hâta d'éteindre ces premieres étincelles de révolte, avant qu'elles fiſſent des progrès plus rapides. Il leva à la hâte une armée composée de l'élite des troupes Arabes. Halid-ben-Habiben eut le commandement. Ses ſoldats raſſemblés, il ſe mit en marche &

joignit les révoltés proche la ville de Tanger. Ce général les chargea le premier, à la tête d'un escadron composé de toute la noblesse Arabe. Le combat fut sanglant. Les rebelles sur-tout portoient les plus grands coups. Animés par leur désespoir, ils s'élançoient au milieu des bataillons, & affrontoient la mort, satisfaits de la donner à leurs ennemis. Les Arabes, avec autant de courage, se battoient avec plus d'ordre, & résistoient à tous les efforts des rebelles. Le choc dura jusqu'à la nuit, sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la victoire. Muséiré, à la faveur des ténébres, fit retirer ses troupes dans la ville de Tanger : ses soldats indignés de ce qu'il n'avoit pas remporté la victoire, le massacrerent, & mirent à sa place Halid-ben-Elzénaï.

Ce nouveau chef des rebelles voulut juſtifier le choix qu'ils avoient fait de ſa perſonne : il ſortit le lendemain de la place, & alla préſenter la bataille aux Arabes ; elle ne fut pas moins diſputée, & moins meurtriere que la premiere. Enfin les rebelles firent de ſi puiſſans efforts, & chargerent avec tant de fureur leurs ennemis, qu'ils les enfonçent. Halid-ben-Habib, général des Arabes, voyant que rien n'étoit capable d'arrêter les fuyards, fit ferme à la tête des chefs des tribus & de quelques amis qui furent aſſez généreux pour ne point l'abandonner. Ils ſoutinrent l'effort de toute l'armée ennemie, & préférerent une mort honorable à une fuite honteuſe. La fleur de la nobleſſe Arabe, ſur-tout les chefs des tribus, perdirent la vie

dans ce combat ; ce qui lui fit donner le nom de la *journée des nobles.* Les révoltés profiterent de la consternation qu'avoit répandue leur victoire : ils chasserent d'Afrique le vice-roi, & s'emparerent de presque toutes les places fortes.

Ces tristes nouvelles étant parvenues au Calife Haccham, il regretta vivement la noblesse Arabe, qui avoit péri dans le dernier combat. Dans le dessein de venger la mort de tant de braves Musulmans, il leva dans Damas un corps de douze mille hommes de cavalerie : le même Abdoullah, malgré sa défaite, en fut nommé général. Les gouverneurs d'Egypte, de Barka, de Tripoli eurent ordre de joindre à ce corps les troupes qui se trouveroient dans leurs provinces.

Abdoullah ſe voyant à la tête d'une belle armée, voulut tenter de nouveau la fortune, & laver dans le ſang des rebelles la honte de ſa premiere défaite. Il leur préſenta la bataille dans une plaine proche Tanger; mais le malheur le ſuivoit par-tout : dès le premier choc, le déſordre ſe mit dans ſon armée; la terreur fut ſi grande, ſur-tout parmi les Arabes de Damas, qu'ils s'embarquerent pour l'Eſpagne, & qu'ils ne ſe crurent en ſûreté, qu'en mettant la mer entr'eux & leurs ennemis.

Cette ſeconde déroute ne rebuta point le Calife. Il voulut voir ſi ſes armes feroient plus heureuſes en d'autres mains : ce prince leva une nouvelle armée, & en donna le commandement à Hantélé-ben-Séfran, gouverneur

d'Egypte. Ce nouveau général
Hég. 114. partit pour l'Afrique, l'année 741: à la nouvelle de son approche, les rebelles rassemblerent leurs forces. Akkaché, un de leurs généraux, marcha à la rencontre d'Hantélé, pour l'empêcher de pénétrer jusqu'à Caïroan. Abdoulvahed, autre chef des rebelles, avança du côté de Nedjiané, pour tâcher de l'envelopper ; si ces deux armées avoient pu se joindre, Hantélé étoit perdu. Il pénétra leur dessein : & marchant tout de suite à Akkaché, il lui présenta la bataille : elle fut dès plus sanglantes, & l'on se battit avec une égale animosité ; la victoire se déclara enfin pour les Arabes. L'armée d'Akkaché mise en fuite, le général, sans laisser reprendre haleine à ses troupes, se présenta devant la ville de

Caïroan, dans la crainte qu'Abdoulvahed ne le prévînt. Ce chef des rebelles en avoit véritablement le dessein, & il avoit envoyé un corps de quarante mille hommes de ce côté-là. Hantelé ne balança pas à les attaquer à la pointe du jour. Il eut le bonheur d'être victorieux une seconde fois. Les rebelles laisserent trente mille hommes sur le champ de bataille, & les dix mille autres prirent la fuite.

Il ne restoit plus d'ennemis à combattre qu'Abdoulvahed lui-même, qui étoit à la tête d'une armée de trois cens mille hommes, & celle d'Hantelé n'étoit pas si nombreuse; mais il comptoit sur la bravoure de ses soldats, & sur deux victoires qu'ils venoient de remporter. Il n'oublia rien, pour rendre la partie

plus égale. Il tâcha d'attirer dans ſes troupes quelques Arabes des montagnes voiſines ; une cuiraſſe, un ſabre, un arc, des fléches, & cinquantes piéces d'or furent la récompenſe de ceux qui voulurent s'enrôler. Cinq mille hommes vinrent ſe ranger ſous ſes étendards. Il paſſa la nuit entiere à ſe préparer au combat, & à aſſigner à chaque corps la place qu'il devoit occuper, & les mouvemens qu'il devoit faire. Il parcourut enſuite tous les rangs, & exhorta tout le monde à bien faire. Il rappelloit aux uns leurs parens ou leurs compatriotes égorgés par ces mêmes rebelles qu'ils alloient combattre, & les conjuroit de venger leur mort. Il excitoit les autres par des motifs de religion, & leur repréſentoit qu'ils devoient ſacrifier

leur vie pour une ſi belle cauſe. Il diſoit à tous, en général, de ne point s'effrayer de cette multitude qui combattoit ſans ordre; que c'étoient les ſoldats de la même nation ſur laquelle ils venoient de remporter deux victoires, preſque dans le même jour.

Les deux armées étoient en préſence, & n'attendoient que le jour pour combattre. Dès qu'il parut, une nuée de fléches fut le ſignal du combat, & obſcurcit preſque l'air. Bientôt tout ſe mêle, des ruiſſeaux de ſang coulent de tout côtés; un courage égal anime les ſoldats de chaque parti, & la victoire reſte long-tems indéciſe entre l'un & l'autre. L'aîle gauche des rebelles fut miſe en déſordre par l'aîle droite des Arabes. Ces premiers porterent à leur tour le trouble dans l'aîle

gauche de leurs ennemis. Les Arabes déſeſpérés de voir la victoire, dont ils s'étoient flattés, leur échapper, fondent avec une nouvelle fureur ſur l'aîle droite des rebelles, qui ne put reſiſter à ce choc. Abdoulvahed veut ramener ſes troupes au combat. Il tombe percé de coups. Les rebelles voyant leur chef privé de la vie, perdent tout-à-fait courage, & cherchent leur ſalut dans la fuite. L'on en fit un carnage horrible, & cent ſoixante mille des leurs reſterent ſur la place. Ce dernier ſuccès mit fin à tous les troubles. Akkaché tomba entre les mains de Hantelé, qui lui fit couper la tête. L'Afrique ainſi pacifiée, ce général rendit compte de toutes ſes opérations au Calife Haccham. Dans le détail, qu'il fit à ce prince, de la derniere

bataille, il lui dit qu'il ne croyoit pas qu'il s'en fût jamais livré de plus ſanglante. La choſe eſt probable, ſi à cent ſoixante mille hommes que perdirent les rebelles, l'on ajoûte ceux qui furent tués du côté des vainqueurs.

Nous avons dit, plus haut, que, dans le combat d'Abdoullah-ben-el-Hadjab, la terreur avoit été ſi grande parmi les Arabes de Damas, que pluſieurs d'entr'eux s'étoient retirés en Eſpagne. Abdoulrahman-ben-Habib étoit du nombre des fuyards; c'étoit un homme adroit, fourbe, diſſimulé, & dévoré d'ambition : à peine fut-il en Eſpagne, qu'il conçut le deſſein de s'en emparer; mais la conjuration ayant été découverte, avant que d'éclater, il eut le bonheur de ſe ſauver à Tunis : de nouvelles intrigues le rendi-

rent bientôt maître de cette importante place.

Hantelé crut devoir diſſimuler avec ce rebelle. Il ſe flatta de le ramener par la douceur ; & il lui envoya, à cet effet, pluſieurs perſonnes de la premiere diſtinction, pour le rappeller à ſon devoir ; mais le parti de cet ambitieux étoit pris ; & cette démarche, qu'il attribua à la foibleſſe d'Hantelé, ne fit qu'accroître l'audace de ce rebelle. L'on repréſenta au vice-roi qu'il devoit faire avancer ſes troupes contre Abdoulrahman, pour ne pas lui laiſſer le tems de ſe fortifier. Hantelé eut horreur de tirer l'épée contre ceux qu'il regardoit comme ſes freres, & qui profeſſoient la même religion que lui. Il aima mieux céder ſa dignité à cet ambitieux, que

d'exciter une guerre civile. Après avoir fait aſſembler le chef ſuprême de la juſtice, & les principaux ſeigneurs, il leur expoſa les motifs de ſon abdication; & ouvrant en leur préſence le tréſor public, il en prit mille piéces d'or; & avec une ſomme auſſi modique, il quitta l'Afrique, & paſſa en Syrie.

Abdoulrahman profita de la retraite de ſon rival, & s'empara de la ville de Caïroan. Les peuples toujours inconſtans, & ſe flattant de trouver du ſoulagement dans le changement de l'Etat, s'empreſſerent à reconnoître l'autorité de cet uſurpateur. Le premier uſage, qu'il en fit, fut de s'en ſervir contre Hantelé, quoiqu'abſent. Il fit publier que perſonne ne ſuivît ce vice-roi, ou n'entretînt avec lui aucune

intelligence. Ce dernier trait indigna vivement Hantelé : il ne put s'empêcher de faire des imprécations contre Abdoulrahman & contre les peuples qui l'avoient ſuivi ſi legérement. Il ſembla que le ciel avoit embraſſé ſon parti : une peſte affreuſe ravagea l'Afrique, pendant ſept années conſécutives. Abdoulrahman lui-même ne put jouir en paix du fruit de ſes crimes, & fut enfin aſſaſſiné par ſon propre frere. Il s'éleva des troubles de tous les côtés à la fois : les Berbers s'emparerent de Tunis ; les Arabes de la plaine, ceux de la montagne, firent des incurſions, & ravagerent les pays des environs.

Abdoulrahman, au milieu de tous ces troubles, crut ne devoir pas tout-à-fait ſecouer le joug des Califes. Il écrivit à Mer-

van, dernier Calife de la famille des Ommiades, une lettre de soumission, & l'accompagna de présens considérables. Le Calife charmé de cette fidélité apparente, conféra à Abdoulrahman le gouvernement d'un pays dont ce rebelle étoit déja le maître, & d'où Mervan occupé d'affaires plus sérieuses, n'étoit pas en état de le chasser. Vers le même tems, arriva la fameuse révolution qui fit passer le Califat de la maison des Ommiades dans celle des Abbassides : Aboul-Abbas, premier Calife des Abbassides, fit d'abord part de son élévation à Abdoulrahman. Le vice-roi devina son intention, & il le fit proclamer Calife par toute l'Afrique : il lui écrivit ensuite, pour le féliciter sur l'heureux événement qui le plaçoit sur le trône, J.C. 749. Hég. 132.

& lui envoya de riches préſens. Il finit ſa lettre, par repréſenter à ce prince, qu'il ne devoit plus s'atendre à recevoir des tributs de l'Afrique; que tous les peuples avoient embraſſé le Mahométiſme, & avoient fait ceſſer par-là tous les impôts, auxquels étoient aſſujettis les infidèles. Le Calife indigné, lui écrivit une lettre remplie de menaces.

Rien ne peut exprimer la rage d'Abdoulrahman, à la réception de cette lettre. Il ſe détermine alors à ſecouer tout-à-fait le joug des Califes : il aſſemble le peuple dans la grande moſquée de Caïroan, & monte lui-même en chaire. Après avoir vomi mille injures, & fait mille imprécations contre Aboul-Abbas, il déclare que ce prince s'eſt emparé injuſtement du Califat ; qu'il le dépouille

pouille de cette dignité, comme il se dépouille lui-même de sa robe. Il dit; & en même tems, il jette par terre son manteau, qui étoit celui qu'Aboul-Abbas lui avoit envoyé, comme pour l'investir du gouvernement de l'Afrique, le met en piéces & le fait brûler. Sa fureur n'est pas encore satisfaite : il défend à tout le peuple de reconnoître Aboul-Abbas, & de prononcer son nom dans les prieres qui se faisoient dans les mosquées.

Après ce coup d'éclat, Abdoulrahman se crut tous permis, & ne ménagea plus personne. Il eut toutes les foiblesses & la cruauté des tyrans; & le moindre soupçon lui fit verser le sang de ceux-mêmes qui avoient contribué à son élévation. Elias-ben-Habib & Abdoulvaris ses deux

freres, craignant pour leur vie, conſpirerent contre la ſienne, & réſolurent de le faire périr : les principaux habitans de Caïroan, & les chefs des tribus entrerent dans la conjuration. Elias, frere d'Abdoulrahman, devoit régner à ſa place, ſous la condition de recevoir l'inveſtiture du Calife Aboudjafar, ſucceſſeur d'Aboul Abbas. Elias craignant que la conjuration ne fût découverte, & impatient de commander, hâta l'inſtant où il devoit ſouiller ſes mains du ſang de ſon frere. Il ſe préſente devant Abdoulrahman, comme pour lui demander la permiſſion de faire un voyage à Tunis. Ce tyran étoit alors dans une chambre de ſon palais, avec un de ſes fils encore tout jeune. La préſence d'un frere, l'énormité du

crime frappe en ce moment l'eſprit de l'aſſaſſin : il a peine à étouffer la voix de la nature & indécis, ſon bras reſte ſuſpendu. Abdoulvaris ſon frere, s'apperçoit de ſon irréſolution : il l'anime par ſes geſtes, & ſemble lui reprocher ſa timidité. Elias encouragé, feint de prendre congé d'Abdoulrahman, & lui plonge en même tems le poignard dans le ſein. Abdoulrahman pouſſe un cri, & tombe à la renverſe. Elias tire ſon ſabre, & acheve de lui ôter la vie. Bientôt ſaiſi d'horreur, & tout hors de lui-même, il ſort avec précipitation, & veut s'enfuir. Ses complices, qui l'attendoient à la porte, le voyant tout effaré, lui demandent ſi l'ennemi commun a péri : il leur dit qu'il vient de lui ôter la vie ; mais ils ſemblent en douter, & lui de-

mandent à voir la tête d'Abdoulrahman. Elias retourne ſur ſes pas, ſépare la tête du corps de ſon frere, & la jette aux pieds des conjurés.

Habib, fils aîné d'Abdoulrahman, qui n'étoit pas loin de-là, entendit le cri qu'avoit jetté ſon pere, dans l'inſtant qu'on l'aſſaſſinoit. Il profita du tumulte pour s'échapper de Caïroan, & ſe refugia à Tunis, auprès d'un de ſes oncles. Les créatures de ſon pere vinrent l'y joindre; & ſe voyant en état de venger la mort de ſon pere, il ſortit de Tunis, & vint préſenter la bataille aux meurtriers: elle fut des plus ſanglantes; mais comme les forces étoient à-peu-près égales, aucun des deux partis ne put s'attribuer la victoire. L'on propoſa enſuite de mettre bas les armes, & de ceſſer les hoſ-

tilités. Par le traité qui fut ſigné de part & d'autre, la ville de Tunis reſtoit entre les mains d'Umer. Habib devoit poſſéder en ſouveraineté Faks, Kaſtila & leur territoire; tout le reſte de l'Afrique étoit le partage d'Elias. Ce traité, bien loin de faire ceſſer les troubles, ne fit que les augmenter; chaque gouverneur ſe crut en droit de s'emparer de la ville qui lui avoit été confiée. La confuſion devint générale, & mille partis s'éleverent à la fois, & tâcherent de s'entre-détruire l'un l'autre. Les villes étoient aſſiégées, & repriſes ſucceſſivement; & il ſe livroit autant de combats qu'il y avoit de chefs de factions.

Les Berbers profiterent de cette guerre civile, pour reprendre les armes, & pour ſecouer le joug. Ils attaquerent les Arabes diviſés

entr'eux, & remporterent plusieurs avantages.

Le triste état, où étoit l'Afrique, toucha vivement le Calife Abou-Mausour-Djafer. Il voyoit, avec regret, une si belle partie de son empire, prête à s'en détacher. Il prit la résolution de remettre le calme dans cette province. Pour y parvenir, il leva une armée composée de trente mille hommes de la province de Khorasan, & soixante mille de Bassora, Coufa & Damas. Le commandement en fut donné à Iézid, général consommé dans le métier de la guerre, & sur l'habileté duquel on pouvoit compter.

A peine Iézid fut-il arrivé en Afrique, qu'Ibn-Sahrin suivi d'un nombre d'ancien soldats qui, dans tous les troubles dont cette province avoit été agitée, étoient

toujours reſtés fideles, vinrent le joindre. L'arrivée d'Iézid repandit la terreur parmi les rebelles. Un certain Aboul-Hattem, qui étoit un de ceux dont le parti étoit le plus fort, n'oſa l'attendre en pleine campagne, il ſe retira dans des montagnes : Iézid réſolut de l'y pourſuivre. Il envoya un de ſes lieutenans reconnoître la ſituation de ces montagnes, & les forces des révoltés. Il marcha bientôt lui-même en perſonne, & força Aboul-Hattem à livrer bataille. Les Arabes remporterent une victoire complette : trente mille rebelles y perdirent la vie, auſſi-bien que leur chef, & le reſte fut diſſipé. Cette bataille ſe donna dans le mois de Mars de l'année 772. Rebiul-ewel. Hég. 157.

Après cette victoire, Iézid reſta campé dans ces montagnes, & il

envoya des détachemens de tous les côtés, pour détruire les différens partis des révoltés qui tenoient encore la campagne. Ses lieutenans furent par-tout heureux ; & tout ce qui se présenta devant eux, fut taillé en piéces. Ils firent un si grand massacre des rebelles, que les plaines & les montagnes étoient couvertes de cadavres.

Tant de succès déterminerent Iézid à s'emparer de Fez. Il fit le siége de cette ville en personne ; elle fut emportée d'assaut & livrée au pillage. Les autres villes, crainte d'un pareil traitement, ouvrirent les portes au vainqueur. Les Berbers, cette nation impatiente de toute domination, & toujours prête à s'armer, pour recouvrer sa liberté, furent obligés de mettre bas les armes.

Tout plia ſous une puiſſance ſi formidable, & l'Afrique fut ſoumiſe & pacifiée en peu de tems.

Iézid profita du calme qui régnoit pour réparer les maux qu'avoient cauſés les guerres civiles; le commerce, l'agriculture, les arts étoient languiſſans: il les ranima, & fit ſentir aux peuples le bonheur de la paix, & la douceur d'un gouvernement juſte & modéré. Il établit ſa réſidence à Caïroan, & il décora cette ville d'une magnifique moſquée, & d'autres édifices publics. Il y attira pluſieurs artiſtes fameux, & des ouvriers habiles dans toute ſorte de manufactures. La mort le ſurprit, au milieu de ces occupations importantes; du moins il les regardoit comme telles, & il s'imaginoit qu'elles contribueroient à faire vivre ſon nom

autant que ſes victoires. Il ne fut point trompé dans ſon attente ; les larmes ſinceres des peuples, qu'il gouvernoit & qu'il rendoit heureux, firent ſon éloge. Ce
Hég. 170. grand homme mourut l'année 786.

Le Calife voulant récompenſer les ſervices d'Iézid, même après ſa mort, donna le gouvernement de l'Afrique à ſon fils Daoud. Les Berbers, toujours amateurs de leur liberté, prirent les armes pour la recouvrer. Daoud marcha contre eux ; & dix mille de ces rebelles payerent de leur tête les troubles qu'ils avoient excités. Le Calife, neuf mois après, lui conféra le gouvernement de l'Egypte ; & ſon oncle Rouh-ben-Hatem lui ſuccéda dans celui d'Afrique.

Il eſt tems de reprendre l'hiſtoire des Arabes en Eſpagne. Ce

royaume, depuis que les Maures s'en étoient emparés, ſous le régne de Vélid, avoit toujours été ſoumis aux Califes qui y envoyoient des gouverneurs. Ces princes tiroient de ce pays des ſommes immenſes. Les différentes eſpeces d'impoſitions & de tributs que payoient les peuples, ſur-tout les Chrétiens qui rachetoient, à force d'argent, la liberté de profeſſer leur religion, étoient pour les Califes une ſource intariſſable de richeſſes.

Iouſef-el-Fahri, comme nous l'avons déjà dit, avoit été nommé gouverneur d'Eſpagne par Mervan, dernier Calife de la maiſon des Ommiades. La chute de ce prince fut la cauſe de celle d'Iouſef; & l'Eſpagne fut détachée, pour jamais, de l'empire des Califes. Aboul-Abbas-Seffah, pre-

mier prince de la dynaſtie des
Hég. 132. Abbaſſides, fit périr, l'année 749, Mervan & preſque tous les Ommiades. Abdoulrahman qui étoit de cette famille, eut le bonheur d'échapper au maſſacre. Ce prince étoit à Zéïtoun, quand la révolution arriva. Il ſe refugia à Filiſtim; ne s'y croyant pas encore aſſez en ſûreté, il ſe cacha dans une forêt, ſur les bords de l'Euphrate. Il avoit avec lui Sélim ſon fils, jeune enfant, qui à peine finiſſoit ſon premier luſtre. Cet enfant s'étant éloigné, revint, un inſtant après, tout tremblant & tout éploré, auprès de ſon pere. Abdoulrahman inquiet, ſort de la forêt, pour découvrir le ſujet de la terreur de ſon fils: il apperçoit les troupes des Abbaſſides qui s'étoient emparées de Filiſtim, & qui y avoient mis le feu. Un

instant après, son frere accourt & lui crie de se sauver : ils s'enfoncent tous deux dans le plus épais du bois ; ils y trouverent heureusement un ancien serviteur de leur maison, qui leur amena des chevaux. Il n'y avoit pas à balancer ; il falloit ou périr par le fer des ennemis, ou hazarder de traverser l'Euphrate qui étoit fort rapide dans ce lieu-là : à peine y étoient-ils entrés, que ceux qui les poursuivoient, arrivent & leur offrent la vie, pourvu qu'ils veuillent se rendre. Abdoulrahman plus heureux que son frere, traversa l'Euphrate. Ce dernier se voyant sur le point d'être submergé, tourna la bride de son cheval, & alla se remettre entre les mains des Abbassides, qui, malgré la parole qu'ils lui avoient donnée, le massacrerent sous les yeux

d'Abdoulrahman ; ſon fils ayant été découvert, eut le même ſort.

Abdoulrahman, après avoir erré long-tems, dans la crainte d'être reconnu, tourna du côté de l'Afrique. Il ſe flattoit d'y trouver un aſyle contre les fureurs de ſes ennemis : Ben-Habib, gouverneur de cette province, devoit ſon élévation aux Ommiades ; mais il éprouva bientôt que les princes, dans leurs diſgraces, comptent en vain ſur la reconnoiſſance, de ceux qu'ils ont comblés de faveurs, durant leur proſpérité. Le gouverneur d'Afrique fut un des premiers à reconnoître l'autorité des Abbaſſides, & à oublier les Ommiades ſes bienfaiteurs. A peine apprit-il l'arrivée d'Abdoulrahman en Afrique, que, bien loin de le protéger, il chercha à le faire périr. Il con-

noiſſoit toute la haine du Calife contre les Ommiades, & qu'il ne pouvoit lui faire un préſent plus agréable que la tête d'un prince de cette maiſon. Abdoul-rahman eut encore le bonheur d'échapper à ſes pourſuites. Il ſe refugia à Tekvaré, où la tribu de Zénata, qui étoit puiſſante, lui promit de le défendre contre les entrepriſes de Ben-Habib, s'il oſoit l'attaquer. Ce prince, incertain de ſon ſort, flottoit entre la crainte & l'eſpérance, lorſque tout-à-coup il ſe vit élevé à une fortune à laquelle il n'auroit oſé prétendre, tandis même que ſa famille étoit ſur le trône des Califes.

Les Arabes d'Eſpagne avoient toujours été fort attachés aux Califes Ommiades. Ils regardoient les Abbaſſides comme des uſurpateurs qui ne s'étoient emparés

du Califat, qu'en verſant le ſang de tous les Ommiades. Ils n'eurent pas plutôt appris qu'un prince de cette maiſon s'étoit refugié en Afrique, que les vœux de tous les Arabes ſe tournerent de ſon côté. Témam, Véheb & Chakir, trois chefs des principales tribus, paſſerent en Afrique, pour inviter Abdoulrahman à ſe rendre en Eſpagne. Ces députés lui jurerent, au nom de tous leurs concitoyens, une obéiſſance & une fidelité à toute épreuve: ils l'aſſurerent qu'ils le reconnoîtroient pour leur ſouverain, dès qu'il auroit paru, & qu'ils prendroient les armes pour le ſoutenir.

Abdoulrahman ébloui, d'un côté, par l'éclat d'une couronne, & de l'autre, intimidé par la crainte de tomber entre les mains des Ab-

baſſides, ne réſiſta pas long-tems aux inſtances qu'on lui faiſoit. Ce n'eſt pas que ce prince ne prévît toutes les ſuites d'une entrepriſe auſſi hardie; les combats qu'il auroit à livrer, avant que d'être paiſible poſſeſſeur de l'Eſpagne; les dangers, les fatigues, & peut-être même les jalouſies des grands; l'inconſtance des peuples, & les révoltes qui ſuivent toujours une nouvelle domination; mais l'ambition de régner, & plus encore, le plaiſir de ſe venger, en arrachant aux meurtriers de ſa maiſon un royaume auſſi floriſſant que l'Eſpagne, le déterminerent à tenter la fortune. Il partit donc pour l'Eſpagne, & y arriva dans le mois d'Août de l'année 755. Malaca, Sidonia, Séville lui ouvrirent leurs portes, & embraſſerent ſon parti. Ce prince, qui

Rebiul-ewel. Hég. 138.

étoit parti ſeul d'Afrique, ſe vit bientôt à la tête d'une armée aſſez forte, pour achever de ſoumettre l'Eſpagne. Comme il ſçavoit que le ſuccès de ſon entrepriſe, dépendoit de la promptitude il marcha droit à Cordoue, perſuadé que la priſe d'une ville auſſi conſidérable donneroit de la réputation à ſes armes, & engageroit ſes partiſans répandus de tous côtés à ſe déclarer en ſa faveur.

Iouſef-el-Fahri, comme nous l'avons déjà dit, gouvernoit l'Eſpagne au nom du Calife Abou-Djafer. Il ne manquoit ni de courage, ni de capacité; mais la défection générale de tous les peuples le fit enfin ſuccomber ſous les coups de ſon rival. Il apprit, avec une ſurpriſe mêlée de colere, l'arrivée d'Abdoulrahman,

& le ſiége de Cordoue. Il part, avec précipitation, de Tolede où il étoit, & vole au ſecours de la place aſſiégée. Abdoulrahman marche à ſa rencontre, remporte ſur lui une victoire complette, & l'oblige à ſe refugier à Mérida. Ce premier ſuccès le rendit maître de Cordoue ; mais ce prince, qui comptoit pour rien les plus grands avantages ſans la ruine totale de ſon ennemi, ſe mit à ſa pourſuite. Iouſef averti de la marche d'Abdoulrahman, au lieu de ſe renfermer dans Mérida, revient à Cordoue, reprend la ville, délivre ſes femmes qui étoient renfermées dans la citadelle, & va ſe jetter dans Grenade. Abdoulrahman, honteux d'avoir pris le change, marche à la pourſuite de ſon ennemi. Quelques ſeigneurs Arabes, qui

voyoient avec douleur les Musulmans tourner leurs armes les uns contre les autres, engagerent Ioufef à fe foumettre à Abdoulrahman. Ce prince lui fit grace, à condition qu'il meneroit une vie privée à Cordoue, & qu'il donneroit en ôtage Méhémed fon fils.

Ioufef, accoutumé aux diftinctinctions que donnent les dignités & le commandement, fouffroit impatiemment de s'en voir dépouillé. Il s'échappa furtivement de Cordoue; & ayant raffemblé vingt mille hommes, il commença à faire des courfes, & à ravager la campagne. Les généraux d'Abdoulrahman marcherent contre lui, & difperferent fans peine des gens ramaffés à la hâte. Ioufef, voyant la défaite de fon armée, fe refugia à

Tolede, comptant ſur la fidelité des habitans de cette ville; mais ceux-ci redoutant la colere du nouveau ſouverain, & craignant de paroître complices de la révolte d'Iouſef, s'ils lui donnoient un aſyle, le firent périr, & envoyerent ſa tête à Abdoulrahman. Ce prince, dans la crainte que le fils qu'il avoit en ôtage, ne voulût venger un jour les injures du pere, & ranimer ſa faction, le fit mourir; & pour jetter la terreur dans tous les eſprits, il fit expoſer les têtes de ces deux rebelles ſur les creneaux des murailles de Cordoue. Samouih, chef de la tribu des Modarites, qui avoit partagé la faveur d'Iouſef, fut enveloppé dans ſa diſgrace. Le nouveau monarque redoutant ſon génie, ſon pouvoir & ſes intrigues, le ſacrifia à ſa ſûreté.

La mort d'Ioufef affermit la couronne fur la tête d'Abdoulrahman ; toute l'Efpagne fe foumit à fes loix, & ceffa d'obéir aux Califes fes anciens fouverains. Ce n'eft pas que le régne de ce prince qui fut de trente-trois années, ne fût agité par des troubles & par des féditions : il eut continuellement les armes à la main, & fut occupé à réprimer les rebelles & à diffiper les factions qui fe fuccédoient les unes aux autres.
J.C. 759. Hég. 142. Abdoulrahman fit de Cordoue le fiége de fon empire : il ajoûta de nouvelles fortifications à cette ville, y fit bâtir un palais magnifique, accompagné de jardins délicieux. Il comptoit y goûter en paix le plaifir de régner, & fe délaffer des fatigues qu'il avoit effuyées jufqu'alors ; mais les révoltes fréquentes, qui furvinrent,

l'empêcherent de jouir du moindre repos.

Ben-Numan-Gazai donna le premier l'exemple de la révolte, & s'empara de Séville. Abdoulrahman vint auſſi-tôt mettre le ſiége devant cette ville. Les habitans intimidés, livrerent le rebelle à ce prince, qui lui fit trancher la tête. Cette révolte diſſipée, il marcha contre les Chrétiens, & voulut s'emparer de Béja, ville du Portugal. Froila, fils d'Alfonſe, ſecourut la place; & Abdoulrahman, rappellé dans ſes Etats par de nouveaux troubles, laiſſa les Chrétiens en repos. Haccham el-Fahri, proche parent d'Iouſef-el-Fahri, cet infortuné gouverneur d'Eſpagne, que ce prince avoit fait périr, en étoit l'auteur. Tolede embraſſa ſon parti; Abdoulrahman accou-

J.C. 760. Hég. 143.

rut aussi-tôt devant la place. Haccham, trop foible pour lui résister, implora sa clémence & livra son fils pour gage de sa fidelité; mais à peine ce prince étoit retourné à Cordoue, que ce rebelle prit de nouveau les armes, & se rendit maître de Tolede. Cette trahison indigna Abdoulrahman; il vint assiéger une seconde fois Tolede. Haccham fit une résistance si vigoureuse, que le nouveau roi, désespérant de s'en emparer, fut contraint de lever le siége: la honte de ce mauvais succès aigrit son esprit; & ne pouvant se venger sur Haccham lui-même, il fit périr son fils que ce rebelle lui avoit donné en ôtage, & jetta dans la ville, par le moyen de ses machines de guerre, la tête de ce jeune homme. La guerre civile continua jusqu'à l'année

l'année 764, avec différens ſuc- Hég. 147.
cès. Haccham ayant eu l'imprudence de s'enfermer dans Séville, un des généraux d'Abdoulrahman vint l'y aſſiéger. La ville fut emportée d'aſſaut : Haccham & les chefs de la révolte étant tombés au pouvoir du général, il leur fit raſer la tête, les fit revêtir d'habits groſſiers ; & dans cet équipage humiliant, il les envoya à ſon maître, qui les fit périr par la main du bourreau.

Abdoulrahman croyoit jouir de quelques inſtans de repos ; mais bientôt il s'éleva une nouvelle faction, d'autant plus dangereuſe pour lui, qu'elle étoit ſoutenue par Abou-Djafer-Manſour, Calife Abbaſſide de Bagdad. Ce Prince reſſentoit vivement la perte d'un auſſi beau royaume que l'Eſpagne, & il cherchoit à

y rétablir l'autorité des Califes d'Orient. Il envoya un étendard, avec quelques troupes, à Ala-ben-Moguéis, qui étoit en Afrique; & lui ordonna de faire ses efforts pour détrôner Abdoulrahman. Ala fit voile pour l'Espagne, & y aborda heureusement. A peine fut-il arrivé, qu'il excita les peuples à abandonner Abdoulrahman, qu'il traitoit de rebelle & d'usurpateur, & à se soumettre au Calife, leur légitime souverain. Il leur rappella le serment de fidélité qu'ils avoient fait aux Califes d'Orient, & les châtimens dont sont ménacés, dans l'Alcoran, ceux qui les violent : plusieurs embrasserent son parti, les uns par sentiment de religion, les autres par inconstance, ou dans l'espérance de trouver leur élévation, dans le renversement de

l'Etat. Ala ſe voyant à la tête d'une armée aſſez forte, pour former des entrepriſes, s'empara de Carmone; mais il avoit affaire au plus vigilant & au plus prompt de tous les ennemis. Abdoulrahman vint l'y aſſiéger. Les troupes d'Ala ſe comporterent d'abord avec aſſez de courage; mais bientôt la crainte de tomber entre les mains d'un vainqueur cruel, les engagea à déſerter. Abdoulrahman profita d'une circonſtance auſſi heureuſe; & ayant mis le feu à une des portes de Carmone, il entra dans la ville. Ala voulut en vain arrêter le vainqueur, à la tête de quelques ſoldats, qui lui étoient fideles, il fut enveloppé, & pris les armes à la main. Abdoulrahman, pour intimider ceux qui ſeroient tentés de ſuivre l'exemple de ce re-

belle, lui fit couper les mains & les pieds : il lui fit ensuite trancher la tête. Ce prince, pour se venger du Calife qui avoit envoyé Ala, & pour le braver, pour ainsi dire, jusques dans son palais, fit saler la tête d'Ala, la remplit de camphre, & l'envoya à la Mecque par un habitant de Cordoue. Le Calife Abou-Djafar étoit alors dans cette ville, pour satisfaire au pélerinage prescrit par la loi. Le Cordouan intrépide, porta de nuit la tête d'Ala, & la cloua à la porte du palais des Califes. Ce prince, en sortant de son palais, apprit par cette tête le mauvais succès de l'entreprise qu'il avoit formée contre l'Espagne. Un spectacle aussi hideux l'effraya ; & il ne put s'empêcher de s'écrier qu'il s'estimoit heureux de ce que la vaste étendue

des mers lui servoit de barriere contre un ennemi aussi cruel qu'Abdoulrahman.

Le peu de succès & la triste fin de ceux qui avoient osé conspirer contre ce prince, auroient dû intimider ceux qui auroient été tentés de suivre leur exemple ; mais soit qu'ils se flattassent d'être plus heureux, soit l'inconstance naturelle des Arabes, & leur ardeur pour la nouveauté, le feu d'une révolte n'étoit pas plutôt éteint, que de ses cendres, il en renaissoit, pour ainsi dire, une nouvelle. Séïd-Hussein-el-Matari, à la tête d'une troupe de rebelles, s'empara de la ville de Séville : il avoit attiré dans son parti Alkma, gouverneur de Médina-Sidonia. Plusieurs tribus Arabes étoient en marche, pour joindre les révoltés ; mais, par

malheur pour elles, elles trouverent ſur leur chemin le général d'Abdoulrahman, qui en tailla en piéces une partie, & diſſipa le reſte. Ce prince avoit marché lui même du côté de Séville, auſſitôt qu'il avoit appris cette révolte. Séïd-Huſſein déſeſpérant du ſuccès, voulut ſauver ſa vie par la fuite, & ſortit furtivement de Séville; mais ayant été reconnu, il fut mis à mort, & ſa tête fut envoyée à Abdoulrahman. Les rebelles, malgré la perte de leur chef, réſiſtoient à tous les efforts des aſſiégeans, animés qu'ils étoient par Hafilé qui avoit remplacé Séïd-Huſſein. Enfin les habitans de Séville, fatigués de la longueur du ſiége, & redoutant la colere du vainqueur, ſe ſouleverent contre les rebelles, & ouvrirent leurs portes à Abdoul-

rahman qui fit périr Hafilé & les principaux chefs de la sédition.

L'année suivante, qui fut l'année 765, ne fut marquée par aucun trouble; Abdoulrahman profita de ce calme, pour faire des incursions contre les Chrétiens. Nadar, son général, ravagea leur pays, & retourna chargé de butin. Ce prince commença, la même année, à bâtir une nouvelle forteresse dans la ville de Cordoue. Hég. 148.

Deux années s'écoulerent, sans qu'il y eût aucune agitation; mais, l'année 768, l'esprit de révolte recommença à s'emparer des peuples. Sakfan, de la nation des Berbers, se souleva contre Abdoulrahman. Ce rebelle, pour attirer les peuples dans son parti, se disoit descendu d'Ali, & de Fatima fille de Mahomet, & pré- Hég. 151.

tendoit, en cette qualité devoir être reconnu, comme le légitime ſouverain. Ces prétentions, toutes chimériques qu'elles étoient, lui attirerent une foule de partiſans. Abdoulrahman marcha contre ce nouveau rebelle; mais ce dernier ſe retira dans des montagnes où il étoit difficile de l'attaquer : il remporta même pluſieurs avantages ſur les généraux de ce prince qui, perdant l'eſpérance de le forcer dans ſa retraite, fit mettre ſa tête à prix. Cette voie lui réuſſit mieux que celle des armes, & Sakfan fut aſſaſſiné par ceux-mêmes auxquels il avoit donné toute ſa confiance.

De tous les peuples d'Eſpagne, les habitans de Séville étoient les plus portés à la révolte : ils étoient entrés dans preſque toutes celles qui s'étoient élevées contre Ab-

doulrahman, & leur ville avoit ſervi de retraite aux rebelles. Ce prince, au lieu de ſe livrer à ſon reſſentiment contre ces ſéditieux, leur avoit généreuſement pardonné leur infidelité. Ils ne tarderent pas à le faire repentir de ſa clémence : ils prirent de nouveau les armes, & mirent à leur tête Abdoulgaffar. Abdoulrahman réſolut cette fois de punir ſévérement ceux que ſa douceur n'avoit pu lui gagner. Abdoulmélek, ſon couſin, eut ordre de réduire les rebelles. Ce général, avant que d'approcher de Séville, détacha ſon fils, pour reconnoître les ennemis, & pour les attaquer. Celui-ci s'étant approché de Séville, trouva les rebelles en ordre de bataille, & diſpoſés à le bien recevoir, s'il oſoit avancer. Le fils du général, intimidé par leur

bonne contenance, retourna sur ses pas. Son pere indigné de sa lâcheté, lui fit trancher la tête. Il marcha ensuite contre les rebelles, & les attaqua. Ces derniers se défendirent avec toute la fureur & l'opiniâtreté naturelle à des hommes qui n'esperent point de quartier, & la terre fut en un instant couverte de morts. Abdoulmélek se trouvoit par-tout ; & en même tems qu'il chargeoit les ennemis, il donnoit ses ordres, avec cette présence d'esprit si rare & si nécessaire dans de pareilles occasions. Les rebelles désesperés de voir que ce général seul leur disputât la victoire, lui porterent plusieurs coups qu'il para assez heureusement ; mais accablé par le nombre, Abdoulmélek fut enfin blessé : son sang qu'il voit couler,

loin de l'abbatre, lui donne une nouvelle ardeur; il ne ſonge qu'à ſe venger. Les yeux étincellans de fureur, il s'élance au milieu des rebelles, écarte ou renverſe tous ceux qui oſent l'approcher, & mêle ſon ſang avec celui des ennemis.

Dans cet inſtant, Abdoulrahman qui n'étoit pas éloigné du champ de bataille, averti du danger où étoit ſon parent, accourt pour le dégager. Sa préſence donna un nouveau courage à ſes troupes; elles chargerent avec tant de vigueur les rebelles, qu'à la fin ils furent enfoncés, & obligés de ſe refugier dans la ville. Les vainqueurs y entrerent avec eux; & dans leur premier fureur, ils maſſacrerent tout ce qui oſa leur réſiſter. Abdoulrahman fit enſuite des recherches

de tous les citoyens qui, les premiers, avoient excité la révolte; & ils payerent de leur tête, leur manque de fidelité à Abdoulrahman. Ce prince, après avoir montré qu'il sçavoit punir les coupables, voulut aussi apprendre à ses soldats qu'il sçavoit récompenser la valeur. Après avoir embrassé Abdoulmélek devant toute l'armée, & avoir fait l'éloge de son courage, il le revêtit de la charge de premier ministre.

Six années s'écoulerent sans qu'il y eût aucune révolte. Abdoulrahman se flattoit que la fin de son régne seroit moins agitée que le commencement, lorsque,
Hég. 161. l'année 777, Ben-Habib-el-Saklébi aborda d'Afrique en Espagne, pour remettre ce royaume sous le joug des Califes. Sélim, gouverneur de Barcelone, marcha

contre lui, & le ſurprit avant qu'il eût eu le tems de ſe fortifier. Abdoulrahman, dans le même tems, pour ôter à ce rebelle toute eſpérance de ſe ſauver, brûla la flotte qui l'avoit amené. Saklébi, au déſeſpoir, fut obligé de ſe refugier dans des montagnes où il ne put échapper au fer de ceux qui cherchoient à le faire périr. Sa tête fut portée à Abdoulrahman qui, en exécution de la promeſſe qu'il avoit faite, donna mille piéces d'or à celui qui la lui préſenta.

Ce prince irrité de ce que les Califes d'Orient lui ſuſcitoient tous les jours de nouveaux ennemis, réſolut d'aller porter la guerre dans la Syrie : l'ambition autant que la vengeance avoient part à ce deſſein. Outre qu'il regardoit ces princes, comme les

deſtructeurs de ſa maiſon, il eſpéroit ramener les partiſans des Ommiades qui, le voyant à la tête d'une armée redoutable, ne balanceroient pas à ſe déclarer en ſa faveur. Il ne déſeſpéroit pas de renverſer les Califes Abbaſſides du trône, pour s'y placer lui-même. Ce prince étoit occupé à faire conſtruire des vaiſſeaux, & à faire les autres préparatifs néceſſaires pour une expédition auſſi conſidérable, lorſque de nouvelles révoltes le forcerent à abandonner cette entrepriſe, & délivrerent les Califes d'un ennemi dangereux.

Un certain Huſſein ſurprit la ville de Sarragoſſe. Abdoulrahman marcha en perſonne contre le rebelle, & battit la ville avec trente-ſix béliers; elle fut emportée d'aſſaut, & Huſſein expia

dans des tourmens horribles le crime de ſa rebellion.

Mais bientôt Abdoulrahman eut ſur les bras un ennemi plus dangereux : il ſe nommoit Aboul-Iſſoud-el-Fahri, & étoit fils d'Iouſef-el-Fahri, ce vice-roi de l'Eſpagne, qu'Abdoulrahman avoit fait périr au commencement de ſon régne. Aboul-Iſſoud n'étoit échappé à la vengeance de ce prince, qu'en contrefaiſant l'aveugle. Abdoulrahman croyant n'avoir rien à redouter d'un homme privé de la lumiere, s'étoit contenté de le laiſſer en priſon. Il y languiſſoit, depuis vingt-ſix ans, & ſoupiroit après la liberté, pour pouvoir venger la mort d'un pere & d'un frere. Ses gardes touchés de ſon ſort, & perſuadés par une longue expérience, qu'il étoit véritablement aveugle, commen-

cerent à ſe relâcher de leur ſévérité, & lui permirent de ſe promener aux environs de la priſon, avec un de ſes eſclaves, qui lui ſervoit de guide. Il s'échappa un jour, traverſa le Tage à la nage, avant qu'on eût pu l'atteindre, & ſe jetta dans Tolede. Les habitans embraſſerent ſon parti, & les anciens amis de ſon pere vinrent l'y joindre. Aboul-Iſſoud commença à ravager le pays; mais bientôt il ſe vit pourſuivi par Abdoulrahman qui le mit en fuite, après lui avoir tué quatre mille hommes. Cette premiere diſgrace ne rebuta pas Aboul-Iſſoud : il raſſembla ſes troupes diſperſées, en leva de nouvelles, & vint préſenter la bataille à ſon ennemi ; la fortune ne lui fut pas plus favorable cette ſeconde fois, que la premiere. Son

armée fut taillée en piéces, & il échappa à peine au fer du vainqueur. Il ſe cacha dans un village, aux environs de Tolede, où il mourut de chagrin. Caſim, ſon autre frere, ſe mit à la tête des rebelles, & tâcha de ranimer ſon parti ; mais il périt dans un combat, l'année 786. Hég. 170.

Abdoulrahman commença, la même année, à bâtir la fameuſe moſquée de Cordoue, ſur le modele de celle de Damas. La multitude & la variété des colomnes qui ſoutiennent ce temple, le goût de l'architecture qui y régne, étonnent encore aujourd'hui ceux qui la voient. La mort le ſurprit, au milieu de ces occupations, & le priva de la conſolation de finir ce ſuperbe édifice, qui ne fut achevé que ſous le régne de ſon fils. Abdoulrah-

man mourut âgé de cinquante-neuf ans quatre mois quatorze jours, l'année 171 de l'hégire, & de J. C. 787, après un régne de trente-trois ans. L'on peut dire, que s'il dut quelque chose à la fortune qui lui fraya le chemin du trône, son habileté & sa prudence dans le gouvernement, sa capacité dans la conduite des armées, & sa promptitude à dissiper les révoltes, l'y maintinrent, malgré les efforts redoublés des Califes d'Orient, qui vouloient l'en précipiter. Il étoit adroit à toute sorte d'exercices, sur-tout à ceux qui concernent le maniement des armes : il étoit aussi intrépide dans le danger, infatigable au travail ; faisoit tout par lui-même, & ne confioit à personne l'exécution des projets qu'il avoit formés. Il joignoit

à toutes ces qualités une éloquence douce & insinuante, à laquelle personne ne pouvoit résister. Les sciences fleurirent sous son régne. Ce prince les cultivoit lui-même ; les poësies, qui nous restent de lui, prouvent la délicatesse de son goût. Il laissa onze fils, & neuf filles.

Abdoulrahman avoit établi trop solidement son autorité en Espagne, pour ne la point transmettre paisiblement à ses descendans. Haccham son fils, fut reconnu & J.C.788. Hég.172. proclamé souverain par tous les ordres de l'Etat. Son pere, qui avoit découvert dans ce jeune prince le germe de toutes les vertus qui font les grands rois, l'avoit désigné pour son successeur. Cette préférence sur Abdoullah & Seuléïman, ses freres aînés, avoit allumé dans leur ame la

jaloufie la plus violente ; mais comme ils n'étoient pas en état de la faire éclater, ils diffimulerent & prirent le parti de la foumiffion, bien réfolus de faire valoir un jour leurs prétentions.
J.C. 789. Hég. 173. Un nommé Saïd-Huffein s'étant révolté à Tortofe, ils crurent avoir trouvé un inftant favorable pour fe déclarer. Seuléïman étoit pour lors à Tolede, dont fon pere, avant fa mort, lui avoit confié le gouvernement. Abdoullah étoit à Cordoue, auprès du roi fon frere, qui, par les honneurs & les diftinctions dont il l'accabloit, tâchoit de le confoler de la perte d'une couronne; mais rien ne pouvoit fatisfaire l'ambition d'Abdoullah, que le trône même. Il s'échappa de Cordoue, & alla joindre fon frere à Tolede. En vain Haccham, pour

se détacher du parti de Seuléïman, lui envoya un de ses confidens; prieres, menaces, promesses, tout fut inutile.

Haccham vit bien que la force seule réduiroit des rebelles qu'il n'avoit pu ramener par la douceur. Il se mit à la tête de son armée, & vint assiéger Tolede. Seuléïman, après avoir confié la défense de la place à son fils & à son frere, sortit de Tolede, & alla se présenter devant Cordoue. Par cette division, il se flattoit d'obliger Haccham à venir au secours de Cordoue; mais ce prince, qui étoit sûr de la fidelité des habitans, se contenta d'envoyer Abdoulmélek, un de ses généraux, & avec le reste il continua le siége. Abdoulmélek se mit à la poursuite de Seuléïman, & cherchoit à le combattre:

celui-ci dont les forces étoient inférieures, évita ſa rencontre, & ſe jetta ſur Mérida ; mais Abdoulmélek étant accouru au ſecours de cette place, il fut obligé de fuir une ſeconde fois devant lui, & de ſe retirer à Tadmin, ſans avoir rien entrepris.

Cependant Tolede réſiſtoit à tous les efforts d'Haccham ; & ce prince, malgré toute ſon habileté & l'ardeur de ſes troupes, n'avoit pu s'en emparer. Déſeſpérant de reduire cette place, il leva le ſiége & retourna à Cordoue : il voulut eſſayer de nouveau, ſi la voie de la négociation lui ſeroit plus heureuſe que celle des armes. Les propoſitions qu'il fit faire à Abdoullah, étoient ſi avantageuſes, que ce prince les
J.C.790. accepta, & fit la paix avec ſon
Hég.174. frere.

Haccham pour lors tourna toutes ſes forces contre Seuléïman. Moairé, fils aîné du roi, eut la conduite de cette guerre. Ce jeune prince partit de Cordoue, & marcha du côté de Murcie, où étoit Seuléïman. Il l'attaqua, mit ſon armée en fuite & l'obligea de ſe refugier du côté de Valence. Seuléïman, après cette défaite, déſabuſé de l'idée trompeuſe de détrôner ſon frere, eut recours à la ſoumiſſion. Il fut obligé de renoncer à tous les droits qu'il avoit au trône, & à s'embarquer pour l'Afrique, moyennant la ſomme de ſoixante mille piéces d'or, qu'Haccham lui fit compter.

Haccham délivré d'un concurrent auſſi dangereux, ſongea à faire repentir Saïd-Huſſein de la révolte qu'il avoit excitée. Mouſa, général de ſes armées, attaqua ce

rebelle ; & après avoir remporté ſur lui une victoire complette, il le força à prendre la fuite. Enflé de ce ſuccès, il avançoit dans le pays ſans aucune précaution, croyant n'avoir plus rien à redouter des ſéditieux ; mais il devint bientôt la victime de ſa trop grande confiance : il donna imprudemment dans une embuſcade que lui tendit Motta Haſſan, autre chef des rebelles, où ce général perdit la vie.

Tandis qu'Haccham étoit occupé à étouffer ces premieres étincelles de révolte, il s'en élevoit une plus dangereuſe à Barcelone. Matrouh-ben-Seuléïman en étoit l'auteur. Le mécontentement des peuples, l'amour de la nouveauté, & l'eſpoir du butin lui attirerent une foule de partiſans. Ce rebelle ſe voyant

voyant à la tête d'une troupe redoutable, s'empara de Saragoſſe, d'Hueſca & de tous les environs. Haccham envoya auſſi-tôt Abou-Oſman, avec un corps d'armée. Ce général vint mettre le ſiége devant Saragoſſe; mais n'ayant pu s'en emparer, il campa proche le fort de Torſone, qui eſt tout proche de Saragoſſe; & de-là il tenoit, pour ainſi dire, cette ville bloquée, & empêchoit tous les convois d'y entrer. Matrouh étant ſorti imprudemment de Saragoſſe, pour prendre le divertiſſement de la chaſſe, Abou-Oſman réſolut de profiter de l'occaſion que lui préſentoit la fortune, pour terminer cette guerre tout d'un coup. Il ſe mit en embuſcade, & ſurprit ce chef des rebelles, qui, emporté par l'ardeur de la chaſſe, & pourſuivant une per-

drix ſur laquelle il l'avoit lâché un faucon, s'étoit ſéparé de ſa troupe. Matrouh environné de tous côtés, voulut en vain ſe défendre : il tomba percé de coups, & Abou-Oſman envoya ſa tête au roi. Ce général, après avoir auſſi heureuſement diſſipé cette révolte, tourna ſes armes contre les Chrétiens, ravagea leur pays, & retourna à Cor-
J.C.791. doue, chargé de butin. Haccham,
Hég.176. dans le même tems, avoit envoyé un autre corps de troupes dans la Galice, ſous la conduite d'Iouſouf-ben-Baht : les Chrétiens attaqués de tous côtés, s'enfuirent dans leurs montagnes, & laiſſerent impunément les Muſulmans s'enrichir de leurs dépouilles.

Ces petites excurſions n'étoient que le prélude d'une entrepriſe

plus grande qu'Haccham avoit formée depuis long-tems, & que les troubles, dont les premieres années de ſon régne avoient été agitées, l'avoient obligé de différer. Ce prince, après avoir diſſipé toutes les factions qui s'étoient élevées contre lui, & avoir rétabli la tranquillité dans l'intérieur du royaume, réſolut, pour la conſerver encore davantage, de porter ſes armes dans la Gaule Narbonnoiſe. Abdoulvahed partit de Cordoue, l'année 792, à la tête d'une des plus belles armées que les Arabes euſſent eue depuis long-tems. Ce général ſe préſenta devant Gironne qui fut emportée d'aſſaut. La garniſon fut paſſée au fil de l'épée; & les habitans furent expoſés à tous les déſordres qui ſont les ſuites ordinaires de la fureur & de

l'avidité du ſoldat. Abdoulvahed, après s'être emparé de Gironne, en fit raſer les fortifications : il marcha enſuite à Narbonne qui éprouva le même ſort. De-là ce général ſe répandit dans la Gaule Narbonnoiſe, où il mit tout à feu & à ſang, détruiſant les villes, brûlant les villages, maſſacrant les hommes en état de porter les armes, & n'épargnant que les vieillards, les femmes & les enfans qu'il reſervoit pour l'eſclavage. Après avoir commis mille déſordres, & après avoir laiſſé par-tout des traces affreuſes de ſa fureur, il retourna à Cordoue chargé de richeſſes ; elles étoient ſi immenſes, que la cinquième partie des dépouilles qu'il donna à Haccham, ſe montoit à quarante-cinq mille piéces d'or. Ce prince employa cette ſomme à

achever la grande mosquée de Cordoue, qu'Abdoulrahman son pere avoit commencée. La terreur de son nom étoit si grande, que les malheureux habitans de Narbonne, pour avoir la paix, se soumirent à transporter de leur ville à Cordoue les matériaux nécessaires pour la construction de ce vaste édifice. J.C. 791. Hég. 175.

L'année 794, Haccham fit de nouveau la guerre aux Chrétiens: Hég. 178. Abdoulkérim & Abdoulvahed entrerent par deux différens endroits dans la Galice. Ce dernier pénétra plus avant dans cette province, détruisit les églises, & brûla le palais même du roi Alfonse; mais s'étant égaré, à son retour, ses soldats furent réduits à la plus triste extrémité; & faute de vivres, ils se virent forcés de manger leurs chevaux. Pour com-

ble de malheur, les Galiciens profiterent du désordre où ils étoient, tomberent sur eux, & défirent aisement des gens épuisés de fatigue & d'inanition. Abdoulvahed eut peine à regagner Cordoue, avec la plus petite partie des troupes qu'il avoit menées avec lui. Malgré ce mauvais succès Haccham lui donna, l'année suivante, le commandement d'une nouvelle armée. Abdoulvahed rentra dans la Galice, bien résolu d'effacer la honte de sa premiere défaite. Alfonse instruit de sa marche, avoit imploré le secours des princes ses voisins, & avoit rassemblé un corps de troupes assez considérable. Malgré cela, ne se sentant pas assez fort, pour résister aux Arabes, il évitoit le combat, & se retiroit de devant Abdoulvahed. Celui-

ci brûlant d'en venir aux mains, pourſuivit les Chrétiens ſans relâche : il les joignit enfin, & ne tarda pas à les attaquer. Ces derniers combattirent d'abord avec aſſez de courage, & le ſuccès du combat reſta quelque tems incertain. Les Arabes, irrités d'une réſiſtance à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, fondirent avec tant d'impétuoſité ſur les Chrétiens, qu'ils ne purent réſiſter à ce choc, & qu'ils prirent la fuite. La joie de ce ſuccès fut troublée par la nouvelle que reçut Haccham de la défaite de ſes troupes dans les Aſturies. Les Chrétiens attaquerent les Arabes, proche la ville de Lédos, & remporterent une victoire complette.

L'inſtant parut favorable aux Berbers de Takerna, pour ſe ſoulever. Ils voyoient le roi oc-

cupé d'une guerre étrangere ; & ils s'imaginoient que, ſes troupes étant diſperſées, il ne ſeroit pas en état de les châtier. Ils ſe réunirent & commencerent à courir la campagne, ravageant & pillant tout ce qui ſe préſentoit devant eux. La nouvelle des déſordres qu'ils commettoient, étant parvenue à ce prince, il leva un nouveau corps d'armée, & en donna la conduite à Abdoulcade. Ce général attaqua les Berbers, & en fit un carnage ſi terrible, que la contrée de Takerna reſta déſerte, pendant l'eſpace de ſept années.

Quelque tems après, Haccham étant tombé malade, mourut à Cordoue, la nuit d'un jeudi de la lune de Séfer, l'an 180 de l'hégire, & de J. C. 796. Il étoit âgé de trente-neuf ans & quatre

mois, & avoit régné ſept ans, neuf mois & treize jours. L'on raconte que ce prince, quelques années avant ſa mort, avoit fait appeller un fameux aſtrologue, & lui avoit ordonné de ne lui rien cacher de ce qu'il avoit découvert de ſa deſtinée par le ſecours de ſon art. L'aſtrologue, qui n'ignoroit point combien il eſt dangereux de dire la vérité aux princes, ſur-tout dans une occaſion auſſi délicate, cherchoit par mille détours à éluder la queſtion qu'on lui faiſoit. Enfin le roi l'ayant menacé de le faire périr, s'il gardoit plus long-tems un ſilence qui l'offenſoit; il lui dit: « Prince, vous ſerez un des » rois les plus heureux qu'il y ait » ſur la terre: votre main terraſ» ſera vos ennemis; mais vous » n'occuperez pas le trône huit

» années entieres. » Le roi garda quelque tems un ſilence morne ; effrayé ſans doute par la prédiction de l'aſtrologue : bien loin cependant de maltraiter celui qui venoit de lui dire une vérité auſſi dure, il le récompenſa magnifiquement. Depuis cet inſtant, ce prince s'appliqua encore davantage à cultiver les vertus qui font les grands rois. Il rendoit lui-même la juſtice à ſes ſujets, protégeoit l'innocence opprimée, & ſecouroit l'indigence. Ce prince étoit ſage dans ſes deſſeins ; auſſi n'en formoit-il preſque aucun qui ne lui réuſsît, parce qu'il prévoyoit les événemens, & ſçavoit, pour ainſi dire, les diſpoſer en ſa faveur. Il aimoit la guerre ; mais ſa valeur étoit tempérée par ſa prudence : l'on peut dire que l'architecture fit toutes ſes déli-

ces. Il acheva la grande mosquée qu'Abdoulrahman son pere avoit commencé à bâtir. Cette superbe mosquée l'emportoit par sa grandeur sur toutes celles de l'Orient. Elle étoit longue de six cens pieds, & large de deux cens cinquante, tellement qu'on comptoit vingt-neuf nefs dans sa longueur, & dix-neuf dans sa largeur. Ces neuf nefs étoient soutenues par mille quatre-vingt-treize colomnes de marbre. On entroit dans ce temple par vingt-quatre portes revêtues de bronze, d'un travail admirable. La porte principale étoit revêtue de lames d'or. L'on voyoit au dessus du dôme le plus élevé trois boules d'or surmontées d'une grenade & d'une fleur de lys de la même matiere. Quatre mille sept cens lampes éclairoient toutes les nuits cette mos-

quée, & consommoient, par année, près de vingt mille livres d'huile; il falloit aussi, chaque année, soixante livres de bois d'aloës, & soixante livres d'ambre gris, pour les parfums.

Haccham décora aussi la ville de Cordoue d'un pont composé de vingt-sept arches qui subsistent encore aujourd'hui, ainsi que la grande mosquée: lui-même dressa le plan de ce pont, & le fit exécuter sous ses yeux. Ce prince étoit particuliérement chéri des gens de guerre; il est vrai qu'il les combloit de ses faveurs. Il continuoit aux enfans la paye de leurs peres morts dans les combats, ou autrement, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de porter les armes. Les Musulmans triompherent sous Haccham, & les Chrétiens furent souvent réduits à la

derniere extrémité. L'on raconte que, durant le régne de ce prince, un homme riche légua par ſon teſtament une ſomme conſidérable, pour racheter les Muſulmans qui ſeroient eſclaves chez les Chrétiens. Le teſtament reſta ſans exécution, parce qu'il ne s'en trouva aucun dans le cas propoſé par le teſtateur. Ce prince laiſſa trois fils, & cinq filles.

Aboulaſſi-el-Hakkam ſon fils aîné, monta ſur le trône, le treize de la lune de Séfer, l'an de l'hégire 180, & de J. C. 796. Ce prince, à l'exemple de ſon pere & de ſon aïeul, ne ſongea à conſerver la couronne qu'ils lui avoient acquiſe, que par de nouvelles conquêtes ſur les Chrétiens. Abdoulkérim, l'un de ſes généraux, entra dans leur pays, & y porta par-tout la déſolation.

Les campagnes furent ravagées, les villages réduits en cendre, les hommes furent paſſés au fil de l'épée, & les femmes & les enfans réſervés à un eſclavage auſſi inſupportable que la mort même. Ce général, pour embarraſſer davantage les Chrétiens, & les empêcher de réunir leurs forces, avoit détaché une partie de ſon armée qui étoit entrée d'un autre côté, & qui y avoit également répandu la terreur & la conſternation. Les Chrétiens s'étant réunis, ſe mirent en devoir d'attaquer ce corps de troupes ſéparé, & de s'oppoſer à ſon retour. Ils ſe flattoient de les accabler aiſément par leur grand nombre, & de venger ſur eux une partie des maux que les Arabes leur avoient cauſés, avec d'autant plus de facilité, qu'Abdoulkérim étoit trop

éloigné, pour venir au ſecours des ſiens. Ce général, bientôt averti du danger où ſe trouvoit ce détachement, fait prendre les armes à ſes troupes les plus leſtes, &, par une marche forcée, vient fondre ſur les Chrétiens, avant qu'ils ayent exécuté leur deſſein. Ceux-ci étonnés de voir paroître tout-à-coup un ennemi qu'ils croyoient fort éloigné, s'imaginent avoir ſur les bras toute l'armée d'Abdoulkérim: la terreur s'empare de leurs eſprits, & ils cherchent à échapper au danger par une prompte fuite. Les deux corps de l'armée Arabe, après la retraite des Chrétiens, ſe réunirent; & Abdoulkérim rentra dans Cordoue, triomphant & chargé de dépouilles.

Deux révoltes qui s'éleverent l'année ſuivante, parmi les Ara- J.C. 797. Hég. 181.

bes, occuperent Hakkam, & délivrerent les Chrétiens de la terreur de ſes armes. Béloul, ſurnommé *Hadjadé*, s'empara de Saragoſſe. Abdoullah, parent du roi, & gouverneur de la place, penſa être ſurpris par ce rebelle; & il eut à peine le tems de ſe jetter dans Valence. La ville d'Hueſca tomba également au pouvoir de Béloul, qui ne trouvant perſonne qui oſât lui réſiſter, ſe mit à ravager la campagne. Tandis que l'Aragon étoit agité par ces troubles, il s'en éleva d'autres dans la Caſtille. Obéïdat, fils d'Amza, fit ſoulever les habitans de Tolede, & les engagea à ne plus reconnoître l'autorité d'Hakkam. Ce prince, qui reſſentoit vivement la perte d'une ville auſſi importante, envoya auſſi-tôt l'Alcaïd Amrouz, avec

un corps d'armée, de ce côté-là. Ce général mit le fiége devant Tolede, & fit des circonvallations fi exactes autour de la place, qu'il ne pouvoit y entrer, ni convois, ni fecours. Les Tolédains fouffrirent quelque tems toutes les extrémités de la famine, & réfifterent avec affez de courage à tous les efforts des affiégeans; mais les plus fages d'entr'eux réfolurent enfin de prévenir les fuites fâcheufes d'un affaut, par une prompte foumiffion. Obéïdat, l'auteur de la révolte leur fervit de victime pour appaifer la colere d'Hakkam : ils le maffacrerent & porterent fa tête à Amrouz qui l'envoya à Cordoue.

Mais bientôt Hakkam eut une guerre plus difficile à foutenir. Ce n'étoit plus quelque rebelle fans nom, qui bornât tous fes def-

ſeins à faire ſoulever quelque ville, ou à ravager la campagne ; ceux qui l'attaquerent, ne ſe propoſoient pas moins que de lui enlever la couronne, pour la mettre ſur leurs têtes : ils lui étoient unis par les liens du ſang, & ils avoient des prétentions ſur le trône, qu'ils vouloient ſoutenir les armes à la main, & que le ſuccès pouvoit juſtifier. Ces dangereux rivaux étoient ſes propres oncles, Abdoullah & Seuléïman, freres de ſon pere Haccham. Nous avons vu, ſous le régne de ce dernier prince, qu'après avoir fait d'inutiles efforts pour le détrôner, ils avoient été exilés en Afrique. A peine eurent-ils appris la mort d'Haccham, qu'ils ſongerent à exécuter leur deſſein. Ils quitterent l'Afrique & aborderent en Eſpagne. Ils étoient ſuivis d'une

ſoule d'Arabes qui abandonnoient volontiers les ſables brûlans de leurs déſerts, dans l'eſpérance de s'établir dans une région plus fortunée. Abdoullah, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans Valence, s'en empara. Seuléïman, de ſon côté, après avoir ranimé ſes partiſans, vint joindre Abdoullah : les deux freres s'étant réunis, commencerent les hoſtilités en ravageant les campagnes & en portant par-tout le fer & le feu.

Hakkam, à la nouvelle de ces déſordres, ſe mit à la tête de ſon armée, pour châtier les rebelles. Seuléïman & Abdoullah réuniſſent leurs troupes diſperſées, marchent droit à Hakkam, & lui préſentent la bataille. Le combat fut long & ſanglant ; & l'on ſe battit de part & d'autre, avec cette

fureur & cette animoſité qui ne ſe rencontrent, que dans une guerre civile. Le roi plein de courage, à la tête des principaux Arabes, ſe jette au milieu des plus épais bataillons des ennemis, & renverſe tout ce qui lui eſt oppoſé. Les ſoldats animés par ſon exemple, entrent dans ces bataillons déjà ébranlés, &, malgré toute leur réſiſtance, les forcent de chercher leur ſalut dans la fuite. Abdoullah & Seuléïman ſont entraînés eux-mêmes par les fuyards. Hakkam les pourſuivit vivement juſqu'à la nuit. Les rebelles ayant ramaſſé les débris de leur armée, & reçu du renfort, oſerent revenir à la charge le lendemain : ils furent défaits une ſeconde fois. Abdoullah eut le bonheur de ſe ſauver dans Valence; Seuléïman ſe retira dans des montagnes inac-

ceſſibles. Tant de mauvais ſuccès, loin de le décourager, ſembloient lui donner une nouvelle ardeur. Il ſe flattoit que la fortune, laſſe de le perſécuter, lui feroit enfin favorable : dans cette eſpérance, il raſſembla de nouvelles troupes, & marcha du côté d'Hueſca. Une troiſième défaite J.C.798 Hég.183.
l'obligea de prendre la fuite, & de ſe tenir caché dans ſa retraite. Il en ſortit, deux années après, à la tête de nouveaux ſoldats. Hakkam déſeſpéré de voir toujours ſe relever un ennemi qu'il croyoit avoir terraſſé, accourut pour le combattre. Seuléïman fut encore vaincu, & ſon armée taillée en piéces. Il cherchoit à ſe refugier dans Mérida, lorſqu'il fut reconnu par quelques ſoldats qui l'amenerent à Hakkam. Ce prince, pour ſe délivrer d'un ennemi

aussi dangereux, lui fit trancher la tête.

Abdoullah ayant appris la triste fin de son frere, commença à appréhender pour lui-même un sort
J.C.802. Még.186. pareil. Il mit bas les armes, & tâcha par sa soumission d'appaiser son neveu : il lui envoya même ses deux fils en ôtage. Hakkam les reçut avec bonté, & assigna un revenu considérable à Abdoullah. Pour se l'attacher encore davantage, & faire cesser l'inimitié qui régnoit entr'eux, ce prince fit épouser sa sœur au fils aîné d'Abdoullah.

A peine Hakkam étoit délivré de cette guerre civile, qu'il s'en éleva une autre, à laquelle les Chrétiens prirent part, & de laquelle ils auroient pu tirer de grands avantages, sans la vigilance de ce prince. Il avoit donné

le gouvernement de Tolede & de toute la Caſtille à Amrouz, un de ſes plus habiles généraux. Amrouz occupé à défendre la frontiere contre les incurſions des Francs, avoit confié la garde de Tolede à Ioufouf ſon fils, jeune homme plein de courage, mais fier & hautain, & qui n'avoit aucune expérience dans le gouvernement. Les habitans de Tolede avoient été, de tout tems, enclins à la révolte; & il y en avoit un grand nombre, qui n'avoit pas voulu reconnoître l'autorité d'Hakkam. Ils profiterent de l'abſence d'Amrouz, pour ſe ſoulever. Les plus mutins, à la faveur des intelligences qu'ils entretenoient avec les Chrétiens, les introduiſirent dans Tolede qui, par ce moyen, tomba au pouvoir des Francs. Ioufouf, leur

gouverneur, fut chargé de chaînes, & conduit à Sahrat-Kich, forteresse peu éloignée de cette ville. Amrouz, à la nouvelle de la prison de son fils, partit de Saragosse, défit les Francs qui étoient allés à sa rencontre, leur enleva Tolede, & délivra Iousouf de la prison où il languissoit.

Le mauvais succès de cette seconde révolte auroit dû faire avorter pour toujours, dans l'esprit de Tolédans, le dessein d'en exciter une troisieme; mais l'an-
Hég. 191. née huit cent six, c'est-à-dire, quatre ans après leur derniere révolte, ils chasserent leur gouverneur: l'oisiveté & les richesses, source de tous les maux qui désolent l'univers, furent la cause de cette nouvelle conspiration; ou plutôt le génie de ce peuple avide

avide de changement, & impatient de toute domination, le porta à ſecouer le joug.

Hakkam déterminé à différer ſa vengeance, pour la rendre plus ſûre, choiſit Amrouz pour en être le miniſtre. Ce commandant avoit ſçu ſe concilier l'affection du peuple de Tolede, &, en même tems, avoit toute la confiance du roi. Il lui donna le gouvernement de Tolede, & lui remit des lettres pour les principaux habitans de cette ville, par leſquelles ce prince leur diſoit qu'il vouloit bien rejetter la faute de leur derniere révolte ſur les hauteurs, & peut-être ſur les vexations de leur gouverneur; que par une marque particuliere de ſa bienveillance, il avoit choiſi Amrouz leur concitoyen, pour les commander; qu'il ne doutoit point

qu'à l'avenir, ils ne tâchassent par leur fidélité de lui faire oublier qu'ils en avoient manqué.

Les habitans Tolede donnerent dans le piége qu'on leur tendoit, & reçurent Amrouz, avec les démonstrations de la joie la plus vive. Ce gouverneur, pour mieux les tromper, feignit, peu de tems après, d'avoir reçu quelque mécontentement de la part du roi: il leur offrit d'y joindre leur ressentiment, & de devenir le complice de leur révolte. Sous le spécieux prétexte de fortifier leur ville, & de les mettre par-là à l'abri de la vengeance royale, il les engagea à bâtir une citadelle au milieu de la ville.

Les habitans crurent ne pouvoir mieux faire que de lui remettre l'exécution d'un dessein qu'il avoit proposé. La citadelle

fût conſtruite. Amrouz fit bâtir dans ſon enceinte un palais pour lui. Les ouvriers, gagnés par ſes largeſſes, & qui lui étoient entiérement dévoués, creuſerent, par ſon ordre, dans un endroit ſecret, une foſſe profonde. Après que tous ces ouvrages furent achevés, il fit ſçavoir au roi que l'inſtant étoit venu de punir des ſujets rebelles; que les Tolédans, loin de concevoir aucun ſoupçon, ſembloient ſe livrer eux-mêmes à la vengeance qu'on leur préparoit. Hakkam auſſi-tôt écrivit en ſecret à tous les gouverneurs des places frontieres de faire courir le bruit que les Chrétiens faiſoient un grand armement. Ce prince fit ſemblant d'être allarmé d'une nouvelle dont il étoit lui-même l'auteur. Il leva une armée : Abdoulrahman ſon fils aîné,

qui à peine entroit dans ſa quatorzieme année, en fut nommé général. L'armée du roi alla juſques ſur les frontieres : ſous le prétexte que les Chrétiens, à ſon approche, s'étoient diſperſés, elle reprit la route de Cordoue. Quand l'armée fut aux environs de Tolede, Amrouz déclara aux habitans, qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'aller rendre ſes hommages au jeune prince. Les habitans, pour faire honneur à leur gouverneur, voulurent l'accompagner. Abdoulrahman déjà capable de diſſimulation, malgré ſon extrême jeuneſſe, les reçut avec des careſſes d'autant plus flatteuſes, qu'elles étoient peu ſinceres. Les Tolédans charmés des diſtinctions, dont ce prince les avoit honorés, l'inviterent, par le conſeil d'Amrouz, à en-

trer dans leur ville. Il accepta leurs offres, & se rendit dans Tolede, suivi des principaux officiers de son armée, & de quelques compagnies de soldats. Il fut reçu par le gouverneur dans la citadelle qu'il avoit fait construire. Le lendemain, le jeune prince fit inviter les chefs du peuple & les principaux habitans à une fête magnifique qu'il vouloit leur donner. Ils ne manquerent pas de s'y rendre; mais à peine étoient-ils entrés, que des soldats apostés, après les avoir poignardés, les précipitoient dans la fosse qu'Amrouz avoit fait creuser à ce dessein. Cette cruelle exécution dura depuis le matin, jusques vers le milieu du jour. Les habitans inquiets de ne voir sortir aucun des convives, conçurent quelques soupçons qui

bientôt furent changés en certitude. La consternation succéda à l'excès de sécurité où ils avoient été jusqu'alors. Comme les chefs des rebelles, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la ville, avoient péri dans ce massacre, au nombre de cinq mille, les habitans n'eurent d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Ils implorerent la clémence du prince qui, content d'avoir fait mourir les principaux rebelles, voulut bien mettre des bornes à sa vengeance.

Le châtiment des habitans de Tolede ne fit aucune impression sur ceux de Cordoue, & ne les empêcha pas de se révolter peu de tems après. Des sujets audacieux oserent lever un œil téméraire sur ce qui se passoit dans l'intérieur du palais, & eurent

la hardieſſe de le déſapprouver. Ils ſe plaignirent qu'Hakkam paſſoit ſes jours dans une indigne oiſiveté, & que ſa table étoit ſervie avec autant de délicateſſe que de profuſion; qu'il conſumoit dans le luxe & la molleſſe tous les revenus de l'Etat. Ils lui firent ſur-tout un crime de boire de cette liqueur ſi ſévérement défendue par leur prophete. Ces diſcours qui n'étoient pas deſtitués de vérité, d'autres encore plus odieux, que l'on répandoit ſourdement, diſpoſerent les eſprits à la révolte. Le petit peuple, furieux de zèle, & d'autant plus jaloux de ſa religion, qu'il ne la connoît guère, ſe ſouleva, jetta des pierres contre le palais d'Hakkam, & auroit porté ſon inſolence plus loin, ſi la garde du prince ne l'eût forcé

de ſe retirer. Ceux qui étoient à la tête de cette émeute, & qui, ſans paroître eux-mêmes, faiſoient agir le peuple, voyant le mauvais ſuccès de leur entrepriſe, ſe rendirent ſecrétement chez Muhammed-ben-Caſens, oncle du roi, & lui offrirent de lui mettre la couronne ſur la tête. L'appas étoit dangereux; cependant la fidélité, qu'il avoit juré de garder à ſon neveu, l'emporta ſur l'ambition de régner. Sans laiſſer pénétrer ſa penſée aux conjurés, il leur demanda juſqu'au lendemain, pour prendre ſon parti ſur une affaire auſſi délicate. Dès qu'ils ſe furent retirés, il ſe déguiſa; & ainſi traveſti, il alla trouver Hakkam, & lui fit le plan de toute la conjuration.

L'on ne peut exprimer l'étonnement du roi à cette nouvelle,

Il commença par témoigner à ſon oncle, combien il étoit ſenſible à ſa fidélité, dont il lui donnoit des preuves dans une occaſion auſſi importante. Enſuite ils prirent enſemble les moyens de punir les rebelles. Il fut décidé que Muhammed feindroit de ſe rendre aux ſollicitations des conjurés ; que ſous le prétexte de ſçavoir s'il pouvoit ſe déclarer avec ſûreté, il les engageroit à nommer tous ceux qui entroient dans cette conſpiration. Qu'il feroit cacher dans l'appartement, où il les recevroit, un des miniſtres du roi qui écriroit tous les noms des conjurés. La choſe fut exécutée, comme ils l'avoient arrêté. Le lendemain, les conſpirateurs revinrent chez Muhammed : il ne ſe montra pas éloigné de conſentir à leur demande ; mais il vou-

lut auparavant ſçavoir les noms de tous ceux qui devoient appuyer cette révolte. Le lendemain, qui étoit un vendredi, fut fixé pour l'exécution de leur deſſein qui devoit éclater dans la grande moſquée de Cordoue. Dès qu'Hakkam eut la liſte de tous les conjurés, il envoya, dans la nuit même, des ſoldats ſe ſaiſir de leurs perſonnes. La plûpart étoient endormis, & ne firent aucune réſiſtance. Soixante & douze des principaux habitans de Cordoue furent étranglés par la main du bourreau ; juſte punition, pour avoir voulu ſe révolter contre leur ſouverain.

Jamais le régne d'aucun prince ne fut plus agité que celui d'Hakkam : à peine avoit-il rétabli la tranquillité d'un côté, qu'il s'élevoit des troubles d'un autre ;

ceux-mêmes qu'il avoit comblés de ſes bienfaits, ſe révolterent contre lui. Esfah, fils d'Abdoullah, qu'il avoit cru attirer dans ſon parti, en lui faiſant épouſer ſa ſœur, s'empara de Mérida: les habitans, de concert avec ce rebelle, chaſſerent leur gouverneur, & ne voulurent plus reconnoître l'autorité ſouveraine. Hakkam marcha auſſi-tôt contre les rebelles. Les habitans de Cordoue, qui n'avoient pu lui pardonner la mort de leurs principaux citoyens, profiterent de ſon abſence, pour ſe ſoulever. Ce prince, à cette nouvelle, leva le ſiége de Mérida, & fit tant de diligence, qu'il retourna en trois jours à Cordoue. Sa préſence conſterna les habitans qui n'eurent d'autre parti à prendre, que celui de la ſoumiſſion. Trois cens

des plus mutins payerent de leurs têtes les nouveaux troubles qu'ils venoient d'exciter.

Malgré cet exemple de févérité, les habitans de Mérida continuoient toujours dans leur révolte. Hakkam fit marcher des troupes de ce côté-là. La division se mit parmi les rebelles. Plusieurs même prirent la résolution de rentrer dans leur devoir. Esfah voyant la défection de son parti, prévint par une prompte soumission le châtiment qu'il méritoit.

Hég.192. L'année 807, les Chrétiens mirent le siége devant Tortose. Abdoulrahman, fils d'Hakkam, accourut au secours de la place, attaqua les Francs dans leurs lignes, &, après une victoire longtems disputée, les força à lever le siége.

Deux années après, les habitans de Mérida ſe révolterent de nouveau ; mais cette rebellion n'eut aucune ſuite, par la diligence d'Hakkam. Les Chrétiens profiterent des troubles qui régnoient parmi les Arabes, pour faire des incurſions ſur leurs terres. Ils ravagerent la campagne, brûlerent leurs moiſſons & firent eſclaves les femmes & les enfans. La nouvelle des déſordres, qu'ils commettoient, parvint à Hakkam. On lui rapporta ſur-tout, qu'une Muſulmane, tandis qu'on l'entraînoit en eſclavage, l'avoit appellé tout haut par ſon nom, & l'avoit ſommé, en qualité de roi, de venir défendre ſes ſujets. Ce prince réſolut, à ſon tour, de faire du pays des Chrétiens le théatre de la guerre. Il entra ſur leurs terres, l'année 811, leur enleva pluſieurs Hég. 196.

places, & porta la déſolation partout. Il n'oublia point la femme qui l'avoit appellé à ſon ſecours. Il fit faire des perquiſitions de l'endroit où elle étoit; & après l'avoir trouvée, il briſa ſes chaînes. Une famine affreuſe, qui ſurvint l'année ſuivante, ſuſpendit l'animoſité des deux nations, & les empêcha de continuer les hoſtilités.

Hakkam faiſoit des préparatifs pour attaquer les Chrétiens, lorſqu'une nouvelle révolte l'arrêta dans ſes Etats, & le força de tourner contre ſes propres ſujets les armes qu'il avoit deſtinées contre les ennemis de ſa religion. Les habitans de Cordoue déteſtoient plus que jamais ce prince. Ils lui reprochoient ſa vie molle & efféminée, & l'uſage qu'il faiſoit d'une liqueur proſcrite par l'Al-

coran. Leur haine étoit encore augmentée, depuis qu'il avoit fait périr les principaux habitans de cette ville rebelle. Ils ne gardoient plus de ménagement avec lui, & insultoient publiquement ses officiers. Hakkam dissimuloit ces excès, & différoit de se venger. Pour le faire plus sûrement, il commença par ajoûter de nouvelles fortifications à la citadelle dans laquelle étoit renfermé son palais. Il fit nettoyer & creuser les fossés qui étoient à l'entour. La garnison fut augmentée, & des sentinelles faisoient exactement la garde jour & nuit.

Quand ce prince se vit en état de n'avoir rien à redouter de la colere du peuple, il mit une nouvelle imposition sur les denrées qui entroient dans la ville. Les murmures commencerent avec

plus de violence. Le roi fit ſaiſir dix des plus mutins, & les fit pendre : le jour même de cette exécution, & dans le tems que les eſprits étoient le plus échauffés, un ſoldat de la garniſon étant allé chez un fourbiſſeur, pour faire raccommoder ſon ſabre, celui-ci en frappa le ſoldat ; ce dernier voyant couler ſon ſang, tire ſon poignard, & le plonge dans le ſein du fourbiſſeur. Ce fut le ſignal d'une révolte générale. Le peuple court aux armes, & ne reſpire que ſang & que vengeance : dans ſa premiere fureur, il repouſſe juſqu'à la ſortereſſe les ſoldats & les eſclaves d'Hakkam, qui avoient voulu diſſiper la multitude. Ce prince ſe fait armer & ramene ſes troupes au combat qui recommence avec plus d'acharnement. Dans le même inſ-

tant, il détache Abdoullah ſon parent, qui, à la tête de quelques cavaliers, s'ouvre un chemin juſques dans le fauxbourg, & jettant, de tous côtés, des matieres embraſées, y mettent le feu. Les habitans appercevant de loin la flamme qui dévoroit leurs maiſons, quittent le combat pour arrêter le progrès du feu. Hakkam profite du déſordre où ils ſont; les uns périſſent ſous les coups de ſes ſoldats, & les autres ſont faits priſonniers. Le feu & le maſſacre durerent pendant trois jours. Abdoulkérim, général des armées de ce prince, lui demanda grace pour les coupables: elle leur fut accordée, à condition que tous les habitans du fauxbourg, qui paſſoient pour être les plus mutins de toute la ville, ſortiroient de Cordoue, au bout de

trois jours. Le roi déclara que, ce terme expiré, il feroit étrangler tous ceux qui oseroient rester. Ces malheureux abandonnerent leurs maisons, traînant après eux leurs femmes & leurs enfans, & chargés de ce qu'ils avoient pu emporter de plus précieux. Hakkam, pour leur ôter l'espérence de rentrer jamais dans la ville, fit abbatre les restes du fauxbourg que la flamme avoit épargnés.

Tandis que les troupes de ce prince étoient aux mains avec le peuple, Nadar, cet infortuné général, qu'Abdoulrahman, premier Calife des Ommiades en Espagne, avoit fait mettre en prison, & qui y languissoit, oublié depuis ce tems-là, conjura, les larmes aux yeux, son géolier de lui rendre la liberté, pour pou-

voir voler au secours de son roi. Il l'assura qu'il reviendroit ensuite lui-même reprendre les fers qu'il lui auroit ôtés. Le géolier, touché du zèle qu'il faisoit paroître, ouvre les portes de la prison & lui donne des armes. Nadar aussitôt joint les troupes d'Hakkam, tue, renverse tout ce qui se présente devant lui, &, après avoir fait des prodiges de valeur, retourne de lui-même en prison. Il en sortit bientôt, par ordre d'Hakkam, qui récompensa son zèle, comme il le méritoit.

La vengeance éclatante, que ce prince venoit de tirer des habitans de Cordoue, fit trembler les rebelles : la crainte d'un pareil sort les contint tous dans leur devoir. Hakkam profita du calme qui régnoit dans ses Etats, pour porter la guerre au dehors. Ab-

doulkérim entra dans le pays des Chrétiens, s'empara de plusieurs places fortes qu'il détruisit, & porta par-tout la désolation. Alfonse, trop foible pour résister lui seul, implora le secours des princes voisins. Les Francs, après avoir réuni leurs forces, marcherent contre le général Musulman. Une riviere séparoit les deux armées : les Chrétiens, après l'avoir traversée, attaquerent les Arabes. Le combat fut sanglant; & on se battit, de part & d'autre, avec cette animosité qui se rencontre entre des troupes étrangeres qui veulent s'emparer d'un pays, & des habitans qui défendent leurs maisons, leurs femmes & leurs enfans. Les Chrétiens, malgré tous leurs efforts, furent obligés de prendre la fuite. Ils se rallierent cependant de l'au-

tre côté de la riviere, & fortifierent ſi bien leur camp, que les Arabes n'oſerent les attaquer. Ils reſterent en préſence l'un de l'autre treize jours, pendant leſquels il y eut pluſieurs eſcarmouches entre différens corps de troupes. Les pluies continuelles, qui ſurvinrent, enflerent tellement la riviere, qu'elle n'étoit plus guéable, & ôterent à Abdoulkérim l'eſpérance de rien entreprendre. La mort du roi, qui arriva durant ce tems-là, obligea ce général de retourner à Cordoue. Hakkam ceſſa de vivre le 4 de la lune de Zilhidjé, l'an de l'hégire 206, & de J. C. le 15 Mai 822. Il étoit âgé de cinquante-trois ans, & en avoit régné vingt-ſix.

C'étoit un prince ſage, habile, plein de valeur, prodigue dans ſes récompenſes, ſévere dans ſes

châtimens. Peut-être les fréquentes révolutions, qui agiterent ſon régne, avoient aigri ſon eſprit, & l'avoient forcé à une cruauté qui n'étoit pas dans ſon caractere. Il protégeoit & cultivoit les ſciences ; il aimoit paſſionnément la grandeur, & tout le faſte qui l'accompagne. Il fut le premier des princes Ommiades en Eſpagne, qui eût une garde à la porte de ſon palais, & qui achetât des eſclaves ; il en avoit juſqu'à cinq mille. Ses ennemis lui reprochent qu'il aimoit trop les plaiſirs, ſurtout ceux de la table, & qu'au ſcandale de tous les Muſulmans, il oſât boire une liqueur proſcrite par l'Alcoran. On l'accuſe auſſi d'une profonde diſſimulation, qualité indigne d'un grand roi. Il laiſſa dix-huit princes, & vingt & une princeſſes.

Abdoulrahman, ſurnommé *El-Mouzaffer*, ou *le Victorieux*, ſon fils aîné, lui ſuccéda : il étoit âgé de quarante & un ans, lorſqu'il fut reconnu par tous les ordres de l'Etat. Le bonheur accompagna ce prince, preſque en montant ſur le trône, & le délivra d'un concurrent dangereux. Abdoullah, ſon grand oncle, qui, ſous les deux régnes précédens, avoit fait d'inutiles tentatives pour s'emparer d'une couronne ſur laquelle il croyoit avoir des droits, renouvella ſes prétentions, & prit les armes. Il ſe vit bientôt pourſuivi par un ennemi ſupérieur, & forcé de s'enfermer dans Valence où il mourut, peu de jours après, accablé d'ennui, & conſumé par le chagrin de n'avoir pu monter ſur le trône.

L'année ſuivante, une famine J.C. 823. Hég. 207.

horrible affligea toute l'Espagne, & fit périr beaucoup du monde. Le bled étoit si rare, que la mesure se vendit jusqu'à trente piéces d'or. Ce fléau, qui avoit suspendu les projets d'Abdoulrahman, étant cessé, ce prince résolut de les mettre en exécution. Jaloux de la gloire de ses ancêtres, il voulut illustrer les commencemens de son régne par quelque conquête éclatante. Abdoulkérim, général de ses armées, mit le siége devant Barcelone, dont les Francs s'étoient emparé, à la faveur des troubles qui s'étoient élevés parmi les Arabes. Les Chrétiens, après s'être défendus vaillamment, voyant leurs murs écroulés, & les ennemis prêts à monter à l'assaut, se virent forcés d'abandonner Barcelone. Obéïd-Oullah, autre général

ral du roi, entra par un autre côté dans les terres des Chrétiens, s'empara de plusieurs places fortes, défit un corps de troupes, qui s'opposoit à sa retraite, & retourna à Cordoue, chargé de gloire & de butin.

Abdoulrahman se préparoit à ouvrir la campagne suivante par de nouvelles conquêtes, lorsqu'il en fut empêché par des troubles qui s'éleverent dans ses Etats. Les habitans de Mérida se révolterent, & massacrerent leur gouverneur. Le châtiment suivit de près la rebellion. Les troupes du Calife ravagerent par ses ordres les environs de Mérida; elles brûlerent les moissons, couperent les arbres fruitiers, arracherent les vignes, & firent prisonniers tous ceux qu'elles purent surprendre.

J.C. 823.
Hég. 213.

La conſternation devint générale dans Mérida, & força les habitans à mettre bas les armes. Abdoulrahman voulut bien leur pardonner leur révolte ; mais pour les mettre dans l'impuiſſance d'en exciter une nouvelle, il fit raſer les murailles de leur ville, & en fit tranſporter les pierres dans une riviere, aſſez éloignée de Mérida. Ce châtiment, tout juſte qu'il étoit, aigrit ſi fort l'eſprit des habitans, qu'ils reprirent les armes, l'année ſuivante ; tuerent le nouveau gouverneur qu'on leur avoit donné, & releverent à la hâte les murailles de leur ville. Abdoulrahman marcha en perſonne contre les rebelles, ſans pouvoir les ſoumettre. Il mit le ſiége une ſeconde
Hég. 217. fois devant Mérida, l'année 832. Les rebelles, après une réſiſtance

incroyable, voyant tous les dehors de la place emportés, leurs murs ruinés, & les ſoldats prêts à monter à l'aſſaut, allerent ſe jetter entre les bras des Chrétiens, pour ſe dérober à la colere d'Abdoulrahman. Mahmoud-Aboul-Djebbar, qui étoit à leur tête, s'échappa de Mérida, & ſe retira auprès du roi Alfonſe, qui lui donna un aſyle dans la Galice. Peu s'en fallut que le prince Chrétien ne devînt la victime de ſa trop grande facilité à recevoir un transfuge. Quelques années après, Mahmoud, par une ſeconde trahiſon, & dans la vue de ſe réconcilier avec Abdoulrahman, ſurprit la ville de Sainte-Chriſtine, dont on voit encore aujourd'hui les ruines à huit mille pas de Lugo; paſſa les habitans au fil de l'épée, & porta la déſolation dans les

terres des Chrétiens. Alfonse, justement indigné d'une si noire perfidie, marcha contre lui, avec des forces supérieures & lui livra bataille. Le succès ne fut pas favorable à Mahmoud, qui y perdit la vie avec la plûpart des siens; tant il est vrai que tôt ou tard les traîtres portent la peine que mérite leur trahison.

Ces troubles étoient à peine cessés, qu'il s'en éleva d'autres dans la Castille. Tolede, à l'exemple de Mérida, secoua le joug. Les rebelles mirent à leur tête un certain Haccham, homme fort accrédité parmi le peuple, & fort opulent. L'inconstance & la legéreté naturelle aux Arabes, lui attirerent une foule de partisans; ses richesses servirent à débaucher plusieurs tribus de Berbers qui pour de l'argent trahirent la

fidélité qu'ils devoient à leur ſouverain. Le ſuccès ſembla juſtifier l'audace d'Haccham, & il remporta deux victoires ſur les troupes d'Abdoulrahman.

Ce prince fit de nouveaux efforts, pour réduire ce rebelle : il leva une armée, dont il donna le commandement à Ummié ſon fils. Ce général ravagea le territoire de Tolede, mit tout à feu & à ſang, & parut enſuite à la vue de cette ville. Quelques jours après, il ſe retira avec toute la diligence & les précautions apparentes d'un homme qui craint d'être attaqué & qui fuit le combat. Les rebelles ſéduits par cette retraite, qu'ils prenoient pour une fuite véritable, ſortirent en tumulte de leur ville, pour avoir part à la défaite d'un ennemi qu'ils croyoient trouver en déſor- J.C. 834. Hég. 219.

dre, & épouvanté. Ummié les ayant attirés assez loin de la ville, fit volte-face, &, à la tête de ses plus braves soldats, tomba sur ceux qui croyoient marcher à une victoire assurée. Les rebelles étonnés combattirent foiblement, & songerent à regagner les murailles de Tolede. La plûpart furent taillés en piéces, & un petit nombre eut le bonheur de rentrer dans la ville.

Les habitans de Tolede, malgré cette défaite, persisterent dans leur rebellion. Ils virent même, l'année suivante, une armée au pied de leurs murailles, sans qu'ils songeassent à rentrer
J.C.835. Hég.220. dans leur devoir. Abdoulrahman, après un siége long & meurtrier, fut obligé de se retirer. Enfin l'an-
Hég.222. née 836, Vélid, général de ce prince, s'empara de cette place.

Abdoulrahman, pour contenir les habitans, fit conſtruire une nouvelle citadelle, qui dominoit toute la ville, & dans laquelle il mit une garniſon nombreuſe.

Abdoulrahman, après avoir remis le calme dans l'intérieur de ſon royaume, ſongea à porter la guerre au dehors. Ce prince habile, ſous le prétexte de faire la guerre aux Chrétiens, faiſoit prendre les armes à tous ceux qui auroient pu exciter de nouveaux troubles, & les éloignoit du centre de ſes Etats. Une guerre étrangere pouvoit occuper l'eſprit des peuples, & détourner en même tems quelque nouvelle révolte. Obéïdoullah, ſon parent & général de ſes armées, pénétra dans la Galice, l'année 838, & Hég. 224. après avoir ravagé cette province, retourna à Cordoue.

L'on vit arriver dans cette capitale, la même année, un ambaſſadeur de Théophile, empereur de Conſtantinople. Ce prince, preſſé par les armes (*a*) de Motaſſembillah, huitième Calife de la dynaſtie des Abbaſſides, avoit deſſein de lui ſuſciter, dans la perſonne d'Abdoulrahman, un ennemi dangereux. L'empereur Grec n'ignoroit point toute l'animoſité & toute la haine qui régnoient entre les Abbaſſides de Bagdad & les Ommiades d'Eſpagne, & il con-

(*a*) L'empereur Théophile prit ſur les Arabes la ville de Rabatrah; de-là il ravagea tous les pays des environs. Motaſſembillah, fils d'Aran-el-Réchid, & huitième Calife de la dynaſtie des Abbaſſides, marcha contre l'empereur, lui enleva un grand nombre de villes, & en particulier celle de Mopſueſte en Cilicie. Il y eut une bataille entre ces deux monarques; les Grecs furent défaits & perdirent trente mille hommes, l'année 223 de l'hégire, & de J. C. 837.

noiſſoit l'envie que ces derniers avoient de ſe venger des meurtriers de leur maiſon. Pour engager Abdoulrahman à paſſer en Orient, il lui offrit, par ſon ambaſſadeur, de mettre ſur pied toutes les forces de l'empire Grec, pour l'aider à remonter ſur un trône occupé jadis par ſes ancêtres, & uſurpé depuis par les Abbaſſides.

Abdoulrahman retenu en Eſpagne par les guerres continuelles qu'il avoit à ſoutenir contre les Chrétiens, & craignant, que dans ſon abſence, il ne s'élevât des troubles qui lui fiſſent perdre cette couronne, remit à des tems plus tranquilles l'exécution du projet que lui propoſoit l'empereur Grec. Cependant, pour entretenir ce prince dans les diſpoſitions favorables où il étoit, il

conclut avec lui une ligue offenſive contre les Abbaſſides. Il fit partir en même tems pour Conſtantinople Iaiah-el-Gazal, poëte fameux & philoſophe éclairé, & qui rempliſſoit une des premieres charges de l'Etat.

J.C.844. Hég.230. Tandis que les Chrétiens & les Muſulmans ſe diſputoient la poſſeſſion de l'Eſpagne, les Normands penſerent s'en emparer. Ces peuples Barbares, ſortis du fond de la Norwége, parurent d'abord ſur les côtes de la Friſe. Ils pénétrerent enſuite par la Seine, juſques dans le centre de la France, & y laiſſerent par-tout des traces affreuſes de leur crüauté. Ils ſe fixerent enfin dans la Neuſtrie, à laquelle ils donnerent leur nom. De-là ils envoyerent des flottes qui inonderent l'Eſpagne. Comme ils étoient payens de religion,

leur inimitié s'étendoit fur les Chrétiens comme fur les Mufulmans ; & ils étoient également odieux aux deux nations, par leurs brigandages & leur cruauté. Ils aborderent dans la Galice, & ravagerent cette province. De-là ils fe repandirent dans le Portugal. La ville de Lifbonne, qui appartenoit aux Arabes, fut faccagée par ces Barbares. Cadix, Sidonia éprouverent le même fort. Les Arabes voulurent en vain s'oppofer à ce torrent. Ils perdirent trois batailles.

Les Normands affiégerent Séville, l'année fuivante. Les habitans abandonnerent la ville & fe refugierent à Carmone, & dans les places voifines. Les Arabes découragés par leur défaite, n'oferent s'oppofer aux entreprifes des Normands ; mais ayant J.C. 845. Hég. 231.

reçu un renfort considérable, ils résolurent de les attaquer : ils se mirent en embuscade sur le chemin de Séville. Les Normands sortirent à leur ordinaire, à la pointe du jour, pour piller les villages des environs. Les Arabes tomberent sur eux, & mirent aisément en fuite un ennemi qui marchoit en désordre & sans aucune défiance. La prise de Séville fut le fruit de cette victoire. D'autres corps de Normands, qui étoient du côté d'Alicante & de Cordoue, ayant appris la défaite de leurs compagnons, les rejoignirent. Abdoulrahman voulut en vain s'opposer à leur retour : ils s'embarquerent enrichis des dépouilles de l'Espagne, & traînant après eux un nombre infini d'esclaves des deux sexes. Les Arabes les attaquerent cependant, quand ils

rentrerent dans leurs vaiſſeaux, & leur en brûlerent quatre; foible vengeance pour tous les maux qu'ils avoient cauſés à l'Eſpagne. Ces Barbares ayant appris que le Calife faiſoit équiper une flotte contre eux, quitterent les côtes de l'Eſpagne, & retournerent en Neuſtrie.

L'incurſion des Normands avoit ſuſpendu la guerre entre les Chrétiens & les Muſulmans. Elle recommença avec plus de fureur, dès qu'ils furent partis. La ville de Léon fut priſe & ſaccagée par les Maures, l'année 845. Après Hég. 231.
avoir enlevé tout ce qu'il y avoit de plus précieux, ils y mirent le feu : la flamme ſe répandant de tous côtés, eut bien vîte embraſé toutes les maiſons; mais les murailles de la ville & celles de la fortereſſe étoient ſi épaiſſes,

qu'elles résisterent à toute l'activité du feu, & ne furent pas endommagées. Il y eut cette même année une secheresse affreuse par toute l'Espagne ; la famine suivit de près la secheresse & fit périr bien du monde.

Le roi Ramire, qui avoit succédé à Alfonse *le Chaste*, entra
J.C. 846. Hég. 232. l'année suivante le premier en campagne, contre les Arabes, & fit une irruption dans la province de Ridja. Abdoulrahman honteux d'avoir été prévenu par les Chrétiens, se mit à la tête de ses troupes, & ne tarda pas à rencontrer les ennemis. L'une & l'autre armée se trouva en présence, proche d'Alvéda, place forte dans ce tems-là, & qui à présent est ruinée. Le combat fut sanglant, & on se battit de part & d'autre, avec cette animosité qui se fait re-

marquer entre des nations ennemies, & de différente religion. L'armée d'Abdoulrahman, composée de soldats vétérans, ou qui étoient faits au maniment des armes, avoit de l'avantage sur les troupes Chrétiennes, qui la plûpart étoient levées nouvellement, & combattoient pour la premiere fois. L'habileté des généraux Européens, qui se trouverent par-tout, & qui rallierent plusieurs fois les différens corps de leur armée, joint à la nuit qui survint, déroberent la victoire aux Arabes. Le roi Ramire, voyant son armée diminuée, profita des ténebres, pour aller camper sur une colline, aux environs. Le champ de bataille qu'il laissa aux Arabes, leur apprit qu'ils étoient victorieux; mais la joie que leur donna ce succès,

ne fut pas de longue durée. Les Chrétiens, qui ne pouvoient faire leur retraite devant une armée ſupérieure, ſans être accablés, & qui cependant, faute de vivres, étoient reduits à mourir de faim, s'ils s'obſtinoient à reſter plus long-tems, ne prirent d'autre conſeil, que celui de leur déſeſpoir. Déterminés à vaincre ou périr, ils marcherent à la pointe du jour, contre les Arabes. Ces derniers, étonnés de ſe voir attaqués par ceux qu'ils croyoient avoir vaincus la veille, combattent foiblement. La frayeur ſuccede à la ſurpriſe; tous ſe débandent & prennent honteuſement la fuite. Plus de ſoixante mille hommes, ſi l'on doit s'en rapporter aux hiſtoriens Eſpagnols, périrent dans cette bataille. La priſe d'Alvéda & de

Calahorra fut le fruit de cette victoire.

Les Arabes, découragés par cette défaite, laisserent quelque tems les Chrétiens en repos. L'année 849 fut fatale à l'Espagne, par des pluies continuelles qui l'inonderent. Le pont d'Huesca fut emporté par la rapidité des eaux. Le Guadalquivir se déborda & submergea seize villages. Le Tage sortit de son lit, & engloutit dix-huit villages. Ses eaux enflerent tellement, que ce fleuve avoit alors dix lieues de largeur. Hég. 235.

La guerre recommença avec plus de fureur entre les deux nations, l'année 851. Il y eut une bataille sanglante, & la victoire demeura aux Arabes. Ce furent les derniers exploits d'Abdoulrahman-el-Mouzaffer. Il mourut l'année suivante, la nuit du jeudi, le Hég. 237.

troiſième jour de la lune deRebiul-ewel, l'année de l'hégire 238, & de J. C. 852. Il étoit âgé de ſoixante-deux ans, & en avoit paſſé trente & un ſur le trône. Prince ſage, habile, auſſi grand politique que grand capitaine, il fit régner avec lui l'abondance & les richeſſes; & les peuples auroient été heureux ſous ſon gouvernement, ſi l'eſprit de révolte n'avoit pas altéré leur bonheur. Ce prince aimoit les ſciences: il étoit ſur-tout fort adonné à la philoſophie & à la poëſie. Les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires de l'Etat, il les conſacroit à des entretiens avec des philoſophes & avec des poëtes, & ſe délaſſoit, dans leur compagnie, des ſoins & des embarras du gouvernement. La muſique faiſoit également ſes délices,

& il attira dans ses Etats Ali-Zériab (*a*), musicien fameux qui

(*a*) Un des plus grands musiciens de son siécle, & encore plus illustre pour avoir été le maître d'Ishac Moussoli qui passe, parmi les Musulmans, pour le plus grand musicien qui ait paru en Orient. L'on raconte qu'Aroun-Erréchid, cinquième Calife des Abbassides, s'étant brouillé avec une de ses maîtresses, nommée *Mériah*, qu'il aimoit à la fureur, en conçut un chagrin violent. Djafer-Berméki, son ministre & son favori, s'en étant apperçu, ordonna à Ahmed-ben-Anaf, poëte fameux de ce tems là, de composer quelques vers qui fissent allusion au démêlé de ce prince avec sa maîtresse. Il pria en même tems Ishak Moussoli de les mettre en musique. Il fit ensuite chanter ces vers par Ishak, devant le Calife. Les vers étoient si touchans, & la douceur de la voix d'Ishak attendrit tellement le Calife, que ce prince courut chez Mériah, pour se réconcilier avec elle. Celle-ci étonnée d'un changement si subit, en demanda la cause au Calife qui la lui apprit. Elle voulut témoigner sa reconnoissance à ceux qui lui avoient rendu un service aussi grand, & leur envoya à chacun dix mille dragmes d'or. Le Calife voulut se montrer plus généreux que sa maîtresse, & leur fit donner à chacun

demeuroit dans l'Irac Babylonnienne, & le combla de richeſſes & d'honneurs. Ali-Zériab ſe fixa à Cordoue, & forma pluſieurs éléves qui égalerent les plus grands muſiciens de l'Orient. Abdoul-rahman n'avoit pas un moindre goût pour l'architecture. Cordoue, ſous ſon régne, fut décorée d'une nouvelle moſquée. Il fit auſſi élever un aqueduc avec des canaux de plomb, qui pourvurent cette capitale d'eau douce, avec une telleabondance, que la fortereſſe & toutes les moſquées avoient leur fontaine particuliere; les murailles de Séville, qui avoient été détruites par les Normands, furent rélevées par les ſoins de ce prince. Le peuple de

vingt mille dragmes d'or; ce qui fait la ſomme d'environ deux cent quarante mille livres de notre monnoie.

cette ville fit mettre une inſcription ſur les murs, pour conſerver à la poſtérité ſa reconnoiſſance, & le nom de celui qui en étoit l'objet.

Abdoulrahman laiſſa de ſes différentes femmes, ou concubines, quarante-cinq fils, & quarante & une filles. Ce prince étoit fort voluptueux, & avoit un grand nombre d'eſclaves dans ſon ſerrail. Parmi ces rares beautés, il y en àvoit une qui avoit captivé ſon cœur, avec plus d'empire que les autres. Un jour que ce prince s'étoit emporté contre elle avec beaucoup de violence, elle ſe retira dans ſon appartement, bien reſolue de ne plus revoir celui qui l'avoit offenſée ſi cruellement : pluſieurs jours s'étant écoulés, ſans qu'elle eût voulu ſe réconcilier avec le Calife, la

paſſion de ce prince en devint plus violente : il lui envoya le chef de ſes eunuques noirs, pour tâcher l'appaiſer ; mais la fiere eſclave reçut avec mépris l'eunuque, & jura que la crainte de la mort même ne l'obligeroit point à recevoir le Calife. Le premier eunuque, homme ſévere, qui gouvernoit avec un empire abſolu le ſerrail de ſon maître, & qui étoit accoutumé de voir trembler devant lui les femmes, fut irrité de la réſiſtance de celle-ci. Il repréſenta au Calife la déſobéiſſance de l'eſclave, comme un attentat inouï qui mettroit le trouble dans le ſerrail, & lui fit entendre que la voie des remontrances ayant été inutile, il falloit employer celle des châtimens. La tendreſſe du Calife fut alarmée d'une pareille propoſition : il ne

voulut point consentir que l'objet de son amour fût exposé à un traitement indigne : il ordonna à l'eunuque de prendre dans le trésor une somme d'argent assez considérable, pour élever comme une espèce de muraille devant la porte de l'appartement de la favorite. L'eunuque, après avoir exécuté les ordres de son maître, conjura de nouveau la belle esclave de se rendre à l'invitation d'un prince qui l'adoroit, & qui étoit assez généreux pour lui faire présent d'une somme aussi considérable que celle qui étoit devant sa porte. L'intérêt triompha de celle qui avoit été insensible aux prieres & aux menaces, & elle consentit enfin à revoir le Calife.

Abdoulrahman-el-Mouzaffer eut pour successeur Mohammed, surnommé l'*Emir*, son fils aîné,

qui fut reconnu & proclamé un jeudi, troisième jour de la lune de Rebiul-ewel, l'année de l'hégire 238, & de J. C. 852. Les révoltes fréquentes, qui avoient agité les régnes de son aïeul & de son pere, troublerent également la tranquilité du sien. Elles étoient occasionnées par l'ambition des gouverneurs de province, qui, ennuyés de n'avoir qu'une autorité empruntée, vouloient se rendre indépendans. Sous le spécieux prétexte du bien public, ils trompoient les peuples, les armoient contre leur souverain, & ne songeoient qu'à leur propre élévation, à la faveur des troubles qu'ils excitoient. Les Chrétiens profiterent des divisions qui régnoient parmi les Arabes, & firent plusieurs conquêtes importantes sous le régne de

de ce prince, quoiqu'il ne manquât, ni de capacité dans la conduite des armées, ni d'habileté dans le gouvernement.

Moufa fut le premier qui fe révolta : il étoit Goth d'origine; mais dans la vue de parvenir aux honneurs, il avoit embraffé le Mahométifme. C'étoit un homme hardi, entreprenant, & prévenu de cette indifférence fi rare pour la vie & pour la mort, qui eft l'ame de tous les grands deffeins. Une valeur peu commune l'éleva bientôt aux premiers grades militaires; & fon ambition lui fit tenter de franchir l'intervalle immenfe, qui fe trouve entre le trône & la condition de fujet. Ce rebelle s'empara de Saragoffe, d'Huefca, de Valence & de Tudelle; de-là il pénétra en France, & y porta une telle épouvante,

que Charles le Chauve ne balança pas à lui faire des préſens conſidérables, pour l'engager à tourner ſes armes d'un autre côté. Mouſa enflé de tant de ſuccès, & ſans ſonger à l'inconſtance des choſes humaines, prend le titre de *roi*, & déclare la guerre à Ordonne, roi des Aſturies. Il fait fortifier la ville d'Alvéda qu'il avoit enlevée aux Chrétiens, & à laquelle il avoit donné le nom d'Abbaïda.

Ordonne ſe met à la tête de ſon armée, & va mettre le ſiége devant cette ville ; mais ayant appris que Mouſa s'avançoit au ſecours de la place, il laiſſa une partie des troupes pour continuer le ſiége ; & avec le reſte, il marche à ſa rencontre. L'on ſe battit, de part & d'autre, avec acharnement ; & après avoir

épuiſé les fléches, l'on en vint à l'épée. Les Arabes, après avoir diſputé long-tems la victoire, & après avoir laiſſé dix mille des leurs ſur le champ de bataille, prennent la fuite. Mouſa lui-même, ſe voyant bleſſé dangereuſement, & ne pouvant arrêter les fuyards, fut obligé de les ſuivre, dans la crainte de tomber entre les mains des Chrétiens. La priſe d'Abbaïda fut le fruit de cette journée. Ordonne, après en avoir fait paſſer les habitans au fil de l'épée, la fit raſer.

La victoire, que venoit de remporter le roi Chrétien, tranſporta de joie Muhammed, quoique ces deux princes fuſſent ennemis. Il réſolut d'en profiter & de détruire tout-à-fait les rebelles, que la perte de leur chef avoit conſternés. La ville de To-

lede s'étoit soulevée la premiere, & avoit engagé les autres villes dans sa révolte ; l'importance de cette place, jointe à ces différens motifs, déterminerent Muhammed à faire tomber ses premiers coups sur cette ville. Le fils de Mousa s'y étoit enfermé, bien résolu de la défendre jusqu'à l'extrémité. Ce rebelle, pour n'avoir pas en même tems deux ennemis sur les bras, entra en négociation avec les Chrétiens. Ordonne, charmé des divisions qui régnoient parmi les Arabes, non-seulement lui accorda la paix ; mais il s'engagea encore à le secourir & à lui envoyer son frere Garsias, à la tête d'un corps de troupes.

Muhammed, instruit de la jonction des Chrétiens avec les rebelles, résolut d'essayer, par un

ſtratagême hardi, de réuſſir dans une entrepriſe qu'il jugeoit impoſſible par les régles ordinaires de la guerre. Il fit cacher une partie de ſes troupes dans un torrent appellé *Céléti*, qui étoit aux environs de Tolede, & que les chaleurs de l'été avoient deſſéché. Il s'avance enſuite à la tête de cinq à ſix mille hommes, comme ſi ces troupes euſſent compoſé toute ſon armée, & paroît à la vue de la place. Leur petit nombre inſpira une confiance téméraire aux rebelles & aux Chrétiens : ils ſortent en tumulte de Tolede, ſans garder leurs rangs, & comme des gens qui n'avoient d'autre crainte que de voir l'ennemi leur échapper. Muhammed, après une legere réſiſtance, ſe battit en retraite, pour les attirer inſenſiblement du côté du

torrent. A peine y furent-ils arrivés, que les ſoldats de Muhámmed ſortirent d'embuſcade, & attaquerent les rebelles par derriere. Le déſordre ſe met dans leurs rangs, & ils ſongent moins à combáttre qu'à regagner les murs de Tolede : douze mille Arabes & huit mille Chrétiens reſterent ſur le champ de bataille; le plus petit nombre fut aſſez heureux, pour rentrer dans la ville. Cette victoire, toute éclatante qu'elle étoit, n'ouvrit point au Calife les portes de Tolede. Ce prince déſeſpérant de s'en emparer, ravagea les environs, brûla les moiſſons, & arracha les arbres. Il réſolut auſſi de tirer vengeance des Chrétiens qui s'étoient joints aux rebelles. Ses généraux firent une irruption dans la Cantabrice, du côté d'Alava, s'empa-

rerent de plufieurs châteaux, & porterent par-tout la défolation.

Les habitans de Tolede s'avancerent jufqu'à Talavera, dans le deffein de furprendre cette ville, & de fe venger par-là de tous les maux que leur avoit caufés le Calife. Méfoud, gouverneur de Talavera, alla à leur rencontre; & après leur avoir tué fept cens hommes, les força de fe retirer. Les têtes de ces rebelles furent envoyées à Cordoue, & expofées fur les murailles de la ville. Les Tolédans abbattus par tant de pertes, mirent enfin bas les armes, & fe foumirent à Muhammed. J.C. 857. Hég. 243.

Tandis que ce prince étoit occupé à rétablir la tranquillité dans fes Etats, une flotte de Normands, compofée de foixante voiles, aborda en Efpagne, &

ravagea toutes les côtes, de ce royaume. Ces Barbares, après avoir laiſſé par-tout des traces affreuſes de leur cruauté, allerent aux iſles Baléares, où ils porterent également la déſolation. Delà ils parcoururent les côtes de l'Afrique, réduiſirent les villes & les villages en cendre, après avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux ; & ils retournerent dans leur pays, chargés de dépouilles immenſes.

La préſence des Normands avoit ſuſpendu les hoſtilités entre les deux nations : elles recommencerent auſſi-tôt après leur départ. Les révoltes fréquentes avoient affoibli la puiſſance des Arabes en Eſpagne, & les avoient rendus moins redoutables aux Chrétiens. Les commandans Maures de Cocia & de Salamanque ne vou-

loient plus reconnoître l'autorité de Muhammed. Ordonne, persuadé que ce prince verroit avec indifférence la perte de ces rebelles, marcha contre eux ; & après les avoir vaincus, il s'empara de ces deux villes qu'il réunit à ses Etats.

Muhammed, de son côté, tenta de surprendre Barcelone qui appartenoit aux Chrétiens. Ses généraux assiégerent cette place, & défirent un corps de troupes que Garsias, frere du roi, conduisoit au secours des assiéges. Malgré cet avantage, les Arabes ne purent se rendre maîtres de Barcelone, quoiqu'ils eussent pris les fauxbourgs & deux grosses tours. Le roi Ordonne mourut alors : il eut pour successeur Alfonse qui, J.C.862. par ses exploits mérita le surnom Hég.248. de *Grand*.

Le Calife, fâché de ce que ſes généraux n'avoient pu s'emparer de Barcelone, leur ordonna l'année ſuivante, de former le ſiége de Léon. Alfonſe réſolu de tout riſquer, plutôt que de ſe voir enlever ſa capitale, marcha contre les Arabes, & après les avoir
J.C. 863. Hég. 249. défaits, les força de renoncer à leur entrepriſe.

De tous les Maures de l'Eſpagne, ceux de Tolede étoient les plus portés à la ſédition. Ils s'étoient révoltés au commencement du régne du Muhammed, & avoient réſiſté à tous les efforts qu'il avoit faits pour les réduire. Enfin preſſés de tous côtés par les armes de ce prince, ils avoient été obligés de ſubir la loi du vainqueur. Le feu de la révolte ſe ralluma avec plus de violence
Hég. 259. que jamais, l'année 872. L'ap-

proche du ſouverain, & encore plus celle d'une armée nombreuſe qui le ſuivoit, fit rentrer les rebelles dans leur devoir. Deux années après, pour effacer, s'il étoit poſſible, de l'eſprit du Calife, les mauvaiſes impreſſions qu'avoit données leur révolte, ils firent une irruption ſur les confins des Chrétiens, & traverſerent le Douéro. Alfonſe les atteignit, proche la petite riviere d'Orbédo, & leur tua douze mille hommes : un corps de troupes de Cordoue, qui ſuivoit pour ſoutenir les habitans de Tolede, eut encore un ſort plus déplorable ; ils furent tous paſſés au fil de l'épée, excepté dix qui, n'étant que bleſſés, furent trouvés vivans ſur le champ de bataille. Almouzir, fils du Calife, qui s'avançoit avec le reſte de l'armée,

ayant appris ces triſtes nouvelles, ſe retira avec une précipitation peu différente d'une fuite.

J.C. 877. Hég. 264. Les Arabes, accablés par tant de pertes, conſentirent à une tréve de trois ans : à peine fut-elle expirée, qu'Alfonſe reprit les armes, & ravagea leurs frontieres. Il pénétra juſqu'aux portes de Mérida, & ſe retira dans ſes Etats, chargé des dépouilles qu'il avoit enlevées. Muhammed, pour ſe venger des Chrétiens, fit équiper à Séville une flotte chargée de troupes de débarquement. Son gé-
J.C. 879. Hég. 266. néral eut ordre de porter le fer & le feu dans la Galice. Il ſe flattoit d'un ſuccès d'autant plus aſſuré, que la plûpart des villes de cette province, qui étoient ſur la côte, ſe trouvoient ſans aucune fortification. Une tempête affreuſe diſſipa cette flotte ; la plû-

part des vaisseaux furent engloutir dans les flots. Abdoulhamed, qui la commandoit, eut le bonheur d'échapper au naufrage, avec très-peu de monde.

De nouvelles révoltes empêcherent Muhammed de former d'autres entreprises contre les Chrétiens. Umer-Ibn-Hafsoun se mit à la tête de quelques mécontens, & commença à ravager le pays. Le gouverneur de la province, où étoit ce rebelle, marcha contre lui, avant qu'il eût eu le tems de se fortifier ; soit trahison de la part de ses troupes, soit défaut de courage, Ibn-Hafsoun le mit en fuite. Cette victoire donna une nouvelle vigueur au parti des rebelles : l'appas du butin qui a tant de charmes pour les Arabes, la licence, l'impunité attirerent un grand nombre

J.C. 880.
Hég. 267.

de ſoldats ſous ſes enſeignes. Le Calife, allarmé de ces troubles, fit avancer ſes troupes contre les rebelles. Ibn-Hafsoun joignit la ruſe à la force : il endormit, par de feintes propoſitions de paix, le général ennemi, & le ſurprit, tandis qu'il ne ſe défioit de rien.

Muhammed voyant le malheur qui accompagnoit ſes généraux, crut que ſes armes ſeroient plus heureuſes entre les mains de ſon fils. Il l'envoya du côté de Saragoſſe qui avoit embraſſé le parti des rebelles. Almouzir ravagea la campagne des environs, brûla les moiſſons & détruiſit les villages, laiſſant par-tout des marques de ſa colere. De-là il s'empara du château de Rota, & ſe ſaiſit de la perſonne d'Abdoulmélik, qui étoit un des principaux rebelles, & qui paſſoit pour

l'homme le plus courageux & le plus habile cavalier de ſon ſiécle. Lérida fut obligée d'ouvrir ſes portes à ce prince, & de lui donner des ôtages qui répondiſſent de ſa fidélité. Après ces heureux ſuccès, il retourna triomphant à Cordoue.

Il y eut, l'année 881, des tremblemens de terre par toute l'Eſpagne. La foudre tomba dans la grande moſquée, à Cordoue, tandis que le Calife y étoit, & frappa un de ſes courtiſans à ſes côtés. Ce prince mourut ſubitement un dimanche au ſoir, dans la lune de Séfer, l'année de l'hégire 273, & de J. C. 886, à l'âge de ſoixante & ſix ans, après un régne de trente-trois années. L'on raconte que, le jour même qu'il mourut, il ſe promenoit, avec Haccham-ben-Abdoulaziz, dans un jardin Hég. 268.

délicieux qui accompagnoit ſon palais. « Que ce monde eſt rem-» pli de charmes ! lui dit Abdou-laziz ; » & quelle félicité n'y goû-» teroit pas l'homme, s'il pouvoit » échapper à la mort! » Et ſans elle, lui répondit le Calife, » régne-» rois-je dans ces lieux ? Comment » ſerois-je monté ſur le trône, ſi » la mort n'en eut fait deſcendre » celui qui y étoit avant moi ? » Ce prince avoit eu de ſes différentes femmes ou concubines cent enfans, dont trente-trois lui ſurvécurent.

Almouzir, l'aîné de tous, monta ſur le trône après lui. Ibn-Haf-ſoun crut avoir trouvé l'inſtant favorable, pour reprendre les armes : il ſe flattoit qu'Almouzir, ébloui des grandeurs qui l'environnoient, & occupé, dans le commencement de ſon régne, à

recevoir l'hommage de ses sujets, feroit peu d'attention à ses démarches. Dans cette confiance, il réunit tous ses partisans dispersés de côté & d'autre, & s'empara de Tolede. Almouzir, à cette nouvelle, se mit à la tête de ses troupes, & s'avança du côté des rebelles.

La vigilance de ce prince étonna Ibn-Hafsoun, en même tems qu'elle le remplit de terreur. Au défaut de la force, il résolut d'employer l'artifice, pour éloigner un ennemi, auquel il n'étoit pas en état de résister. Il feignit de mettre bas les armes; & pour mieux tromper le nouveau Calife, il offrit à ce prince de se rendre à Cordoue, avec toute sa famille: il le pria même de lui envoyer des mulets, pour y transporter ses effets. Almouzir, inca-

pable de diſſimulation & de mauvaiſe foi, n'en ſoupçonnoit point dans les autres. Dès qu'Ibn-Hafſoun le vit éloigné, il leva le maſque, il s'empara des mulets, & il tua ceux qui en étoient les conducteurs. Rien ne peut exprimer la colere du Calife, en apprenant la trahiſon qu'on venoit de lui faire. Il jura la perte de celui qui en étoit l'auteur. Dans l'impatience de ſe venger, il partit, avec précipitation, de Cordoue, & vint mettre le ſiége devant Tolede. La mort le ſurprit, avant qu'il eût pu s'emparer de cette ville, la ſeconde année de
J.C. 889. Hég. 276. ſon régne, & la quarante-ſixième de ſa vie.

Abdoullah, frere de ce prince, monta ſur le trône après lui. Dans l'impatience de ſe faire reconnoître, il leva le ſiége de To-

lede, & retourna à Cordoue. Son départ fut le ſignal d'un ſoulevement général : Séville, Médina, Sidonia, Lisbonne, & preſque toutes les villes du royaume embraſſerent le parti d'Ibn-Hafsoun; la ſeule ville de Cordoue conſerva la fidélité qu'elle devoit à ſon ſouverain. Cette révolution, toute grande qu'elle étoit, ne découragea pas Abdoullah. Il ſortit de Cordoue, à la tête de quarante mille hommes qu'il avoit levés dans cette ville, & marcha contre Ibn-Hafsoun. Ce fameux rebelle ſe retira dans des montagnes inacceſſibles. Le Calife s'étant obſtiné à l'y pourſuivre, les rebelles l'attaquerent à l'impro-viſte, pillerent ſon camp, & s'emparerent de tous les bagages.

Cette perte cauſa un découragement général dans l'armée

royale. Les soldats demandoient, à grands cris, de retourner à Cordoue. Abdoullah se vit forcé de ceder à leurs instances, & de se renfermer dans la capitale. Le désordre & les troubles augmenterent à un tel point que des provinces entieres ne voulurent plus reconnoître le Calife, & que, dans les prieres publiques, l'on supprima son nom, pour y substituer celui de Moktéfed-Billah Calife Abbasside de Bagdad. Pour comble de malheur, comme presque toutes les villes étoient soulevées, elles ne payoient plus aucune imposition, & Abdoullah voyoit tous les jours diminuer ses revenus avec son autorité. Tant de malheurs l'accablerent enfin, & terminerent sa vie, à
J.C. 912. l'âge de soixante & dix ans, après
Hég. 300. un régne de vingt-cinq.

Depuis que les Ommiades avoient établi leur empire en Eſpagne, le fils avoit toujours régné après le pere. L'ordre de la ſucceſſion, invariable juſqu'alors, fut dérangé à la mort d'Abdoullah. Les citoyens de Cordoue, au lieu de placer ſur le trône un des fils de ce Calife, y appellerent Abdoulrahman, ſon neveu, qui étoit fils de Muhammed. Ils craignoient ſans doute que la mauvaiſe fortune, obſtinée à perſécuter le pere, tant qu'il régna, ne pourſuivît également les enfans. Peut-être auſſi que l'idée avantageuſe, qu'ils s'étoient formée d'Abdoulrahman, les engagea à cette préférence : quoi qu'il en ſoit, ce prince juſtifia par ſon habileté le choix que l'on avoit fait de ſa perſonne. Tout étoit dans le trouble & dans l'a-

gitation, lorſqu'il monta ſur le trône. Le feu de la révolte s'étoit communiqué de proche en proche, & avoit cauſé un embraſement général. La plûpart des villes étoient révoltées; des provinces entieres avoient ſecoué le joug. Les peuples étoient mécontens, inquiets, ſéditieux; & les grands, au lieu de les contenir par leur autorité, favoriſoient le déſordre, pour établir leur indépendance ſur les ruines de l'Etat. Abdoulrahman, par ſon courage & ſa prudence, diſſipa les factions, ſoumit les villes qui s'étoient révoltées, fit trembler les grands, & rétablit la majeſté du trône, avilie ſous ſon prédéceſſeur. Comme il étoit perſuadé que le vulgaire ſe laiſſe éblouir aiſément par des titres pompeux, il prit celui d'*Emir-*

Almounénin, ou de *prince des vrais croyans*, qui jusqu'alors avoit été affecté aux seuls Califes d'Orient : à l'imitation de ces successeurs de Mahomet, il y ajoûta celui de *Nas-Beddin-Oullah*, ou de *défenseur de la loi de Dieu*.

Ibn-Hafsoun s'étoit emparé d'une partie de l'Espagne. Abdoulrahman résolut de détruire ce fameux rebelle, persuadé que sa chûte entraîneroit celle des autres révoltés, ou du moins les forceroit à rentrer dans leur devoir. Ce prince sortit de Cordoue, dans l'intention de lui livrer bataille. Les deux armées se rencontrerent dans une plaine. Celle d'Hafsoun étoit composée de vingt mille hommes de cavalerie, sans compter l'infanterie. On se battit, de part & d'autre,

avec cette fureur & cette animoſité qui ne ſe rencontrent que dans les guerres civiles. Les rebelles, qui n'eſpéroient point de quartier, n'en faiſoient à perſonne, & ſe battoient avec plus d'impétuoſité que d'ordre. Abdoulrahman, réſolu de vaincre ou de périr, réſiſtoit à tous leurs efforts : il s'apperçut de la confuſion qui régnoit dans leur armée; & en habile général, il en ſçut profiter, pour fixer la victoire dans la ſienne. Ses ſoldats, par ſon ordre, & à ſon exemple, entrent dans les rangs ouverts des rebelles, & acheverent d'y mettre la confuſion. Ibn-Hafsoun veut en vain rallier ſes troupes & les ramener au combat, tout fuit; & lui-même, pour échapper à l'épée du vainqueur, eſt obligé de prendre la fuite. Cette victoire

toire remplit de terreur les autres rebelles : tous, dans la crainte d'un pareil ſort, s'empreſſerent de reconnoître l'autorité du ſouverain, & tâcherent, par leur prompte ſoumiſſion, d'effacer le ſouvenir de leur révolte.

Tandis que ce prince étoit occupé à pacifier les troubles qui s'étoient élevés dans l'intérieur de ſes Etats, il ſe vit attaqué au-dehors par un ennemi puiſſant. Ordonne, roi de Léon, après s'être mis à la tête de ſes troupes, pénétra dans la Caſtille neuve, & aſſiégea Talavéra. Abdoulrahman, pour empêcher les Chrétiens de s'emparer d'une place auſſi importante, envoya un corps d'armée de ce côté-là. Les Arabes furent défaits & mis en fuite, & Talavéra fut emportée d'aſſaut. Ordonne jugeant impoſ-

ſible la conſervation de cette ville, qui étoit entourée de tous côtés d'autres places fortes, appartenant aux Arabes, la fit détruire de fond en comble. Le gouverneur & la plûpart des habitans furent chargés de chaînes; & le roi Chrétien rentra dans ſes Etats, comblé de gloire, & enrichi des dépouilles qu'il avoit enlevées aux infideles.

La perte de Talavéra conſterna Abdoulrahman: ce prince, dans la crainte de ſuccomber ſous les armes des Chrétiens, implora le ſecours des Arabes d'Afrique. Le gouverneur de la Mauritanie Tingitane, allarmé du péril où étoient les Muſulmans d'Eſpagne, leur envoya un corps de troupes, ſous la conduite d'Aboul-Moutaraf. Ce renfort releva les eſpérances d'Abdoulrahman; ſes ſol-

dats, réunis aux Africains, ravagerent les terres des Chrétiens. Ordonne alla à leur rencontre. Les deux armées ſe trouverent en préſence, ſur les bords du Douéro. Jamais il n'y eut de combat plus ſanglant, & dont l'évenément fût plus long-tems douteux. Enfin la mort des deux généraux Arabes fixa la victoire du côté des Chrétiens. Les Muſulmans, découragés par cette perte, prirent la fuite. Ordonne profita de leur retraite, pour ſe répandre dans les campagnes de la Luſitanie : il porta le fer & le feu par-tout, & détruiſit les villes qui ſe trouvent le long de la Guadiane. Il pénétra même juſqu'à Mérida, & à Badajox. Les Arabes, accablés par tant de pertes, accepterent les conditions d'une paix qui leur fut dictée par le vainqueur.

Abdoulrahman, au désespoir de la défaite de ses troupes, & des conquêtes des Chrétiens, étoit résolu de rompre un traité, auquel la nécessité seule l'avoit forcé de souscrire. Il fait un nouvel effort; & après avoir réuni toutes les forces de son royaume, il se jette sur cette partie de la Galice, où est située Mondognédo. Les Chrétiens & les Arabes en vinrent aux mains, proche de cette ville. La nuit sépara les combattans, sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la victoire. Abdoulrahman, après cette bataille, alla ravager la Navarre, & le pays des Cantabres. Ordonne, qui suivoit de loin l'armée Arabe, vola au secours de Sanche-Garsias-Abaréa, roi de Navarre, & livra une seconde bataille, aussi sanglante que la

premiere, & dont le succès fut aussi douteux. Ordonne, après avoir renforcé son armée affoiblie par deux combats, porta ses armes dans la province de Rioja, J.C. 921. Hég. 309.
& se vengea sur ce pays des maux que les Arabes avoient faits dans la Navarre.

Dix années s'écoulerent, sans qu'il se passât aucun événement entre les deux nations. Les Chrétiens divisés entr'eux, tournerent leurs armes les uns contre les autres, & les Arabes ne prirent presque aucune part à ces mouvemens.

Ramire, roi de Léon, qui avoit J.C. 931. Hég. 319.
succédé à Alfonse son frere, entra le premier en campagne, contre les Arabes. La ville de Madrid fut emportée d'assaut, & les murailles furent rasées. Les Arabes brûlans du desir de se venger, firent une irruption dans la Cas-

tille, & ravagerent la partie de cette province, qui dépendoit des Chrétiens. Le comte de Caſtille, qui n'avoit pas des forces égales à leur oppoſer, implora le ſecours de Ramire. Ce prince joignit ſes troupes avec le Caſtillan, & marcha contre l'ennemi commun : il y eut une bataille ſanglante entre les deux nations, que les Arabes perdirent. Ramire profita de ſa victoire, & vint aſſiéger Saragoſſe. Ben-Iaiah, gouverneur de cette ville, craignant de ſuccomber ſous les armes de ce prince, lui offrit de ſe reconnoître ſon vaſſal, & de lui payer tribut. La paix ſe fit à ces conditions.

Abdoulrahman, indigné d'un traité auſſi honteux, força Ben-Iaiah à le rompre : il marcha contre les Chrétiens, & pénétra juſqu'à Simancas, dans le royaume

de Léon. Les deux nations, acharnées l'une contre l'autre, livrerent un nouveau combat, plus terrible que le précédent. Le ſuccès n'en fut point favorable aux Arabes, qui perdirent trente mille hommes : Ben-Iaiah fut fait priſonnier ; & Abdoulrahman échappa, à peine, ſuivi ſeulement de vingt cavaliers. La perte des Arabes auroit été bien plus conſidérable, ſi l'ardeur du pillage n'eût empêché les Chrétiens de pourſuivre les ennemis. Le jour même que ſe donna cette fameuſe bataille, qui étoit un lundi 8 Août, l'an 938 de J. C. & de l'hégire 327, il y eut une éclipſe (*a*) de ſoleil.

(*a*) Les hiſtoriens Arabes, & Mariana font mention de cette éclipſe. Mariana dit que cette bataille ſe donna, l'an de J. C. 934. Il ajoûte cependant, que quelques auteurs la mettent dans l'année 938, qui eſt la date où la placent les Arabes.

Abdoulrahman ayant , cette même année-là , élevé à la charge de premier Vizir, Abdoulmélik-Ben-Chéhid, ce nouveau miniſtre fit au Calife un préſent qui ſert à faire connoître les richeſſes des Arabes en Eſpagne, dans ce tems-là. Voici l'énumération de ce préſent, telle que je l'ai trouvée dans Ibn-Khalédan, hiſtorien Arabe.

Quatre cens livres d'or vierge.

La valeur de quatre cens vingt mille ſequins (*a*), en lingots d'argent.

Quatre cens livres de bois d'aloës , dont il y avoit un ſeul morceau qui peſoit cent quatre-vingt livres.

Cinq cens onces d'ambre-gris ; (il y en avoit un morceau qui peſoit cent onces.)

(*a*) Environ quatre cens cinquante mille livres de notre monnoie.

Trois cens onces de camphre, de la premiere qualité.

Trente piéces de drap, or & ſoie, d'une richeſſe ſi grande, qu'il n'y avoit que les Califes qui euſſent le privilége d'en faire des vêtemens.

Dix fourrures de martre du Khoraſſan, & cent autres fourrures de martre, plus communes.

Quarante-huit houſſes de chevaux, traînantes, or & ſoie, fabriquées à Bagdad.

Quatre mille livres de ſoie, propre à fabriquer des étoffes.

Trente tapis de Perſe, d'une beauté ſurprenante.

Huit cens armures de fer, pour des chevaux de bataille.

Mille boucliers, & cent mille fléches.

Quinze chevaux Arabes, de main, encharnés auſſi richement

que ceux du Calife, & cent autres chevaux Arabes, avec des harnois plus communs, pour la ſuite de ce prince.

Vingt mules, avec leurs ſelles & leurs houſſes traînantes.

Quarante jeunes garçons, & vingt filles, d'une beauté achevée, & tous habillés ſuperbement.

Le Vizir accompagna ce riche préſent, d'une piéce de vers, où les louanges de celui à qui il étoit offert, & les proteſtations de zéle & de devouement de celui qui l'offroit, n'étoient pas oubliés. Le préſent & les vers plurent extrêmement au Calife, & ne contribuerent pas peu à la faveur dont jouit ce Vizir, durant ſon miniſtere. Ce prince, pour le récompenſer, lui aſſigna un revenu de cent mille piéces d'or.

Depuis la derniere bataille, les

Arabes & les Chrétiens avoient cessé réciproquement les hostilités, & n'avoient songé qu'à réparer les pertes que leur avoit causées la guerre. Il ne se passa rien d'intéressant entre les deux nations, depuis l'année 938, jusqu'à l'année 949, si l'on n'excepte quelques incursions de part & d'autre, qui se terminerent à ravager le pays ennemi. Ramire, roi de Léon, pénétra jusqu'à Talavéra. Les Maures lui ayant présenté la bataille, il l'accepta & fut une seconde fois victorieux. Ce prince, satisfait d'avoir mis les Arabes dans l'impuissance de rien entreprendre, se retira dans ses Etats.

Il arriva, à-peu-près dans le même tems, un ambassadeur de Constantin IX, fils de Léon. Les empereurs de Constantinople, qui

craignoient de ſuccomber ſous la puiſſance des Califes Abbaſſides de Bagdad, avoient toujours cultivé avec ſoin l'amitié des Califes Ommiades d'Eſpagne, ennemis jurés des Califes Abbaſſides d'Orient. L'empereur Théophile,
Hég. 225. l'année 839, avoit fait tous ſes efforts pour engager Abdoulrahman II à porter ſes armes en Orient. Conſtantin voulut tenter la même choſe, auprès d'Abdoulrahman III; & c'étoit dans ce deſſein qu'il lui envoyoit un ambaſſadeur, avec des préſens magnifiques. Le Calife ayant appris ſon arrivée à Jaën, fit partir Iaiah-ben-Méhémed, qui étoit un des premiers ſeigneurs de la cour, pour conduire l'ambaſſadeur à Cordoue. Dès que celui-ci approcha de la capitale, les deux premiers eunuques noirs alle-

rent à sa rencontre. Abdoulrahman quitta le séjour de Zehra, où il étoit alors, & se rendit aussi à Cordoue, dans le mois de Septembre, pour donner audience à l'ambassadeur. Le jour ayant été fixé pour cette cérémonie, rien ne fut oublié, pour la rendre pompeuse. Différens corps de cavalerie & d'infanterie, habillés superbement, étoient devant le palais. Les cours étoient couvertes de tapis de Perse, & les murailles étoient tendues d'étoffes d'or, de la plus grande richesse. Le Calife étoit sur son trône, & avoit à sa droite & à sa gauche les princes de son sang. Plus bas l'on voyoit le Hadjeb, (dignité qui répond à nos anciens Maires du palais,) & les Vizirs, tous rangés suivant leur rang. L'ambassadeur s'approcha du trône ; &

après s'être prosterné devant le Calife, il lui présenta la lettre de l'empereur : elle étoit écrite en or, sur du parchemin bleu, en caracteres grecs. La boëte, qui la renfermoit, étoit d'or ; sur l'un des côtés de cette boëte, étoit la représentation de Jesus-Christ, & sur l'autre côté celles de Constantin & de son fils. L'envoyé de l'empereur, après avoir séjourné quelque tems à Cordoue, retourna à Constantinople. Abdoulrahman le fit accompagner par Haccham-ben-Hédih, qu'il envoyoit, en qualité d'ambassadeur, à Constantin.

Tandis que le Calife cherchoit à se fortifier par des alliances étrangeres, il se vit attaqué par un ennemi redoutable ; c'étoit Ordonne III, roi de Léon, fils & successeur de Ramire. Ce

prince entra dans la partie du Portugal qui appartenoit aux Arabes, & pénétra jusqu'à Lisbonne. Ferdinand, comte de Castille, marcha d'un autre côté, & s'empara du château de Carrasum. Abdoulrahman leva une armée de quatre-vingt mille hommes, & ordonna à celui qui la commandoit d'envahir la Castille. Le comte Ferdinand se mit en état de défense; mais quoiqu'il eût enrôlé tous ceux qui, parmi ses sujets, étoient en état de porter les armes, son armée étoit bien inférieure à celle des Arabes. Il accepta la bataille, malgré l'inégalité de ses forces; & la victoire, qu'il remporta, prouve qu'elle ne suit pas toujours les bataillons les plus nombreux.

Ce fut le dernier événement

intéreſſant qui ſe paſſa ſous le régne d'Abdoulrahman. Il mourut le 4 de la lune de Ramadan, l'an 350 de l'hégire, & de J. C. 961, à l'âge de ſoixante & treize ans : il en avoit paſſé cinquante ſur le trône. Prince ſage, habile, auſſi grand politique que grand capitaine, il fit la guerre, pendant tout ſon régne; quelquefois vainqueur, ſouvent vaincu, mais jamais laſſé de combattre : après avoir reconquis ſon royaume ſur les rebelles qui s'en étoient emparé, il tourna ſes armes contre les Chrétiens, & porta douze fois le feu de la guerre dans l'intérieur de leurs Etats. Avide de gloire & de conquêtes, il fit équiper une flotte chargée de troupes, & s'empara de Ceuta & de Seldjemeſſe en Afrique.

L'on trouva, après ſa mort, dans ſes papiers, ces paroles écrites de ſa main :

» Depuis l'inſtant que je régne » juſqu'à celui-ci, j'ai ſupputé » exactement les jours où j'ai » goûté un plaiſir pur & vérita- » ble, & ces jours ſont au nom- » bre de quatorze. Mortels, con- » ſiderez ce que c'eſt que ce » monde, & le fonds que l'on » doit faire ſur les plaiſirs qu'il » préſente : rien cependant ne » paroît manquer à ma félicité ; » richeſſes, honneurs, &, pour » tout dire, ſouveraine puiſſance. » Craint & eſtimé des princes » mes contemporains, ils envient » mon bonheur, ſont jaloux de » ma gloire, & recherchent mon » amitié. Cinquante années ſe » ſont déjà écoulées, depuis que » je ſuis ſur le trône ; & dans un

» si long espace de tems, je compte » à peine quatorze jours, dont » le cours n'ait pas été empoi- » sonné par quelque chagrin.

Ce prince, malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, durant son régne, bâtit une nouvelle ville, à trois milles de Cordoue, à laquelle il donna le nom de *Zehra* (*a*); c'étoit celui d'une de ses esclaves favorites. Cette femme ambitieuse, se servant de l'empire qu'elle avoit sur le cœur du Calife, l'engagea à fonder une ville qui portât, comme elle, le nom de Zehra. Pour apprendre à la postérité, que cette ville avoit été élevée à son honneur, elle voulut que sa statue (*b*) fût

(*a*) Ce mot arabe, signifie une *fleur*; il a aussi la signification de *beauté* & d'*ornement du monde*.

(*b*) L'on sera peut-être étonné que le Calife eût permis à cette esclave de pla-

placée ſur la porte principale. Cette ville étoit bâtie au pied d'une montagne, de laquelle ſortoient des ſources d'une eau pure & abondante : ces eaux, diſtribuées avec art, ſervoient aux différens uſages des habitans, en même tems qu'elles contribuoient à entretenir la propreté & la fraîcheur dans les rues ; mais ce qui faiſoit l'ornement de Zehra, étoit le palais du Calife. Il avoit

---

cer ſa ſtatue ſur la porte principale de Zehra ; ce qui étoit manifeſtement contraire à la loi de Mahomet, qui défend toutes ſortes de repréſentations humaines ; mais dans ce tems-là, les Califes d'Orient, malgré cette défenſe, faiſoient mettre l'empreinte de leur figure ſur leurs monnoies. On n'en peut plus douter, en voyant les médailles de ces princes, qui ſe trouvent encore aujourd'hui dans les cabinets de pluſieurs curieux : il y a, d'un côté, la tête du Calife ; de l'autre, ſon nom, & quelques paſſages de l'Alcoran, écrits en caractere confique, qui étoit l'ancienne écriture des Arabes.

été conſtruit par le plus habile architecte de Conſtantinople ; ſéjour alors des ſciences & des beaux arts. L'on comptoit dans ce palais mille quatorze colomnes de marbre d'Afrique & d'Eſpagne, dix-neuf de marbre d'Italie : l'empereur Grec en avoit envoyé cent quarante, d'un marbre d'une beauté ſurprenante.

Le ſalon, nommé le *ſalon du Califat*, étoit d'une richeſſe infinie : les murailles étoient revêtues du marbre le plus beau, avec des ornemens en or. Au milieu de ce ſalon, s'élevoit un baſſin de marbre, entouré de différentes figures de quadrupédes & d'oiſeaux, qui jettoient de l'eau. Toutes ces figures étoient d'or, & étoient enrichies de perles & de toutes ſortes de pierres précieuſes. Les marbres du baſ-

ſin avoient été taillés à Conſtantinople, & les figures étoient les chefs-d'œuvre des plus habiles artiſtes de cette capitale. Au-deſſus de ce baſſin, étoit ſuſpendue la fameuſe perle que l'empereur Léon avoit envoyée à Abdoulrahman.

Les autres appartemens de ce palais n'étoient pas moins ſuperbes, & portoient l'empreinte du goût & de la magnificence qui étoit naturelle à Abdoulrahman. La partie la plus retirée étoit deſtinée pour les femmes, les concubines, les eſclaves & les eunuques noirs, qui, au nombre de ſix mille trois cens, compoſoient le ſerrail de ce prince. Le reſte du palais étoit pour le Calife, pour ſes eunuques blancs & ſes officiers.

Dès que les travaux de Zehra

furent finis, Abdoulrahman y fixa son séjour : souvent il prenoit le divertissement de la chasse, aux environs ; douze mille cavaliers, avec leurs baudriers & leurs sabres enrichis d'or, suivoient ce prince, & composoient sa garde. De retour de la chasse, il alloit se délasser dans un pavillon superbe qu'il avoit fait élever au milieu de ses jardins, & d'où l'on découvroit la campagne. Ce pavillon étoit soutenu par des colomnes du marbre le plus blanc : l'or & l'acier avoient été prodigués dans les plafonds, & sembloient le disputer avec les pierres précieuses dont ils étoient parsemés ; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire dans ce pavillon, étoit un bassin qui, au lieu d'être rempli d'eau, rouloit des flots de vif-argent. Ce métal

venant à être frappé des rayons du ſoleil, jettoit un éclat que l'œil ne pouvoit ſoutenir.

L'on ſera peut-être étonné des dépenſes immenſes que fit Abdoulrahman, durant ſon régne. La ſeule ville de Zehra, le palais & les jardins qui y étoient joints, coûterent trois cens mille dinars d'or par an; & cette ville ne fut achevée qu'après vingt-cinq ans de travaux; ce qui forme une ſomme de ſoixante & quinze millions de nos livres, en évaluant le dinar à dix livres. Si l'on ajoûte à cela ce qu'il lui en coûtoit toutes les années, pour l'entretien de ſon ſerrail qui étoit compoſé de ſix mille trois cens perſonnes, pour ſa maiſon, & ſes chevaux qui étoient en grand nombre, puiſque ſa ſeule garde étoit de douze mille cavaliers: l'on aura de la

peine à comprendre comment il pouvoit ſubvenir à toutes ces dépenſes.

Ce prince, qui fit la guerre, durant toute ſa vie, eut ſur pied de très-grandes armées qui durent lui coûter des ſommes immenſes. Les appointemens des gouverneurs de provinces & des officiers de juſtice, l'entretien des places de guerre, & une marine, car il lui avoit fallu des vaiſſeaux pour ſe rendre maître de Ceuta & de Tanger en Afrique, formoient un autre objet de dépenſe aſſez conſidérable; mais ſi l'on fait réflexion aux richeſſes de l'Eſpagne, dans ce tems-là, à ſon commerce, à ſa population, & aux tributs & autres impoſitions que payoient les peuples, l'on ne ſera plus étonné comment

comment ce prince a pu faire de ſi grandes choſes.

Les Maures poſſédoient les plus riches provinces de ce beau royaume ; & elles étoient alors extrêmement peuplées. L'on comptoit dans la ſeule ville de Cordoue, qui étoit la capitale de leur empire, deux cens (*a*) mille maiſons, ſix cens moſquées & neuf cens bains publics. L'hiſtorien Arabe, duquel j'ai tiré ce détail ſur Cordoue, dit que, de ſon tems, il y avoit dans l'Eſpagne quatre-vingt grandes villes, & trois cens villes du ſecond & du troiſième ordre, & que les villages & les hameaux étoient

(*a*) Ce nombre paroîtroit immenſe, ſi l'on ſe repréſentoit ces maiſons, de la grandeur de celles de Paris ; mais chez les Arabes, & preſque chez tous les Mahométans, chaque particulier a ſa maiſon.

innombrables. Selon cet hiſtorien, l'on en comptoit douze mille ſur les bords du Guadalquivir : un voyageur trouvoit ſur ſa route, dans la même journée, trois ou quatre villes ; & il ne pouvoit pas marcher, durant un quart d'heure, ſans rencontrer quelque village.

Les revenus des Califes Ommiades d'Eſpagne, du tems d'Abdoulrahman, ſe montoient à douze millions quarante-cinq mille dinars en eſpece ; ce qui fait plus de cent trente millions de notre monnoie. Il y avoit, outre cela, un grande quantité d'impôts, que l'on payoit en fruits de la terre ; maniere aſſez ordinaire de percevoir les tributs dans les Etats deſpotiques. Il ſeroit impoſſible d'évaluer à quoi ſe montoient ces taxes que l'on

payoit en nature ; mais ce qui eſt certain, c'eſt qu'elles devoient être relatives au produit des terres, & par conſéquent très-conſidérables, chez un peuple cultivateur, laborieux & nombreux, & qui avoit porté l'agriculture à un point de perfection bien ſupérieur à toutes les nations.

Les mines d'or & d'argent, qui ſe trouvent en Eſpagne, étoient une autre ſource de richeſſes pour les Arabes : ils y employoient un grand nombre d'ouvriers, & ils retiroient une grande quantité de ces précieux métaux. La découverte de l'Amérique, qui ſemble avoir avili les richeſſes de tous les autres pays, eſt cauſe que les rois d'Eſpagne ont défendu de fouiller ces mines.

Le commerce, que les Arabes d'Eſpagne faiſoient avec les au-

tres peuples, contribuoit encore à augmenter leurs richesses. Je ne parlerai point du commerce intérieur qu'ils faisoient entr'eux, n'ayant rien trouvé dans leurs historiens qui me l'ait fait connoître ; je ne parlerai que de l'extérieur. Il avoit plusieurs branches, toutes d'autant plus riches qu'elles étoient, ou les productions naturelles du pays, ou bien une partie de ces productions mises en œuvre, qu'ils portoient à l'étranger.

Les soies crues, les huiles, le sucre, une espece de cochenille, le vif-argent, le fer en barre & ouvragé, & les manufactures de soie & de laine étoient les branches principales de ce commerce. L'ambre-gris, le karabé, les pierres d'aimant, l'antimoine, la marcassite d'or, le talk, le crys-

tal de roche, la tuthie, le ſoufre, le ſafran, le gingembre, la gentiane & la myrrhe formoient d'autres branches de commerce, qui, pour être moins conſidérables, ne laiſſoient pas d'être très-avantageuſes. L'on pêchoit auſſi du corail ſur les côtes de l'Andalouſie, & des perles ſur celles de Catalogne : il y avoit pluſieurs mines de rubis, deux entr'autres qui étoient, dans ce tems-là, fort renommées ; l'une du côté de Malaga, & l'autre du côté de Béja.

Ces différentes marchandiſes étoient tranſportées en Barbarie, en Egypte & dans l'Orient. Les Maures d'Afrique faiſoient un grand cas des armes fabriquées en Eſpagne. Ce royaume étoit, pour ainſi dire, leur arſenal, d'où ils tiroient des lames, des

boucliers, des cuiraſſes, des cottes de maille, des caſques & des ſabres. Les ſoies crues, & les étoffes de ſoie & de laine de différentes couleurs, fabriquées à Grenade & à Baza, & celles de laine, fabriquées à Murcie, faiſoient encore une branche du commerce d'Afrique.

Il n'y a point de doute que le commerce d'Egypte ne fût plus étendu que celui de la Barbarie, & que les Maures d'Eſpagne n'y portaſſent les productions de ce royaume, pour les échanger contre celles de l'Egypte, qui leur manquoient.

L'Orient formoit une branche de commerce qui devoit être immenſe : la politique avoit été cauſe que les Califes Ommiades d'Eſpagne avoient toujours été unis avec les empereurs Grecs.

Tous les ports de l'empire étoient ouverts aux Maures d'Eſpagne. Ce royaume avoit beaucoup de marchandiſes de luxe. Conſtantinople, & la cour de l'empereur faiſoient la conſommation de ces différentes marchandiſes de luxe.

Aboul-Abbas-el-Hakkam, fils aîné d'Abdoulrahman III, monta ſur le trône après lui, & prit le titre d'*Emir-el-Moumenin*, auquel, à l'imitation des Califes d'Orient, il ajoûta celui de *Moſtanſir-Billah*. Ce prince voulut que la cérémonie de ſon couronnement ſe fît avec la pompe la plus éclatante. Elle commença par les deux capitaines de la garde Scythe, qui lui prêterent ſerment de fidélité en leur nom, & en celui du corps qu'ils commandoient. Les freres d'Hakkam, & ſes plus proches parens s'avancerent en-

J.C. 961. Hég. 350.

ſuite, & s'acquitterent du même devoir : ils furent ſuivis par le Hadjeb & les Vizirs qui, après s'être proſternés devant le Calife, lui jurerent une fidélité inviolable. Ce prince étoit aſſis ſur ſon trône : il avoit à ſa droite ſes freres & les autres princes du ſang. Le Hadjeb, les Vizirs & les principaux ſeigneurs Arabes étoient à ſa gauche. La garde Scythe étoit rangée en deux files, immédiatement devant lui : ils tenoient d'une main le ſabre nud, & de l'autre un bouclier peint de différentes couleurs.

Les eunuques noirs, revêtus de longues robes blanches, paroiſſoient enſuite, & avoient auſſi le ſabre à la main. La premiere cour du palais étoit occupée par la compagnie des archers : ils avoient un carquois ſur les épaules, &

tenoient un arc dans leurs mains. L'on avoit placé derriere eux les eunuques blancs, habillés ſuperbement, & couverts d'armes éclatantes.

Les eſclaves du Calife étoient dans la ſeconde cour : ils étoient revêtus de leurs cuiraſſes, & par-deſſus ils avoient une tunique à la Perſienne, qui étoit relevée par-deſſus leurs épaules ; ils étoient auſſi armés de boucliers & de ſabres.

Les différens corps de troupes, infanterie & cavalerie, étoient rangés ſur la grande place, qui étoit vis-à-vis le palais du Calife. Quand la cérémonie fut achevée, & que tout le monde eut prêté ſerment de fidélité à Hakkam, il retint à Zehra, où s'étoit fait ſon couronnement, ſes freres, ſes Vizirs, & quelques ſei-

gneurs de ſa cour ; tous les autres eurent ordre d'accompagner à Cordoue le cercueil d'Abdoulrahman qui devoit être inhumé dans le tombeau des Califes.

Hakkam, fut comme ſon pere, ſage, habile, plein d'équité, mais moins guerrier, moins avide de conquêtes, & préférant les douceurs de la paix aux horreurs des combats. Son régne ne fut pas agité, comme celui de ſes prédéceſſeurs, par des troubles & par des factions. Il fut redevable du calme, dont il jouit, à la vigueur du gouvernement d'Abdoulrahman, & à l'attention qu'il avoit eu d'étouffer juſqu'aux moindres étincelles de révolte. Quoiqu'Hakkam abhorrât le tumulte des armes, il crut cependant devoir donner quelque choſe à un peuple fougueux, dont la

guerre contre les Chrétiens faisoit une partie de la religion. Ses généraux, dès l'année 965, avoient fait une irruption dans le royaume de Léon, dont ils avoient assiégé la capitale ; mais la garnison, jointe aux habitans, les avoit repoussés avec perte. Il marcha lui-même en personne, la même année, & ravagea la Castille. Sépulvéda, Gormatium, Simancas tomberent sous l'effort de ses armes. Ces premiers succès l'encouragerent, & lui firent rompre la tréve qui étoit entre lui & Ramire. Il entra dans le royaume de Léon, prit Zamora d'assaut, & rasa cette ville. Ce furent les seuls exploits de ce prince qui s'appliqua, le reste de son régne, à rendre ses sujets heureux par une administration remplie de douceur & d'équité. Il partageoit Hég. 354.

ſon tems entre les affaires de l'Etat, & l'étude des ſciences pour leſquelles il avoit un goût décidé. Pour ſatisfaire l'envie qu'il avoit d'éclairer ſon eſprit, & de l'orner des connoiſſances les plus relevées, il avoit fait venir, à grands frais, de différens pays, une grande quantité des livres les plus rares & les plus utiles. Une apoplexie termina la vie de ce prince, qui méritoit des jours plus longs, pour le bonheur de ſes ſujets. Il mourut, l'année 976 de J. C. & de l'hégire 366, dans la lune de Séfer, à l'âge de ſoixante-trois ans : il en avoit paſſé quinze ſur le trône.

L'hiſtoire nous a conſervé un trait ſingulier de la hardieſſe, avec laquelle un Cadi oſa repréſenter à ce prince l'injuſtice qu'il commettoit envers une de ſes ſujettes.

Une pauvre femme poſſédoit à Zehra une petite piéce de terre, contigue aux jardins d'Hakkam. Ce prince voulant aggrandir ſon palais, fit propoſer à cette femme de lui céder ſon terrein. Celle-ci refuſa toutes les offres qu'on lui fit, & ne voulut jamais ſe deſſaiſir de l'héritage de ſes peres. L'intendant des bâtimens s'empara, par force, de ce que l'on ne vouloit pas lui donner de bonne grace. La femme éplorée, alla à Cordoue implorer le ſecours de la juſtice. Ibn-Béchir étoit alors Cadi ou Juge de cette ville. Le cas étoit embarraſſant; & quoique la loi fût formelle, il n'étoit pas aiſé de la faire entendre à un prince qui ſe croyoit, par ſon rang, au-deſſus des loix. Ibn-Béchir monte auſſi-tôt ſur ſon âne, & prend avec lui un ſac d'une énorme

grandeur. Il ſe préſente dans cet équipage devant Hakkam qui pour lors étoit dans un pavillon qu'il avoit fait conſtruire ſur le terrein de cette femme. L'arrivée du Cadi, & plus encore le ſac qu'il avoit ſur ſes épaules, étonnent le prince. Ibn-Béchir, après s'être proſterné, lui demande en grace la permiſſion de remplir le ſac, qu'il portoit, de la terre où il étoit. Hakkam y conſent : quand le ſac fut plein, il conjure le prince de lui aider à le charger ſur ſon âne. Cette demande extraordinaire étonna Hakkam encore plus que tout le reſte. Il dit au Cadi, que le fardeau étoit trop lourd. « Prince, répondit Ibn-Béchir avec une noble hardieſſe, » ce ſac que vous trouvez » trop peſant, ne contient qu'une » très-petite partie de la terre

» que vous avez enlevée injuſ-
» tement à une de vos ſujettes ;
» comment pourrez-vous porter,
» au jour du jugement dernier,
» cette terre que vous avez ravie
» toute entiere ? » Hakkam, loin d'être irrité contre le Cadi, reconnut généreuſement ſa faute, & rendit à la femme le terrein dont il s'étoit emparé, avec tous les bâtimens qu'il avoit fait conſtruire deſſus.

Haccham, fils d'Hakkam, qui monta, après lui, ſur le trône, à l'âge d'onze ans, fait bien voir que le bonheur du pere n'influe pas toujours ſur le fils, ou plutôt que ce que l'on appelle bonheur dans les rois, n'eſt autre choſe qu'une conduite éclairée par la ſageſſe & la prudence, jointe à l'habileté. Les premiers malheurs de ce prince vinrent de

l'extrême jeuneſſe où il étoit, lorſqu'il parvint à la couronne. Muhammed-Ibn-Abi-Amer, ſurnommé *Elhadjeb-el-Manſour*, gouverna l'Etat, pendant la minorité. Haccham parvenu à un âge plus avancé, auroit pu prendre en main le timon du gouvernement ; mais accoutumé depuis long-tems à régner par un autre, & amolli par le luxe & par les délices, il n'eut pas la force de ſecouer le joug qu'on lui avoit impoſé. Tant qu'Almanſour vécut, l'Etat fut tranquille au dedans, & glorieux au dehors ; mais à ſa mort, le peu d'habileté de ſes ſucceſſeurs, leur méchanceté & leur ambition exciterent des troubles qui ébranlerent l'Etat, & qui firent enfin perdre la couronne à Haccham & à ſes deſcendans.

Mais avant que de parler de ces événemens, il faut raconter ce qui se passa sous l'administration d'Almansour qui gouverna l'Espagne, pendant vingt-six ans, avec un pouvoir absolu. Le Calife relégué dans le fond de son serrail, au milieu d'une troupe de femmes & d'eunuques, & enchaîné, pour ainsi dire, par les plaisirs, ignoroit ce qui se passoit dans ses Etats. La crainte, qu'inspiroit Almansour, étoit cause que personne n'osoit parler à ce prince, pour lui conseiller de briser ses chaînes. Le ministre avoit des espions fideles qui lui rapportoient tout, & qui ne laissoient approcher auprès du Calife, que des personnes entiérement dévouées aux volontés de celui qui les avoit placés. Almansour avoit laissé à Haccham les

apparences de la ſouveraineté. La monnoie étoit frappée à ſon coin, & il étoit nommé le premier dans les prieres publiques. La ſageſſe du gouvernement d'Almanſour, ſes triomphes ſur les Chrétiens, dont il étoit l'ennemi mortel, & qu'il réduiſit à deux doigts de leur perte, juſtifieroient ſa conduite, ſi on pouvoit jamais juſtifier un ſujet, pour s'être emparé d'une autorité qu'il n'avoit qu'en dépôt. Il ne lui reſtoit qu'un pas à faire pour monter ſur le trône : les troupes, dont il étoit l'idole, vouloient l'y placer ; mais content d'être roi en effet, il ne voulut pas en ôter à Haccham le nom, qui étoit la ſeule choſe qu'il lui eut laiſſée.

Des différends ſurvenus entre les Chrétiens & les Arabes, rallumerent la guerre entre les deux

nations. La Galice fut ravagée, & la ville de Compoſtelle fut priſe, l'annee 982. Almanſour, l'année ſuivante, réunit toutes les forces des Muſulmans, traverſa le Douéro qui ſéparoit les deux Etats, & vint camper ſur les bords de l'Aſtura, dans les Aſturies. Vérémond, roi de Léon, trop foible pour livrer une bataille rangée, fond à l'improviſte ſur le camp des Arabes qui, mépriſant les Chrétiens, n'avoient ſeulement pas mis des gardes avancées. Dans la premiere ſurpriſe, ils maſſacrent, ſans peine, des gens qui étoient ſans armes & ſans défenſe. Les uns prennent la fuite, d'autres courent aux armes; quelques-uns tâchent, dans les intervalles des tentes, de ſe rallier & d'arrêter l'ennemi. Le trouble, la confuſion augmentent; Hég. 372.

& les Chrétiens étoient victorieux, s'ils n'avoient pas eu affaire à Almanſour. Ce général, par ſon habileté & ſa préſence d'eſprit, leur arracha la victoire, & la ramena dans ſon parti, dans l'inſtant où tout paroiſſoit déſeſpéré. Il rappelle les fuyards & parvient à les ranger en bataille. Il attaque à ſon tour les Chrétiens. Ceux-ci en petit nombre, fatigués par un long combat, & diſperſés d'un côté & d'un autre, ne purent ſoutenir le choc des ennemis. La face du combat change; & ceux qui, un inſtant auparavant, étoient victorieux, s'abandonnent à la fuite. La plûpart furent taillés en piéces, & un très-petit nombre eut le bonheur de ſe refugier dans Léon. Cette ville même auroit été priſe, ſi les pluies & la rigueur de l'hy-

ver n'euſſent forcé Almanſour à lever le ſiége. Il rentra dans Cordoue, couvert de gloire, & enrichi des dépouilles qu'il avoit remportées ſur les Chrétiens. Vérémond ne doutant point que le général Arabe ne revînt l'année ſuivante aſſiéger Léon, & conſidérant la foibleſſe de cette ville, ſe retira à Oviédo. La défenſe de Léon fut confiée à Guillaume, comte de Conſalve.

Les bords de la petite riviere d'Aſtura furent encore teints du ſang des deux nations : un corps d'armée des Arabes entra ſur les terres des Chrétiens, & défit le comte Boreile, qui perdit ſix cens hommes dans cette action. Le comte ſe refugia, avec le reſte de ſes troupes dans Barcelone.

L'année 985 fut remarquable Hég. 375.
par le ſort bien différent de Bar-

celone & de Léon. Cette premiere ville fut priſe en deux jours, par le corps d'armée qui avoit défait Borelle ; mais les Arabes la perdirent avec la même facilité dont ils s'en étoient emparé. Le comte, qui s'étoit retiré avant la priſe de la ville, leva des troupes, du côté de Mauresſe, & reparut bientôt au pied des murailles de Barcelone. Les Arabes furent obligés, à leur tour, d'abandonner cette ville & de ſe retirer.

La ville de Léon ne fut pas ſi heureuſe. Almanſour l'inveſtit avec une armée des plus fortes, & commença à la battre avec toutes les machines que l'art avoit alors inventées. Si l'attaque fut vive, la défenſe ne le fut pas moins, & le ſiége dura preſque toute l'année ; enfin les machi-

nes des Arabes ayant fait une bréche aſſez large, l'aſſaut fut réſolu. Les Arabes y monterent fiérement. Le comte de Conſalve, quoiqu'affoibli par les fatigues d'un ſiége auſſi long, & quoiqu'attaqué d'une maladie dangereuſe, ſe fit porter dans une litiere ſur la bréche : là il exhorte tous les habitans à une généreuſe défenſe, & les conjure de ſe rappeller qu'ils combattent pour leur religion, leur patrie, & pour leurs femmes & leurs enfans. Les Chrétiens animés par ſes paroles, & encore plus par ſa préſence, s'élancent ſur les ennemis, & les précipitent du haut de la bréche dans le foſſé. Enfin le nombre l'emporta ſur la valeur, & la ville fut emportée l'épée à la main. Conſalve préférant une mort illuſtre à une ſervitude honteuſe,

raſſemble le peu de ſoldats qui lui reſtent, ſe jette au milieu des plus épais bataillons des ennemis ; & après en avoir immolé un grand nombre à ſa vengeance, il tombe percé de coups. Les Arabes, irrités de la réſiſtance des aſſiegés, maſſacrerent tous les habitans, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe ; la ville fut détruite, & ſes fortifications raſées. La perte de Léon entraîna celle de pluſieurs autres villes ; Oſma, Berlanga, Atienſa dans la Caſtille, eurent le même ſort : une telle fureur s'étoit emparé de l'eſprit des Chrétiens, qu'ils tournoient contre eux des armes dont ils auroient dû ſe ſervir contre l'ennemi commun.

Les conquêtes rapides d'Almanſour commencerent à inquiéter les différens princes Chrétiens

qui

qui régnoient dans l'Efpagne : ils craignirent que leur divifion ne leur fût fatale, & ne causât enfin la perte de leurs Etats. Pour la prévenir, Vérémond roi de Léon, Garfias comte de Caftille, & le roi de Navarre réunirent leurs armes contre les Arabes.

Almanfour, fier de fes premiers fuccès, leva une armée, & fortit de Cordoue. Après avoir ravagé la Galice, il entra dans la Caftille. Les Chrétiens & les Arabes fe rencontrerent proche Calacanaforium, ville qui étoit fur les confins de la Caftille & du royaume de Léon. L'on fe battit, de part & d'autre, avec toute la fureur & l'animofité qui fe rencontrent entre deux nations rivales, & de différente religion. Les ténebres de la nuit firent ceffer le combat, fans que la victoire

ſe fût déclarée pour aucun des deux partis. La perte fut conſidérable des deux côtés ; & les Chrétiens auroient ignoré l'avantage qu'ils avoient eu, ſi les Arabes, par une retraite précipitée, n'euſſent avoué leur défaite. Ces premiers n'en douterent plus, quand ils s'apperçurent que les ennemis avoient abandonné leur camp, avec toutes les richeſſes qui étoient dedans, & que les chemins étoient jonchés d'armes & de bagages qu'ils avoient jettés pour fuir plus aiſément. Almanſour ne ſurvécut pas long-tems à cette défaite : ſes triomphes paſſés ne purent le conſoler d'avoir été vaincu une fois, & il mourut de chagrin dans la vallée de Bogal-Coraxo.

La mort de ce grand capitaine fut le commencement des mal-

heurs d'Hakkam & de l'aſcendant que prirent les Chrétiens ſur les Arabes ; tant un ſeul homme peut changer la face d'un Etat. Ce Calife foible, & accoutumé depuis long-tems à ſe décharger ſur un autre, des ſoins du gouvernement, n'oſa régner par lui-même. Abdoulmélik, fils d'Almanſour, eut toute l'autorité de ſon pere, ſans en avoir l'habileté. Depuis cet inſtant, les Arabes perdirent la ſupériorité qu'ils avoient eue juſqu'alors ſur les Chrétiens. Différentes factions troublerent l'Etat, & en altérerent la conſtitution. Abdoumélik, au lieu d'étouffer ces premieres ſemences de révolte, parut les négliger. Il avoit continué, avec aſſez de ſuccès, la guerre entrepriſe par ſon pere, contre les Chrétiens : il avoit même pouſſé ſes conquêtes juſ-

qu'à la ville de Léon ; & il avoit détruit les édifices qui reſtoient de cette ville, depuis qu'elle avoit été priſe d'aſſaut, ceux même que les Chrétiens avoient relevés depuis ; mais ayant été vaincu par le comte Garſias, il avoit pris la fuite honteuſement. Depuis cet inſtant, il n'oſa plus tenter le ſort des armes. Il mourut à Cordoue,
Hég. 397. l'année 1006.

Abdoulrahman, ſon frere, lui ſuccéda dans la même place. C'étoit un homme d'un génie borné, & qui n'étoit ingénieux que pour inventer de nouveaux plaiſirs. Muhammed-Almahadi, de la famille des Ommiades, & parent du Calife, profita de la foibleſſe du nouveau miniſtre, & du mépris où il étoit tombé par ſes débauches. Il prit les armes, chaſſa Abdoulrahman, & ſe rendit maître

de la perſonne du Calife Haccham. Trop ambitieux pour régner ſous le nom d'un autre, il voulut avoir la ſouveraine puiſſance en propre : il n'oſa cependant point faire périr Haccham, ſoit qu'il eût horreur de tremper les mains dans le ſang de ſon prince, ou plutôt qu'il jugeât ſa conſervation néceſſaire à ſes deſſeins ambitieux. Il ſe contenta de faire mourir un homme qui reſſembloit parfaitement à Haccham. Les Arabes perſuadés que le Calife avoit été véritablement ſacrifié à l'ambition de Méhédi, ſe ſoumirent à cet uſurpateur, l'année 1009. Hég.400.

Ces triſtes nouvelles étant parvenues en Afrique, Seuléïman, proche parent d'Haccham, accourut en Eſpagne, pour le venger, ou plutôt pour tâcher de lui ſuc-

céder. Il implora le ſecours de Sanche, comte de Caſtille; & ayant joint ſes troupes à celles de ce comte, il marcha contre les rebelles. Méhédi perdit la bataille qui ſe livra proche Cordoue, & eut le bonheur de ſe ſauver dans cette ville. Voyant les habitans prêts à l'abandonner, & à ouvrir les portes au vainqueur, il fait ſortir Haccham de la priſon où il étoit caché, & fait paroître devant eux ce prince, en les aſſurant que c'eſt-là leur véritable roi, & que celui qu'il avoit fait égorger, étoit un miſéſérable qui en avoit la reſſemblance. Le peuple effrayé de l'approche d'une armée victorieuſe, ouvrit les portes de Cordoue à Seuléïman. Méhédi, dans ce déſordre, fut aſſez heureux pour ſe refugier à Tolede.

Mahari, général d'armée, & principal miniſtre de Méhédi, reſolut de rétablir les affaires de celui qu'il ſervoit, & de repouſſer les armes des Chrétiens par celles d'autres Chrétiens. Il ſollicita les Catalans d'embraſſer ſon parti; & pour mieux les déterminer, il leur offrit des avantages conſidérables. Raymond comte de Barcelone, & Armengaude comte d'Urgel, ne balancerent point à accepter des propoſitions où ils trouvoient leurs intérêts, & conduiſirent en perſonne les troupes dont ils étoient convenus. Seuléïman, inſtruit de la réunion des Catalans avec Méhédi, marcha à leur rencontre. Les deux armées ſe trouverent en préſence, proche la ville d'Albakara : la victoire parut d'abord ſe déclarer en faveur de Seuléï-

man, ses deux aîles défirent celles des ennemis; mais Mahari, par son habileté, changea la face du combat, & força de reculer en désordre ceux qui, un instant auparavant, croyoient être vainqueurs. Seuléïman s'enfuit à Safra; & ne se croyant pas en sûreté dans cette ville, il se retira dans une forteresse plus éloignée. Cette
Hég. 404. bataille, qui se donna l'année 1013, rétablit l'autorité de Méhédi, ou plutôt de Mahari qui, sous le nom de cet usurpateur, jouissoit du pouvoir souverain. Bientôt il eut honte d'avoir contribué à son élévation; il le fit assassiner, & remit sur le trône Haccham. Comme Seuléïman n'avoit paru prendre les armes, que pour venger ce prince, & pour punir Méhédi, on lui envoya la tête de ce rebelle, & on l'exhorta à mettre

fin à la guerre civile, & à reconnoître celui qui seul avoit droit au trône.

Seuléïman d'autant plus avide de commander, qu'il avoit déjà goûté les douceurs de la royauté, refusa de se soumettre. Les partisans des Ommiades étoient pour lui, & cherchoient à opprimer Haccham. Ils auroient même réussi, si les embûches, qu'ils tendoient à ce prince, n'eussent été découvertes. Seuléïman voyant le peu de succès de ses intrigues, résolut de se rendre maître, par la force, d'un trône dont il ne pouvoit s'emparer par surprise. Pour fortifier son parti, il sollicita Sanche de se joindre à lui; mais le comte, plus habile tandis qu'il l'amusoit par de belles paroles, fit un traité secret avec Haccham qui s'engagea de lui rendre six

villes qui avoient été conquises par le fameux Almansour.

Pendant ce tems-là, Abdoullah, fils de Méhédi, s'empara de Tolede, & prit le titre de Calife; mais il n'en jouit pas long-tems, ayant été vaincu par les troupes d'Haccham. Seuléïman, au désespoir de ce que le comte de Castille, bien loin d'avoir embrassé son parti, s'étoit réuni à son ennemi, débaucha les gouverneurs de Saragosse & de Caraka, & s'empara, par leur moyen, de Cordoue. L'infortuné Haccham fut pris, & n'échappa à la mort, qu'en renonçant au trône, & en cédant ses droits à Seuléïman. Cet usurpateur se flattoit enfin d'avoir affermi la couronne sur sa tête; mais il se la vit bientôt enlever par deux officiers de son armée. Ils étoient freres, & descen-

doient d'Ali gendre de Mahomet ; l'un s'appelloit Casem, & l'autre Ali-ben-Hamoud. Seuléïman avoit confié à ce dernier le gouvernement de Ceuta & de Tanger en Afrique ; & Casem avoit celui des Algésires. Les deux freres, comme descendans d'Ali, prétendirent avoir des droits sur le Califat d'Espagne. Ils s'emparerent de plusieurs villes, & s'y fortifierent. Ali-ben-Hamoud quitta l'Afrique, se rendit maître de Malaca ; & ayant engagé un grand nombre de Berbers dans son parti, il marcha droit à la capitale. Seuléïman alla à sa rencontre ; mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Il fut vaincu & obligé de rentrer dans Cordoue. Ses cruautés, son avidité & les excès où ses troupes s'étoient portées dans

cette ville, l'avoient rendu odieux aux habitans : ils ouvrirent leurs portes au vainqueur, & livrerent Seuléïman. Ali, pour se délivrer d'un rival dangereux, lui coupa lui-même la tête : il fit ensuite mourir le frere & le fils de Seuléïman. Le pere de Seuléïman, qui étoit un vieillard respectable, fut enveloppé dans la disgrace de son fils, & périt par la main du bourreau. Cette exécution injuste excita une indignation générale ; ceux même qui avoient mis Ali sur le trône, se révolterent contre lui, & ne voulurent plus reconnoître son autorité : ils élurent à sa place Abdoulrahman-el-Mortéda, de la famille des Ommiades ; mais bientôt il éprouva que l'on ne doit pas se fier à des traîtres, & périt, peu de tems après, par les mains de ceux qui

l'avoient couronné. Ali, après un régne d'un an & dix mois, fut étouffé dans le bain, par les soldats de la garde Schythe. Les troupes élurent à sa place Casim, son frere : il avoit à peine pris possession du trône, que son neveu Jaiah, fils d'Ali, le chassa, & se rendit maître de Cordoue. Casim, peu de tems après, reprit cette ville ; mais les habitans ne pouvant plus supporter les désordres que commettoient ses soldats, le chasserent. Ce prince, après avoir erré de côté & d'autre, tomba entre les mains de son neveu, qui le fit périr.

J.C. 1017
Hég. 408.

Les habitans de Cordoue, fatigués d'être sous un joug étranger, regrettoient la domination des Ommiades. Ils profiterent de l'absence de Iaiah, pour remettre un prince de cette maison sur

le trône. Ils élurent Abdoulrahman-el-Moſtahzar. Jaiah, à cette nouvelle, raſſembla un grand nombre des Berbers à Carmone, & vint mettre le ſiége devant Séville. Il y perdit la vie, par les embûches que lui tendit Iſmaël-ben-Abad qui s'étoit emparé de cette ville. Abdoulrahman éprouva bientôt le même ſort que ceux qui l'avoient précédé. Méhémed-Elmuſtekfibillah, ſon parent, le fit périr pour régner à ſa place. Celui-ci ne jouit pas long-tems des fruits de ſon crime; dix mois après, on l'obligea d'abdiquer la royauté, & de ſortir de Cordoue. Le poiſon termina ſes jours à Médina-Cœli.

El-Mutémed-al-Allah lui ſuccéda, l'année 1027. Aboul-Aſſi, miniſtre de ce prince, aliéna l'affection de tous ſes ſujets, & fut

Hég. 418.

enfin la cauſe de la perte de ſon maître. Ce miniſtre odieux, non content de s'emparer des biens des particuliers, oſa attenter à la pudicité des premieres femmes de la ville. Les citoyens de Cordoue ſe ſouleverent, & firent périr le prince & le miniſtre. Dans Mutémed-al-Allah finit la dynaſtie des Omniades en Eſpagne, après y avoir régné l'eſpace de trois cens huit années. J.C. 1038 Hég. 430.

L'extinction de cette famille changea entiérement la face de l'Etat. Les gouverneurs des villes s'érigerent en ſouverains, & prirent le titre de *rois* ; il y en avoit preſque autant, que l'on comptoit des villes. Les plus conſidérables étoient ceux de Cordoue, de Séville, de Grenade & de Tolede. Nous rapporterons les différens événemens que pro-

duiſit en Eſpagne cette grande révolution ; mais il faut auparavant reprendre le fil de l'hiſtoire d'Afrique, que nous avons été obligés d'interrompre, afin de mettre ſous les yeux du lecteur la ſuite des Califes Ommiades en Eſpagne, qui n'auroient pu être ſéparés, à cauſe de l'étroite liaiſon qui ſe trouve entre les régnes de ces princes.

Fin du Tome I.



TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

A

B

K

L

M

N

O

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 17, ligne 17, cette rufe, *lifez* une rufe.

Page 51, ligne 19, ont renforçoit, *lifez* on renforçoit.

Page 64, ligne 6, étant élevés, *lifez* étoient élevés.

Page 71, ligne 3, Tarid, *lifez* Tarik.

Page 105, ligne 22, d'aures, *lifez* d'autres.

Page 133, ligne 19, la dernier, *lifez* la derniere.

Page 227, ligne 10, ces neuf nefs, *lifez* ces nefs.

Page 278, ligne 13, Ridja, *lifez* Rioja.

Page 294, ligne 3, d'embufcade, *lifez* de l'embufcade.

Page 311, ligne 6, *Nas-Beddin*, lifez *Nas-Reddin.*

Page 316, ligne 21, Abaréa, *lifez* Abarca.

Page 334, ligne 11, l'or & l'acier, *lifez* l'or & l'azur.

Page 358, ligne 9, Mauresse, *lifez* Manresse.



APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit, intitulé : *Histoire de l'Afrique & de l'Espagne, sous la domination des Arabes ;* composée sur différens Manuscrits de la Bibliotheque du Roi : dédiée à Monseigneur le Dauphin ; par M. Cardonne, Secrétaire-Interprete du Roi, pour les Langues orientales, aux Affaires étrangeres, & à la Bibliotheque de Sa Majesté ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Le sujet de cet Ouvrage, & la maniere dont il est traité, semblent mériter les suffrages de tous les Amateurs de l'Histoire orientale, & même de notre Histoire moderne, qui n'avoient rien dans notre langue qui pût satisfaire entiérement leur curiosité sur cet article. Fait à Paris, ce premier Mai, mil sept cent soixante-cinq.

LA GRANGE DE CHÉCIEUX.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur CARDONNE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre : *Histoire des Arabes en Afrique & en Espagne, composée sur les manuscrits Arabes de la Bibliotheque du Roi*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer sondit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de

la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exé-

cution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le cinquieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 519, fol. 312; conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 11 Juin 1765.

LEBRETON, *Syndic.*



